

Cardinal Mercier
Archevêque de Malines

A mes Séminaristes

15e Mille

1913



A MES SÉMINARISTES

CARDINAL MERCIER
Archevêque de Malines

A mes Séminaristes



12e Édition

1913

Dédicace

PIO · X

Sapientissimo - Principi

Custodi - Fidei - Vigilantissimo

Cleri - Duci - Dilectissimo

Haec - Ad - Seminarii - Clericos

De - Unione - Animi - Cum - Deo

Adloquia

Venerabundus - Dedicat

Utque - Sibi - Et - Clero - Suo - Bene - Precetur

Amantissimum - Patrem - Exorat

Desideratus - Josephus - Cardinalis - Mercier

Archiepiscopus - Mechliniensis

MCMVIII

Emo Signor Cardinale,

Accetto colla massima compiacenza la dedica delle Conferenze, che l'Eminenza Vostra Rmã ha tenute ai Chierici di Malines, anche per dare, se fosse possibile, maggiore autorità ai ammonimenti ed alle esortazioni, che i buoni Chierici riguarderanno come specialmente a loro dirette dallo stesso Vicario di Gesù Cristo.

Dal Vaticano li 14 Decembre 1907.

Pius PP. X

All'Emo Sig. Card. Arcivescovo di Malines

Malines

EMINENTISSIME SEIGNEUR CARDINAL,

J'accepte avec le plus grand plaisir la dédicace des conférences, que Votre Eminence a faites aux élèves du Séminaire de Malines; en l'acceptant, je veux surtout donner, si possible, plus d'autorité aux enseignements et aux exhortations qu'elles contiennent et que les bons séminaristes regarderont désormais comme leur étant spécialement adressés par le Vicaire même de Jésus-Christ.

Vatican, le 14 décembre 1907.

(Signé) PIE X, Pape.

*A l'Eminentissime Seigneur Cardinal Archevêque de **Malines**.*

TABLE DES MATIÈRES

Septième Conférence

D. G.

AVANT-PROPOS

Mes chers Séminaristes,

Que de fois j'ai désiré venir vous voir et vous parler ! Le souvenir des belles années que la divine Providence m'a donné de passer, jadis, ici à Malines au Petit Séminaire, au début de ma carrière sacerdotale ; celui, plus récent, de la vie de famille dont j'ai joui durant quatorze ans au Séminaire Léon XIII, me poussaient souvent vers vous, et veuillez croire que de vivre sans vous, sans mes chers séminaristes, m'a été une privation.

Puis, je suis dominé par l'idée que, placé sur le siège de saint Rombaut par Sa Sainteté Pie X, je dois à mon évêque une obéissance docile. Son esprit, qui est l'esprit de Jésus-Christ, doit être le mien ; ses aspirations doivent être mes aspirations ; ses labeurs apostoliques doivent être généreusement partagés par ceux qu'il daigne appeler à le servir. Or, la catholicité connaît Pie X. Ce *Saint* Père — l'épithète ici doit être soulignée d'un trait, qui lui enlève sa banalité conventionnelle et lui restitue la plénitude

de sa signification étymologique, — ce Saint Père n'est pas doublé d'un personnage de surface; il ouvre son âme à tous avec la candeur d'un enfant. Vous vous souvenez de la première parole solennelle qu'il adressa au monde : « Il s'en trouvera » apparemment, disait-il, qui croiront devoir appliquer à notre divin ministère la norme coutumière » des intérêts humains; ils nous prêteront des visées » terrestres, des préoccupations de parti et s'ingénieront à les deviner. Détrompons-les par avance, » d'un coup. Avec toute l'énergie dont nous sommes » capables, nous affirmons que nous voulons, Dieu » aidant, une chose unique, être vis-à-vis de l'humanité les ministres du Dieu dont nous sommes les » fondés de pouvoir. Les intérêts de Dieu sont nos » intérêts. Tout ce que nous avons de force et de vie » sera mis à leur service. Nous y sommes décidés. » Et si quelqu'un nous demandait, en conséquence, » quelle est la devise qui traduit le plus ouvertement nos dispositions intérieures, nous répondrions que nous n'en avons qu'une; elle sera » toujours, en n'importe quelles circonstances, la » même : Le Christ résume tout. *Instaurare omnia* » *in Christo* (¹). »

(¹) Eph. I, 10.

« Erunt profecto qui, divina humanis metientes,
» quae Nostra sit animi mens rimari nitantur atque
» ad terrenos usus partiumque studia detorquere.
» His ut inanem spem praecidamus, omni asseve-
» ratione affirmamus nihil velle Nos esse, nihil,
» opitulante Deo, apud consociationem hominum futu-
» ros, nisi Dei, cujus utimur auctoritate, administros.
» Rationes Dei rationes nostrae sunt ; pro quibus
» vires omnes vitamque ipsam devovere decretum est.
» Unde si qui symbolum nobis expetant, quod volun-
» tatem animi patefaciat, hoc unum dabimus semper :
» Instaurare omnia in Christo (1). »

Puisque le Christ résume tout, il ne peut y avoir à la sollicitude épiscopale qu'un objectif : former les âmes sur le modèle du Christ, *« ut in omnibus formetur Christus »* (2).

Aussi l'évêque doit-il inscrire en tête de son programme l'engagement de modeler sur le Christ ceux qui, par état, sont chargés d'imprimer aux âmes la « forme » de Jésus-Christ.

Écoutez, pour votre encouragement, cette parole solennelle de Notre Saint Père le Pape aux évêques de la catholicité : « Considérez avec quel soin, avec » quelle ardeur vous devez vous employer à la

(1) Encycl. *E supremi.*
(2) Gal. IV, 19.

» sanctification du clergé ! Devant cette obligation
» de votre ministère, il faut que tout cède. Donnez
» à l'organisation et à la direction de vos séminaires
» le meilleur de votre sollicitude, afin que l'ensei-
» gnement y soit irréprochable et la vie sainte.
» Faites de votre séminaire vos plus chères délices,
» n'y négligez rien de ce que le Concile de Trente
» a si sagement établi pour en assurer le succès.

« *Quae cum ita sint, quae vobis quantaque, Venerabiles Fratres, ponenda cura est in clero ad sanctitatem omnem formando ! Huic, quaecumque obveniant negotia cedere necesse est. Quamobrem pars potior diligentiarum vestrarum sit de seminariis sacris rite ordinandis moderandisque, ut pariter integritate doctrinae et morum sanctitate floreant. Seminarium cordis quisque vestri delicias habetote, nihil plane ad ejus utilitatem omittentes, quod est a Tridentina Synodo providentissime constitutum* (1). »

(1) Les rapports qu'envoyait à Rome, de Mantoue, d'abord, de Venise, plus tard, celui qui, dans le plan providentiel, devait prendre un jour en mains, sous le nom de Pie X, le gouvernail de l'Église, témoignent d'une sollicitude à la fois constante et paternelle pour les aspirants au sacerdoce. On en jugera par ces lignes extraites du rapport envoyé à Rome, le 1er décembre 1897, par S. Ém. le Cardinal Sarto, patriarche de Venise : « J'aime mon séminaire comme la prunelle de mes yeux ; je l'aime

Avec une joie que vous voudrez partager, j'obéis, mes chers Amis, aux instructions pontificales. Au plaisir de me tenir en contact avec vous, je ferai plier, si Dieu daigne m'en donner la force, tous les obstacles. « *Huic curae, quaecumque obveniant, negotia cedere necesse est.* »

Et vous, appréciant avec une piété filiale la prédilection dont vous êtes l'objet de la part du Saint Père et à laquelle je m'associe avec une affection d'autant plus vive qu'elle me remplissait déjà le cœur avant de m'être commandée, vous me donnerez votre confiance, tous, sans aucune réserve. Il y va de l'avenir de notre diocèse. Laissez-vous former par nous, avec la coopération sage et dévouée de vos directeurs et de vos maîtres, afin d'aller demain former les âmes dont vous aurez la charge aux mœurs saintes de la vie chrétienne.

Avant d'entreprendre la série d'entretiens que

---

au-dessus de tout ; je le considère comme ma propre maison. Aussi ai-je coutume de le fréquenter assidûment, de m'y rendre souvent à l'improviste et à des heures où l'on m'y attend le moins, pour veiller non seulement sur la discipline de la maison, mais aussi sur les études et même sur la table. Je tiens, en effet, à suivre les progrès de mes jeunes gens dans la piété et dans les sciences, mais je n'attache pas moins de prix à leur santé, sans laquelle ils ne sauraient exercer le ministère plus tard. » Cfr. Mgr De Waal, *Le Pape Pie X*, p. 157.

nous inaugurons aujourd'hui, nous voudrons tous méditer cette parole apostolique qui résume mes sentiments et mes espérances et doit inspirer les vôtres : « Je vous aime avec toute l'ardeur d'affection d'un père pour ses plus tendres enfants ; je veux travailler et souffrir pour vous communiquer une nouvelle vie ; je m'y emploierai jusqu'à ce que le Christ soit l'âme de vos âmes. *Filioli mei, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis.* » (1). Car je ne vous cacherai pas que c'est principalement sous l'empire de cette préoccupation dominante et afin de m'engager publiquement à y rester fidèle que j'ai choisi ma devise : *Apostolus Jesu Christi.*

Nous nous demanderons dans nos premières conférences quelle idée vous devez vous faire du Séminaire.

Qu'est le Séminaire ?

Pour répondre à cette question, nous vous développerons successivement ces deux pensées :

LE SÉMINAIRE EST UNE MAISON DE RETRAITE.

LE SÉMINAIRE EST UNE ÉCOLE DE FORMATION.

---

(1) Gal. IV, 19.

SÉMINAIRE
MAISON DE RETRAITE

PREMIÈRE CONFÉRENCE

LA RETRAITE

L'âme appelée au sacerdoce cherche la retraite.

> « *Exi de domo tua et de cognatione tua, veni in terram quam monstravero tibi.* »
>
> « Exile-toi, quitte tes proches et viens habiter la terre que je te ferai connaître. »
>
> Act. Ap. VII, 3.

MES CHERS AMIS,

REPORTEZ-VOUS aux années de votre enfance. Réveillez le souvenir, déjà lointain pour plusieurs d'entre vous, de ces heures tranquilles où vous entendiez intérieurement, où vous sentiez délicieusement les premiers appels de Dieu. Il vous est arrivé, peut-être, de rencontrer sur votre chemin un compagnon frivole, sinon mauvais. Guidés par une sorte d'avertissement intérieur, vous vous trouviez désireux de vous écarter de lui. Ses propos

Les trois étapes ordinaires de la vocation sacerdotale :

1. L'éloignement des satisfactions frivoles.

vous déplaisaient, ses lectures vous effrayaient, ses espérances n'étaient pas les vôtres. Lorsque, durant vos vacances, vous étiez, sans l'avoir voulu, témoins de certains spectacles bruyants, lorsque vous voyiez des jeunes gens de votre âge courir à des plaisirs folâtres, votre sentiment à vous était un sentiment de retenue, sinon de dégoût. Que de fois j'ai entendu la plainte d'aspirants à la vie sacerdotale ou religieuse, qui, au soir d'une journée passée en plaisirs dissipants, peut-être d'une irréprochable honnêteté, s'en revenaient tristes, brisés et, comme le jeune Gratry au soir décisif de sa conversion, s'asseyant au bord de leur lit, versaient dans le silence des larmes amères ! Dieu faisait son œuvre : doucement, Il détachait ces âmes de ce qui n'était point fait pour elles, *Il les retirait* du péché et des dangers du péché, pour les attirer exclusivement à Lui.

2. L'inclination pour la prière et les choses divines.

Le dégoût des plaisirs bruyants allait de pair avec une inclination plus prononcée pour la prière. A mesure que vous vous éloigniez du monde, vous vous rapprochiez de Dieu. Vous entrevoyiez à la vie un but plus noble, plus élevé ; vos pensées devenaient plus graves ; insensiblement, vous vous rendiez compte que la vie superficielle, fût-elle honnête, qui vous semblait suffire à d'autres, eût été trop vide pour vous. Votre cœur était captivé — vous ne

saviez pas encore jusqu'à quel point — par l'attrait de l'amour de Dieu.

Vous vous demandiez parfois si vous parviendriez à vous passer toujours de ces satisfactions sensibles ou sensuelles auxquelles momentanément vous répugniez, mais aussitôt une voix plus forte que votre nature vous rassurait et, d'un pas plus alerte, vous repreniez joyeusement votre chemin.

3. L'abandon de l'âme au service de Dieu.

C'était votre réponse réfléchie, cette fois, à l'appel de Dieu : « Oui, vous disiez-vous, je veux appartenir à Dieu mieux et plus complètement que la foule. Il y a parmi les chrétiens une élite morale, j'en serai. Il y a possibilité de faire pour Dieu quelque chose de plus que ce qu'Il exige strictement de moi : moyennant sa grâce, que la prière m'obtiendra, je le ferai. Je veux me livrer à mon souverain Maître absolument, totalement, pour le temps et pour l'éternité. *Dominus pars haereditatis meae et calicis mei.* Oui, Seigneur, vous seul serez mon héritage, l'objet de mes désirs, de mon culte, de mon amour ; à vous, tout le fruit de mes travaux. Vous affermirez mon âme, j'en ai la filiale confiance, et ce qui n'est encore qu'un désir, une espérance, deviendra, grâce à vous, une inébranlable réalité, *tu es qui restitues [stabilies] haereditatem meam mihi* (¹). »

(¹) Ps. XV, 5.

Mes chers Amis, voilà en raccourci l'histoire de votre vocation.

Diversité des voies de la Providence.

Vraisemblablement, les trois étapes que je viens de décrire — éloignement des satisfactions frivoles; mouvement plus prononcé du cœur vers Dieu et vers les choses pieuses ; abandon consenti de l'âme entière au service de Dieu — n'ont pas été parcourues par tous uniformément. Beaucoup, je crois, les parcourent l'une après l'autre, d'un pas mesuré. Pour quelques-uns, un coup de la grâce a tout décidé ; avant de se tourner vers Dieu, ils avaient suivi des chemins périlleux. où leur vertu avait plus d'une fois succombé ; mais, un jour, le repentir les saisit, ils prirent subitement en dégoût ce qui les avait séduits, reconnurent la voix de Dieu qui les appelait à Lui et, pareils à saint Paul sur le chemin de Damas, se relevèrent dans la pleine lumière de la grâce pour devenir désormais des apôtres de salut. Il y a ainsi des modalités diverses dans l'action de Dieu sur les âmes qu'Il se prépare pour ses autels, mais cette diversité ne change point, au fond, la psychologie d'une vocation sacerdotale.

Le Séminaire répond au besoin de retraite de l'âme appelée au sacerdoce.

ADMIREZ la correspondance établie par Dieu entre le besoin que vos âmes éprouvaient pour la retraite et l'institution des séminaires destinés à votre formation.

Les lois de l'éducation rendent nécessaire l'institution de séminaires pour la formation du clergé.

Sans doute, il est possible à l'homme, dans n'importe quels milieux, si pernicieux soient-ils, de se cuirasser contre les excitations extérieures. Il s'est rencontré des âmes angéliques parmi les séductions des cours ; saint Louis de Gonzague a vu le mal sans le regarder. Des fleurs d'héroïques vertus se sont épanouies jadis sur les fumiers de la Rome décadente. Nous avons connu des jeunes filles menées à contre-cœur à des fêtes mondaines, et qui offraient à Dieu leur cœur virginal au milieu des entraînements dont s'enivraient leurs compagnes.

Mais ce sont là des exceptions.

En général, deux faits, établis par la psychologie et par l'histoire, dictent aux éducateurs de l'enfance et de la jeunesse les lois fondamentales de leur art délicat :

L'enfant, à qui une forte éducation morale n'a pas imposé le redressement de ses inclinations premières

penche ou penchera vers le vice. L'*Émile* de Jean-Jacques Rousseau est un type imaginaire.

Le jeune homme qui a cédé à des habitudes vicieuses subira, plus ou moins, leur joug durant sa vie entière. Combien auront le courage de faire jusqu'au bout les efforts nécessaires pour en triompher?

Les prescriptions du Concile de Trente.

Et voilà pourquoi l'Église, soucieuse d'avoir au service de ses autels des prêtres chastes et forts, demande, par l'organe du Concile de Trente, de soumettre à une discipline sévère, dès leur bas âge, ceux qui aspirent à l'honneur périlleux du sacerdoce. « Les adolescents qui ne reçoivent pas une bonne éducation sont enclins aux voluptés mondaines, disent les Pères du Concile ; et si, dès leurs jeunes années, on ne les forme à la piété et à la religion, si l'on ne s'empare pas de leur cœur avant que des habitudes vicieuses aient envahi tout leur être, c'en sera fait pour eux, d'ordinaire, de la discipline ecclésiastique ; il ne faut plus compter que jamais, à moins d'un secours extraordinaire, exceptionnellement énergique, de la Toute-Puissance de Dieu, ils y seront parfaitement soumis. »

Le saint Concile enjoint donc aux évêques d'établir, à côté de leur église cathédrale, un séminaire destiné à la formation religieuse et à la discipline des enfants et des jeunes gens dont le caractère et

les dispositions heureuses font espérer qu'ils se voueront pour toujours aux fonctions du ministère ecclésiastique. « *Quum adolescentium aetas, nisi recte instituatur, prona sit ad mundi voluptates sequendas; et, nisi a teneris annis ad pietatem et religionem informetur, antequam vitiosus habitus totos homines possideat, nunquam perfecte ac sine maximo ac singulari propemodum Dei omnipotentis auxilio, in disciplina ecclesiastica perseveret; sancta Synodus statuit, ut singulae cathedrales ecclesiae... certum puerorum... numerum in collegio... religiose educare et ecclesiasticis disciplinis instituere teneantur. In hoc vero collegio recipiantur... quorum indoles et voluntas spem afferat, eos ecclesiasticis ministeriis perpetuo inservituros* (¹). »

L'esprit de retraite dans l'histoire du christianisme.

Les Pères du Concile de Trente n'ont pas innové dans l'Église. Ils ont appliqué à votre genre de vie et à vos besoins l'idée chrétienne qui a guidé toujours les âmes désireuses de se soustraire aux dangers extérieurs pour se livrer plus sûrement et plus complètement à Dieu.

Dès les premiers siècles du christianisme, ne vit-on pas des légions de chrétiens, écœurés par le spectacle de la débauche païenne, se réfugier dans

(¹) Conc. Trid. Sess. XXIII, cap. XVIII.

la solitude, s'enfoncer dans les déserts de la Thébaïde pour mieux y prier, pour y faire plus aisément pénitence ?

Est-il un fondateur d'Ordre qui n'ait compris que la retraite, sinon le cloître, est la protection nécessaire de la vie parfaite ?

Les ermites fuyaient le monde pour échapper à ses souillures. Les religieux qui s'enferment dans les cloîtres travaillent au salut de la société, d'une façon souvent indirecte et cachée, par leurs privations et par leurs prières. Le prêtre séculier doit se répandre dans le monde et ne point subir ses atteintes, être en contact permanent avec lui et ne se laisser entraîner jamais par sa contagion. Nul plus que lui n'a besoin d'une forte discipline, d'habitudes profondes contractées dans un exercice vigoureux et prolongé.

Origine historique des Séminaires.

Encore, aux âges où l'unité de foi et de discipline régnait dans la société et où le pouvoir séculier lui-même sanctionnait les décisions de l'autorité ecclésiastique, l'existence d'une institution spéciale pour la formation du clergé pouvait être moins nécessaire ; et l'Église, dont les œuvres sont soumises aussi, par leur côté humain, à la loi du temps, ne jugea pas indispensable ou réalisable avant le seizième siècle la création de séminaires.

Mais le protestantisme se leva, brisant l'unité de la foi et de la discipline, préparant la Révolution française et, après elle, un état social tel, que toutes les idées, fausses ou justes, blasphématoires ou saintes, toutes les productions, honnêtes ou dévergondées, toutes les institutions, divines ou sataniques, peuvent également s'étaler au grand jour.

Opportunité de cette institution dans le temps présent.

Que de dangers exceptionnels pour la Foi ! Que d'écueils pour la morale et pour la discipline ! Le moyen, non pas de fuir ce milieu, mais d'y vivre, d'y travailler, sa vie durant, sans en contracter de souillures ? Comment le jeune homme qui entendra résonner autour de lui des paroles d'indépendance, de révolte, parviendra-t-il à demeurer humble et soumis ? Comment entendra-t-il la voix de Dieu qui lui parle au cœur pour le conduire sur les hauteurs de la perfection que sa vocation réclame ?

La Providence y a pourvu : vous avez le bonheur de recevoir votre formation dans ce saint asile qu'est le Séminaire.

Dans le passé, jusqu'à la date de l'invention de l'imprimerie et aux approches de notre vie contemporaine, l'existence de chacun était inévitablement isolée, comparable à ce qu'est encore, de-ci de-là, à l'heure présente, la vie de nos campagnards enfermés dans le cercle de leurs relations familiales ou

d'un étroit voisinage. Mais, tandis que la divine Providence prévoyait le mouvement intense, fiévreux, général, de notre siècle et des siècles qui suivront, elle veillait au moyen d'assurer aux lévites, au milieu de ce perpétuel tourbillon, le recueillement nécessaire à une vie de prière et à la maîtrise de l'âme sur elle-même.

Tôt ou tard, vous serez vous-mêmes jetés dans le courant ; pour ne pas vous laisser emporter à la dérive, vous aurez souvent à lui résister, parfois à le remonter. Le Séminaire est fait pour vous exercer et vous habituer à l'effort.

Le séminariste doit se laisser conduire par ses supérieurs.

Mes chers Amis, en entrant ici, il y a deux ans, un an, cette année, vous êtes venus demander à cette maison l'affermissement de [illegible] vocation, la formation de vos âmes pour les [illegible]rs futurs de votre vie sacerdotale.

Vous êtes venus demander, en même temps qu'un *abri* contre les séductions du mal, une *retraite* où vous puissiez apprendre à connaître les attraits de Notre Seigneur Jésus-Christ et vous incliner à les suivre ; une *discipline* qui fortifie votre volonté, la détache des créatures et l'amène à se vouer totalement à Dieu.

La divine Providence nous a chargés de vous conduire dans cette voie. Notre devoir, notre hon-

neur, notre joie est de répondre à l'appel de vos âmes, de vous indiquer les sentiers par lesquels vous avez à marcher ; votre devoir, votre honneur, votre joie la plus pure est de vous laisser conduire, de seconder vigoureusement notre impulsion et notre direction.

* * *

Comment il faut comprendre la discipline du séminaire.

Chers Séminaristes, l'éducation que vos supérieurs ont le souci de vous donner ne va pas sans sacrifices de votre part. Acceptez-les généreusement dans l'esprit dans lequel l'Église vous les demande.

Vous devez vous interdire des visites qui vous tentent ; renoncer à des voyages qui vous attirent ; restreindre, écourter des correspondances qui vous plairaient ; vous refuser des lectures frivoles qui peut-être feraient votre charme ; rester seuls dans votre cellule à des heures où l'envie vous démange d'aller vous répandre en conversations inutiles ; durant vos vacances, vous priver de telle ou telle satisfaction, légitime en elle-même, que vos camarades de jadis s'accordent librement. Oh ! je vous en prie, que ces privations ne prennent pas à vos yeux le caractère d'exigences tracassières auxquelles vous seriez heureux d'échapper ; ne vous comparez pas à des détenus à qui il tarde de revoir le grand soleil de la liberté.

Les douceurs de la cellule du séminariste.

Dites-vous plutôt : « Dès mon enfance, j'ai soupiré après une retraite où, à l'abri du mal et de ses dangers, j'appartiendrais à Dieu plus complètement, sans péril de déchoir. Et voici que la bonne et maternelle Providence de mon Dieu m'a donné l'asile que je cherchais. Dieu soit loué ! » *« O beata solitudo, sola beatitudo ! »*

Qui donc d'entre vous n'a goûté parfois les charmes de l'expérience que recommande si instamment aux âmes intérieures l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ : *« Cella continuata dulcescit... » In silentio et quiete proficit anima devota... Ibi » invenit fluenta lacrymarum quibus singulis noc- » tibus se lavet et mundet, ut Conditori suo tanto » familiarior fiat, quanto longius ab omni saeculari » tumultu degit* (1). »

J'ai connu des jeunes gens à qui, dans le monde, tout avait souri : famille, plaisirs, voyages, espérances, rien ne leur avait fait défaut. Cependant, une voix leur disait intérieurement, à coups répétés, comme jadis à Abraham : « Exile-toi, quitte tes proches et viens habiter la terre que je te ferai connaître, » *« exi de terra tua et de cognatione tua et veni in terram quam monstravero tibi* (2). »

---

(1) *De Imit. Christi*, lib. I, cap. XX, 5 et 6.
(2) Act. Ap. VII, 3.

Fidèles à l'appel de Dieu, ils entrèrent dans la solitude, et là Dieu parla plus suavement que jamais à leur cœur.

Et dès l'instant où il se trouva seul entre les quatre murs blancs de sa modeste cellule, le séminariste tomba à genoux et, inondé de joie, pressant son crucifix sur son cœur, il redit le chant du psalmiste : « *Melior est dies una in atriis tuis, super millia* (1) ». « Un jour dans vos parvis vaut mieux que des milliers d'années loin de votre sanctuaire. »

Il dépend de vous, mes chers Amis, de renouveler à votre profit ces journées. A vous de vérifier, pour votre compte, quand vous le voudrez, la parole de l'Imitation : *Cella continuata dulcescit*. Aimez à vous retirer souvent, le plus souvent que vous le pourrez, dans votre cellule solitaire, et vous y goûterez les suavités intérieures de l'âme qui se détache de tout pour s'attacher à Dieu seul. « *Dimitte vana vanis : tu autem intende illis quae tibi praecepit Deus. Claude super te ostium tuum, et voca ad te Jesum dilectum tuum. Mane cum eo in cella : quia non invenies alibi tantam pacem* (2). »

(1) Ps. LXXXIII, 10.
(2) *De Imit. Christi*, lib. I, cap. XX, 9.

Octave de l'Épiphanie 1907.

DEUXIÈME CONFERENCE.

LE RECUEILLEMENT ET LE SILENCE.

« Tu autem, cum oraveris,
» intra in cubiculum tuum et,
» clauso ostio, ora Patrem tuum
» in abscondito ; et Pater tuus qui
» videt in abscondito reddet tibi. »

« Lorsque vous voulez faire
» oraison, entrez dans votre
» chambre, fermez la porte sur
» vous, adressez-vous en secret
» à votre Père, et votre Père,
» qui voit ce qui se passe dans
» le secret de l'âme, récompen-
» sera votre effort »

Matth. VI, 6.

MES CHERS SÉMINARISTES,

La vision d'Isaïe et le merveilleux développement de l'Église chrétienne à travers les âges.

CHAQUE jour de cette octave, la liturgie nous a replacés à deux reprises, à l'office de Matines et à l'Épître de la messe, en présence de la vision qui annonçait au prophète Isaïe les conquêtes triomphales de l'Église catholique.

« Lève-toi, Jérusalem, apparais dans ta splendeur, car ton jour a surgi et la gloire de l'Éternel se lève sur toi.

» Les ténèbres couvraient la terre, l'obscurité enveloppait les peuples, mais voici que sur toi s'élève l'Éternel, qu'en toi éclate sa gloire.

» Ta lumière indique leur marche aux peuples de la terre, les rois se guident à la clarté de tes rayons.

» Promène donc tes yeux à la ronde, et regarde. Tous ils s'assemblent, s'avancent vers toi; il t'arrive des fils de loin et des filles portées sur les bras.

» Tu tressailliras alors et tu surabonderas de joie, ton cœur bondira et se dilatera quand les richesses de la mer se tourneront vers toi, quand les trésors des nations afflueront vers toi.

» Une multitude de chameaux, les dromadaires de Madian et d'Epha fouleront ton sol; les habitants de Saba viendront tous, chargés d'or et d'encens, et ils publieront dans tes murs les louanges du Seigneur (1). »

(1) « *Surge, illuminare Jerusalem : quia venit lumen tuum et gloria Domini super te orta est. Quia ecce tenebrae operient terram, et caligo populos : super te autem orietur Dominus, et gloria ejus in te videbitur. Et ambulabunt gentes in lumine tuo, et reges in splendore ortus tui. Leva in circuitu oculos tuos, et vide ; omnes isti congregati sunt, venerunt tibi ; filii tui de longe venient,*

Oui, la société chrétienne est posée sur les hauteurs, visible à tous, « *non potest abscondi civitas supra montem posita* » ([1]) ; le Messie apparut sur la scène de l'histoire au grand siècle d'Auguste ; ses apôtres furent envoyés aux quatre vents de l'univers et, trois siècles après qu'il leur avait été dit de s'adresser à toutes les nations, « *euntes docete omnes gentes* » ([2]), la doctrine de l'Évangile était, en effet, répandue en Orient et en Occident : partout, elle avait eu ses martyrs, elle avait ses apologistes et ses docteurs ; son chef siégeait au centre de la civilisation et le Maître de l'empire romain, devenu le disciple du successeur de Pierre, se constituait à Nicée le protecteur officiel du premier Concile œcuménique.

Jésus cependant est caché dans la retraite du Tabernacle.

Tandis que je contemplais en esprit ce développement merveilleux de l'Église à travers l'histoire, mes regards s'arrêtèrent sur le tabernacle silencieux où Jésus reste caché sous les voiles de l'Eucharistie, et le contraste entre l'éclat du triomphe et l'effacement du triomphateur me fit mieux comprendre que

---

et filiae tuae de latere surgent. Tunc videbis, et afflues, mirabitur et dilatabitur cor tuum, quando conversa fuerit ad te multitudo maris, fortitudo gentium venerit tibi. Inundatio camelorum operiet te, dromedarii Madian et Epha : omnes de Saba venient, aurum et thus deferentes, et laudem Domino annuntiantes. » Is. LX, 1-6.

([1]) Matth. V, 14.

([2]) Matth. XXVIII, 19.

la société visible, dont nous sommes les membres, a une *âme* ; le souffle qui l'anime la porte vers le dedans ; sa vie est *intérieure*.

I

LA VIE DU CHRÉTIEN EST INTÉRIEURE.

Jésus règne silencieusement et la gloire de l'Église est intérieure.

Parlant de la gloire que conquerrait l'Église, le psalmiste avait dit qu'elle la puiserait au dedans d'elle-même, « *omnis gloria ejus ab intus* » ([1]) ; le même Isaïe, qui devait, vers la fin de sa prophétie, s'enthousiasmer devant les conquêtes triomphales du Christ, avait dit de Lui qu'Il règnerait silencieusement : « Voici mon serviteur, — ainsi parle l'Éternel, — mon protégé, mon élu en qui mon âme se com[illegible] ; je lui ai communiqué mon esprit, afin qu'il annonce aux nations la justice. Il ne poussera point de clameur, il n'élèvera point la voix et ne la fera point retentir sur les chemins publics ([2]). »

([1]) Ps. XLIV, 14.

([2]) « *Ecce servus meus, suscipiam eum ; electus meus, complacuit sibi in illo anima mea... Non clamabit neque accipiet personam, nec audietur vox ejus foris.* » Is. XLII, 1-2.

Jésus, Marie et Joseph dans la vie de retraite de Nazareth.

N'est-ce pas dans ce religieux silence que nous trouvons, en effet, l'enfant Jésus à Nazareth ? Après avoir passé neuf mois dans l'obscurité du sein de sa Mère ; après avoir, en silence, accueilli les adorations des bergers et les hommages des rois dans sa grotte de Bethléem, Le voici, durant environ trente ans, dans un atelier retiré, n'ayant d'autre compagnie habituelle que celle de Joseph, dont le nom seul éveille chez toute âme chrétienne les idées de gravité, de modestie, de paix, et celle de sa Mère, dont la caractéristique était, au dire de saint Luc, la concentration méditative : « Marie gardait au dedans d'elle-même, dit l'évangéliste, les paroles qu'elle avait entendues, et son cœur se plaisait à les repasser dans le silence. » « *Et mater ejus conservabat omnia verba haec in corde suo* (1). »

Avez-vous suffisamment réfléchi sur ce fait extraordinaire et, pour nos conceptions humaines, paradoxal de la vie cachée de Jésus dans un atelier obscur de Nazareth ? Songez-y donc : voilà le Verbe de Dieu, l'image resplendissante et consubstantielle du Père éternel, qui prend une nature humaine pour se rapprocher de nous et répandre dans l'humanité les semences de la vérité et de la grâce. Tous les

(1) Luc. II, 51.

peuples de la terre sont à éclairer et à racheter. Pour inaugurer sa mission illuminatrice et rédemptrice, le Sauveur du monde dispose — tel est, en effet, le plan providentiel — de trente-trois années, environ, de vie terrestre. Or, voici le phénomène, voici le paradoxe : sur ces trente-trois années, Il en prendra trois, à peine quatre, pour son ministère public, tandis qu'Il aura passé les trente premières dans le silence, isolé avec sa mère et son père nourricier, livré au travail manuel et à l'union de son âme, dans l'intimité, avec son Père éternel !

Si quelque chose au monde peut nous enseigner le prix de la solitude intérieure, n'est-ce pas ce spectacle, qui contraste si fort avec nos empressements et nos agitations ordinaires ?

Jésus garde l'esprit de retraite même dans sa vie publique.

Pénétrez-vous, mes chers Amis, de ces enseignements décisifs. Ce qui importe par-dessus tout, dans l'accomplissement des desseins divins, ce n'est donc ni le mouvement, ni le bruit, ni moins encore l'agitation, l'empressement fébrile, ni même l'action visible aux regards du dehors ; c'est la préparation tranquille et réfléchie de l'âme à l'action, l'assouplissement de la volonté aux communications divines, afin de mieux assurer, de resserrer et d'affermir notre union avec Celui en qui nous avons la vie, le mouvement et l'être.

Aussi voyons-nous notre divin Sauveur conserver, même dans sa vie publique, ses habitudes de Nazareth : le soir, Il aime à s'isoler de la foule et, pour se reposer des fatigues du jour, Il passe la nuit en oraison avec Dieu, « *et erat pernoctans in oratione Dei* » [1]. N'avait-Il pas, d'ailleurs, préludé immédiatement à sa prédication publique par une retraite de quarante jours dans le désert ?

La retraite suprême de Jésus au Jardin des Oliviers, sur la Croix, dans le Tabernacle.

Et, au moment où sonnera l'heure des événements suprêmes, après l'institution de la sainte Eucharistie, avant que s'ouvre le drame sanglant de sa passion, Il se retire de la salle du cénacle, s'éloigne du collège des apôtres, ne prend avec Lui que trois des préférés, traverse en leur compagnie le torrent du Cédron, puis, avide d'une solitude plus complète, laisse même ses plus intimes, s'écarte à la distance d'un jet de pierre, et alors, à genoux, engage seul la lutte suprême de sa volonté, fortifiée par la grâce d'en haut, avec la rébellion de la nature qui ne consent pas à mourir ; une sueur sanguinolente empourpre son front, ruisselle sur son visage ; Il ne reçoit de consolations que de l'ange député par son Père ; mais Il puise dans son complet recueillement toute l'énergie surhumaine que peut donner la grâce, et

[1] Luc. VI, 12.

Il aura dès lors le courage d'accomplir l'acte le plus parfait possible de la charité : « Non, mon Père, pas ma volonté, mais la vôtre ! *Non mea voluntas sed tua fiat* (1) *!* »

Jésus au Jardin des oliviers ; puis, Jésus abandonné des hommes, abandonné même apparemment de son Père sur la croix et poussant vers le ciel ce cri d'espoir de la volonté surmontant la désespérance des aspirations inférieures : « Mon Père, mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné (2) ? » Jésus descendu dans un tombeau et enfermé pendant trois jours dans un sépulcre ; Jésus, enfin, depuis lors et désormais jusqu'à la fin des siècles se choisissant une résidence dernière sous les voiles eucharistiques du pain et du vin, se laissant déposer dans un ciboire, enfermer dans un tabernacle, vivant, cependant, vivant toujours, en communication directe avec son Père, L'interpellant sans cesse à notre profit, « *semper vivens ad interpellandum pro nobis* (3), » voilà, mes chers Amis, quel est Jésus-Christ, le modèle de la vie chrétienne, et, à un titre spécial, notre modèle à nous, qui sommes chargés de Le faire connaître au monde et de Le faire aimer !

(1) Luc. XXII, 42.
(2) Matth. XXVII, 46.
(3) Hebr. VII, 25.

Les ordres religieux et le silence.

Vous étonnerez-vous, après cela, que les âmes les plus fidèles à Dieu aient toujours eu faim et soif de solitude et de silence ? Je vous rappelais, l'autre jour, dans notre premier entretien, ces multitudes d'hommes et de femmes, dont plusieurs de la meilleure société romaine, gagnant en hâte les cabanes solitaires de la Thébaïde. Pareillement, Benoît s'ensevelit dans la grotte de Subiaco, pour y méditer les règles qui formeront le code de la vie monastique dans l'Église occidentale, comme Ignace de Loyola s'enfermera, douze siècles plus tard, à Manrèse pour y élaborer ces merveilleux « Exercices spirituels » qui servent encore aujourd'hui à discipliner les fortes légions de la Compagnie de Jésus.

Tous les ordres religieux ont fait, dans leur règle, une large part au silence. Les uns, comme les Ermites et, aujourd'hui encore, les Trappistes, se sont astreints à un silence absolu et perpétuel ; les autres, en plus grand nombre, ont associé la pratique du silence aux devoirs de la vie sociale, soit dans les échanges d'une communauté fermée, soit dans leurs relations intermittentes avec le monde extérieur, mais tous ont compris la nécessité d'envelopper l'âme d'une atmosphère de silence et de recueillement pour soutenir sa tension intérieure vers l'idéal de la perfection et la maintenir en contact permanent avec Dieu.

Marthe et Marie.

Aussi bien, n'est-ce pas notre divin Sauveur Lui-même qui nous en a avertis ? Pour bien prier, il est indispensable de vous établir dans la solitude et le silence : « *Tu autem, cum oraveris, intra in cubiculum tuum et, clauso ostio, ora Patrem tuum in abscondito et Pater tuus, qui videt in abscondito, reddet tibi.* » Et, dans son entretien familier avec les sœurs de Lazare, Il nous a mis sous les yeux deux formes de vie, l'une correcte, irréprochable, celle de Marthe, l'autre meilleure, la préférée, celle de Marie. Marthe est active, prend intérêt à de multiples sujets d'occupations extérieures, comprend avec peine que l'âme se tienne en silence aux pieds de Jésus pour recevoir ses enseignements. Marie ne pense qu'à une chose, ne vit que d'oraison. Le divin Salomon ne condamne pas la première, mais ses préférences vont ouvertement à la seconde : « *Maria optimam partem elegit, quae non auferetur ab ea* (1). »

(1) Luc. X, 42.

II.

L'EXPANSION DE LA VIE CHRÉTIENNE DEMANDE LE RECUEILLEMENT ET LE SILENCE.

Pourquoi la vie du chrétien exige le silence et le recueillement.

D'où vient, chers Séminaristes, ce besoin de silence dans la vie du chrétien ? Comment se fait-il que les âmes les meilleures se replient de plus en plus volontiers dans le recueillement et le secret, à telle enseigne que les progrès dans la perfection religieuse se marquent par les étapes mêmes de la pénétration dans la vie *intérieure* et que celle-ci, au terme de son activité la plus intense, s'appelle la vie secrète par excellence, la vie *mystique ?*

La religion chrétienne se trouve définie en ces termes par Notre Seigneur en personne, dans son discours d'adieu à ses apôtres : la connaissance du vrai Dieu et de son envoyé Jésus-Christ, « *haec est vita aeterna ut cognoscant te verum Deum et quem misisti Jesum Christum* » [1].

Connaître Dieu !

Connaître Jésus-Christ !

L'ensemble des rapports de l'homme avec Dieu constitue la *religion*.

L'ensemble des rapports du chrétien avec Jésus-Christ constitue la religion *chrétienne*.

---

[1] Joan. XVII, 3.

Il faut le silence pour avancer dans la connaissance de Dieu et de Jésus-Christ.

Or, voici la mineure de mon raisonnement : La connaissance de Dieu et de Jésus-Christ réclame le recueillement et le silence.

D'où nous conclurons que la raison fondamentale de la loi du silence, qui occupe une large place dans le règlement du Séminaire, est d'ordre religieux.

Il faut saisir cette raison pour apprécier la grandeur de votre vie et pour vous tenir en garde contre certaines interprétations mesquines, qui ravaleraient la règle sainte des séminaires ecclésiastiques au niveau des réglementations disciplinaires d'une vie de caserne ou aux dispositions tout extérieures, tracassières parfois, d'un règlement de police ou d'administration.

Connaître Dieu, le vrai Dieu !

La connaissance de Dieu, premier devoir de l'homme.

Qui est comme Dieu, *quis ut Deus ?* Qui est grand, puissant, juste, sage comme Lui ? « Qui a » mesuré les eaux dans le creux de sa main, qui a » pris avec la paume les dimensions des cieux ? Qui » a levé du bout des doigts le globe terrestre, pesé » les montagnes au crochet et les collines à la » balance ? Qui a sondé l'esprit de l'Éternel et l'a » éclairé de ses conseils ? Chez qui a-t-Il eu besoin » de s'instruire pour apprendre le chemin de la » justice ou de la prudence ? Voyez les nations : elles

» sont en sa présence comme les gouttes d'une
» jarre d'eau, comme des grains de poussière sur
» une balance, et les îles sont comme une fine
» poudre que disperse un coup de vent. Toutes les
» nations sont devant Lui comme si elles n'étaient
» point, elles comptent autant que rien, elles ne
» sont que vanité. A qui voulez-vous donc com-
» parer Dieu ? Et quelle image ferez-vous son
» égale ? » « *Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo, et quasi nihilum et inane reputatae sunt ei. Cui ergo similem fecistis Deum? aut quam imaginem ponetis ei* (¹) ? »

Invinciblement, toute âme humaine est en quête de Dieu. L'ethnographie ne connaît point de peuple athée. Ceux-là mêmes qui aujourd'hui, systématiquement, sous l'étiquette du positivisme ou de l'agnosticisme, s'efforcent à bannir Dieu de la conscience, ne réussissent qu'à changer son nom : ils L'appellent le Divin ou l'Idéal, mais ne Le suppriment point.

Comment parviendraient-ils à Le supprimer ?
« Levez vos yeux et regardez ! Qui a créé ces choses
» qui s'étalent devant vous ? Qui les fait marcher en
» ordre, comme les bataillons d'une armée ? Il les
» appelle toutes par leur nom, et telle est l'étendue

(¹) Is. XL, 12-18.

» de son autorité, telle est la force de sa puissance,
» que pas une ne résiste à l'appel (1). »

Les païens furent coupables, disait saint Paul aux Romains, non pour avoir ignoré Dieu, mais parce que, ne pouvant ignorer son existence, ils ne se sont pas enquis de sa nature et n'ont pas réglé leur conduite sur les droits indiscutables de sa Majesté souveraine; au vrai Dieu ils ont follement substitué des idoles; ils ont adoré et servi la créature au lieu du Créateur (2).

A tout homme, Dieu impose un devoir primordial : Il lui commande de Le chercher, Lui, Dieu.

Il nous a aimés le premier; mais attend de nous que nous Le cherchions avec amour.

Aux agnostiques de tous les âges, à ceux d'Athènes qui élevaient un autel « au Dieu inconnu »; à nos contemporains qui se drapent avec superbe dans le manteau de la science pour dédaigner Dieu, Il oppose le spectacle de l'univers visible et les lois de l'histoire. Lui, le premier, nous a aimés, « *Ipse prior dilexit nos* »; Lui, le premier, nous met dans l'heureuse impossibilité de L'ignorer totaleme t; mais, après qu'Il a daigné faire le premier pas vers nous, Il nous invite à marcher à notre tour pour avancer librement vers Lui. Il veut nous donner la joie de nous attribuer pour une part à nous-mêmes

(1) Is. XL, 26.
(2) Rom. I, 18-32.

la conquête de notre félicité éternelle. Il nous fait voir, sans doute, que la sagesse et la reconnaissance nous commandent de Lui être fidèles, mais Il nous laisse la faculté d'abuser de ses bienfaits et de Le méconnaître.

Vous avez vu parfois avec attendrissement un père de famille, au soir d'une journée de labeur, proche du toit familial, appeler à lui son jeune enfant, qu'une mère attentive soutient de ses bras, au seuil du foyer ; du geste et de la voix, le père, qui s'est fait petit, encourage son enfant ; bien qu'il brûle de le presser sur son cœur, il n'avance point vers lui, mais il l'attend, le provoque à essayer ses pas chancelants : il veut que ce soit l'enfant qui se rapproche de son père et qui vienne de lui-même tomber dans les bras vigoureux ouverts pour l'étreindre. Ainsi agit notre Père céleste envers nous.

Il nous a prodigué, d'abord, les manifestations de sa puissance, de sa sagesse et de son amour. « Il a » fait le monde et tout ce qui s'y trouve, Il se » montre le Maître du ciel et de la terre, affranchi » de nos besoins humains, l'auteur de la vie qui » nous anime, de l'air que nous respirons, de tous » les biens dont nous jouissons ; sa providence fixe » à tous les membres de la famille humaine leur

» séjour et leur durée, afin de les provoquer à » chercher le Seigneur, à s'avancer à tâtons vers » Lui jusqu'à ce qu'ils aient la joie de Le découvrir, et cependant, Il n'est pas, en réalité, loin » de chacun de nous, puisque nous possédons en » Lui le principe de notre vie, de notre activité, de » notre subsistance (1). »

Dieu ne se cache pas ; Il est caché.

Chacune des perfections créées est comme un échelon qui invite les âmes humbles et droites à s'élever vers Dieu ; mais aucune ne nous montre Dieu tel qu'Il est. Le développement de notre connaissance de l'Infini réclame de nous un effort soutenu de réflexion. Le génial Thomas d'Aquin conclut son étude philosophique et théologique sur Dieu en disant que la connaissance la plus haute que l'homme puisse naturellement se former de l'Être divin, c'est la conviction réfléchie que l'Infini échappe essentiellement à la perception compréhensive de toute intelligence finie.

(1) « Deus, qui fecit mundum, et omnia quae in eo sunt, hic coeli et terrae cum sit Dominus, non in manufactis templis habitat, nec manibus humanis colitur indigens aliquo, cum ipse det omnibus vitam, et inspirationem, et omnia ; fecitque ex uno omne genus hominum inhabitare super universam faciem terrae, definiens statuta tempora, et terminos habitationis eorum, *quaerere Deum* si forte attrectent eum aut inveniant ; quamvis non longe sit ab unoquoque nostrum. In ipso enim vivimus, et movemur, et sumus. » Act. Ap. XVII, 24-28.

Et ne dites pas : « Pourquoi Dieu se cache-t-Il ? » Il ne se cache pas, Il est, de par sa nature, essentiellement caché à nos regards humains.

Objecter : « Pourquoi Dieu se cache-t-Il ? » autant vaudrait demander pourquoi l'être raisonnable n'arrive à connaître l'invisible qu'en raisonnant, ou, ce qui revient en définitive au même, pourquoi l'homme n'est pas Dieu.

Pour Le connaître, le silence est indispensable.

Or, si la connaissance de Dieu ne s'obtient qu'au prix de nos efforts, ne voyez-vous pas aussitôt combien l'âme religieuse, qui se porte vers Dieu, a besoin de silence ?

Lorsque vous poursuivez anxieux la solution d'un problème d'art ou de métaphysique et qu'un importun frappe soudain à votre porte, ne vous surprenez vous pas à laisser échapper d'instinct ce cri : « Allez, de grâce, laissez-moi en paix ? »

Il le savait, le grand psychologue qui, après avoir senti le vide de toutes les voluptés, avait le courage de s'écrier : « Que tardons-nous donc à » abandonner les espérances du siècle, pour nous » occuper uniquement de chercher Dieu et la vie » bienheureuse [1] ? »

A Ostie, un soir, loin des bruits du monde,

---

[1] Confess., liv. VI, ch. XI.

Augustin et sa mère se trouvaient seuls, accoudés à une fenêtre, contemplant l'immensité de la mer. Déjà ils avaient foulé de leur mépris tous les plaisirs que peuvent goûter les sens ; ils s'élevaient, au-dessus des beautés de la nature, jusqu'à Celui qui les a faites ; ils désoccupaient leur esprit « de ses songes, de ses images, de la parole et des signes, de tout ce qui passe », afin de se faire « une âme » en présence de laquelle tout se tienne dans le » silence » ; car « nous étions pressés, dira plus » tard à Dieu le saint Docteur, d'atteindre cette » région d'inépuisables délices, où vous rassasiez » éternellement Israël de la nourriture de la vérité » et où la vie est la sagesse même, principe de tout » ce qui existe, de tout ce qui a existé et de tout ce » qui existera ; sagesse qui ne naît point, mais qui » est aujourd'hui telle qu'elle a été et telle qu'elle » sera toujours ; ou plutôt, on ne peut dire d'elle » ni qu'elle a été, ni qu'elle sera, mais seulement » qu'elle est, parce qu'elle est éternelle ; car avoir » été et devoir être, ce n'est pas être éternel [1]. »

Voulez-vous, avec saint Augustin, chercher Dieu et Le trouver ? Comme lui, enveloppez-vous de silence et adressez-vous à votre Père qui lit dans l'intime de vos âmes, et votre Père vous récom-

---

[1] Confess., liv. IX, ch. X.

pensera de votre effort : « *Tu autem, cum oraveris, intra in cubiculum tuum, et, clauso ostio, ora Patrem tuum in abscondito : et Pater tuus qui videt in abscondito reddet tibi* (¹). »

Il faut donc le silence pour chercher et trouver Dieu.

Sans le silence, impossible de trouver Jésus-Christ.

Il le faut pour chercher et trouver Jésus-Christ. Dans sa Lettre aux Éphésiens, l'apôtre saint Paul adresse à Dieu cette sublime prière : « Je tombe à » genoux devant le Père de Notre Seigneur Jésus-» Christ, souche de la famille chrétienne du ciel et » de la terre, et Lui demande que l'Esprit Saint vous » justifie et fasse grandir en vous l'homme intérieur » afin que, avec tous les saints, vous puissiez com-» prendre quelle est la longueur, la largeur, la » hauteur et la profondeur (des œuvres du Christ) » et vous rendre compte que son amour défie toute » connaissance, en sorte que vous soyez remplis de » la plénitude de Dieu (²). »

(¹) Matth. VI, 6.

(²) « Flecto genua mea ad Patrem Domini nostri Jesu Christi, ex quo omnis paternitas in coelis, et in terra nominatur, ut det vobis secundum divitias gloriae suae virtute corroborari per Spiritum ejus in interiorem hominem, Christum habitare per fidem in cordibus vestris : in charitate radicati, et fundati, ut possitis comprehendere cum omnibus sanctis, quae sit latitudo, et longitudo, et sublimitas, et profundum : scire etiam supereminentem scientiae charitatem Christi, ut impleamini in omnem plenitudinem Dei. » Eph. III, 14-19.

Dans sa longueur, au point de vue de la durée, l'action rédemptrice débute à l'origine du temps et n'aura plus de fin ; dans sa largeur, elle embrasse les anges et les hommes ; elle descend jusqu'aux profondeurs de notre faible nature et nous retire des bas-fonds du péché pour nous transporter aux sublimes hauteurs de la filiation divine.

La sublimité des humiliations du Dieu rédempteur.

Et au prix de quelles humiliations le Dieu-homme accomplit-Il son œuvre !

Suivez du regard les étapes qu'Il parcourt pour descendre vers nous. Lui, le Verbe consubstantiel du Père, le resplendissement de sa gloire éternelle, Il revêt notre pauvre nature avec toutes ses infirmités, hormis le péché. La nature humaine est belle, sans doute ; en face de la nature brute, l'homme a la majesté d'un roi. Mais pour qui la regarde des hauteurs de la divinité, quelle misérable guenille ! Le Verbe divin ne la prendra pas sans subir ce que saint Paul croit devoir appeler un anéantissement : « *Qui cum in forma Dei esset... semetipsum exinanivit formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus et habitu inventus ut homo* [1]. » Encore ne subit-Il cette déchéance sans nom que pour

---

[1] Philipp. II, 6-7.

se livrer à l'opprobre et à la souffrance. Devenu homme, Il se constitue librement, à notre place, prisonnier responsable de tous nos crimes ; pour expier notre superbe et nos sensualités, Il se réduit à n'avoir plus « ni éclat, ni beauté, ni figure » humaine ; Il devient l'opprobre des hommes, le » rebut de la populace » (1) ; non plus un homme, mais un ver de terre, « *ego vermis et non homo* » (2) ; Il s'enfonce dans la vase des humiliations volontaires jusqu'à passer aux yeux de la foule pour un condamné à la mort de la croix. « *Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* »

Sera-ce tout, cette fois ? He non ! Une humiliation publique d'un jour, même avec la prévision de son prolongement à travers l'histoire, ne satisfait pas cette âme sublime qui mesure jusqu'au fond le néant de la créature et les droits imprescriptibles de la justice divine sur l'humanité coupable. Et voici que toutes les générations assisteront jusqu'à la fin des siècles à cette merveille, qui est décidément le dernier mot de la toute-Puissance au service de

(1) Is. LIII, 2.
(2) Ps. XXI, 7.

l'amour (1) : un Dieu qui cache sa majesté divine sous les traits d'une nature humaine et qui dérobe son humanité même sous les dehors d'un aliment que le dernier d'entre nous puisse absorber pour parfaire l'union invisible de son âme avec Dieu. « *O res mirabilis, manducat Dominum pauper, servus et humilis.* »

La personnalité de l'Homme-Dieu est insondable.

Mes chers Amis, vous savez combien il est difficile de s'élever à la compréhension d'une œuvre de génie, de la Divine Comédie du Dante, par exemple, de l'Office du Saint-Sacrement de Thomas d'Aquin, d'une toile de Rembrandt, de Velasquez, de Murillo, d'un drame musical comme la Passion de Bach, d'un de ces poèmes de pierre que sont telles de nos vieilles cathédrales. Eussiez-vous compris un de ces chefs-d'œuvre, vous auriez saisi, sous un de ses aspects, le génie qui l'a enfanté, mais la personnalité de son auteur vous échapperait encore.

Que dire, alors, de la personnalité de l'Homme-Dieu ? Elle dépasse infiniment, écrit le pape saint Léon, tout ce que nous pouvons en dire. Qu'il s'agisse du Verbe divin ou de la nature humaine du Christ, nous ne pouvons jamais que répéter l'aveu d'impuissance du Prophète :

(1) « Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos. » Joan. XIII, I.

« Qui racontera son origine ? On en parlerait tou-
» jours, parce que l'on a conscience de n'en avoir
» jamais assez parlé [1]. »

L'éternité nous sera donnée pour sonder les abîmes des perfections divines et creuser le mystère de l'Incarnation du Verbe : jamais, même à l'aide des ressources qu'apportera à nos intelligences la lumière de la gloire, nous n'arriverons à nous dire que le terme est atteint.

Nous verrons de près ce Jésus qui nous a tant aimés et qui, pour nous assurer de son amour, n'a rien épargné ; nous contemplerons l'œuvre de la rédemption dans son ensemble, et nous la verrons pleinement justifiée des reproches que lui adresse aujourd'hui l'orgueil de l'impie, « *ut justificeris in sermonibus tuis et vincas cum judicaris* » [2], mais jamais nous n'épuiserons la compréhension de l'amour du Cœur de Notre Seigneur.

Quel champ est donc ouvert à nos méditations !

---

(1) « Excedit quidem multumque supereminet humani eloquii facultatem divini operis magnitudo : et inde oritur difficultas fandi, unde adest ratio non tacendi. Quia in Christo Jesu Filio Dei non solum ad divinam essentiam, sed etiam ad humanam spectat naturam quod dictum est per Prophetam : Generationem ejus quis enarrabit ?.. Et ideo nunquam materia deficit laudis, quia nunquam sufficit copia laudatoris. » Sermo IX *De nativitate Domini*.

(2) Ps. L, 6.

Quels abîmes à sonder pour un cœur aimant ! Quelle joie, pour une âme réfléchie, de se sentir irrémédiablement vaincue dans ses efforts pour mesurer le miséricordieux amour qui la comble !

L'homme, aux prises avec l'Infini, avance et en intelligence et en amour, dans la mesure seulement où il comprend mieux la distance qui s'étend entre lui et l'Idéal qu'il poursuit.

Nul n'a mieux traduit ce sentiment que le grand Pape saint Léon. Écoutez-le : « *Gaudeamus igitur, quod ad eloquendum tantae misericordiae sacramentum impares sumus : et cum salutis nostrae altitudinem promere non valeamus, sentiamus nobis bonum esse, quod vincimur. Nemo enim ad cognitionem veritatis magis propinquat, quam qui intelligit, in rebus divinis, etiam si multum proficiat, semper sibi superesse quod quaerat. Nam qui se ad id, in quod tendit, pervenisse praesumit, non quaesita reperit, sed in inquisitione deficit* (1). »

Nous n'avons Dieu que pour L'aimer.

Il y a trois façons de s'assimiler la doctrine chrétienne :

L'enfant, avant l'âge de raison, peut en apprendre la lettre.

L'homme fait, n'eût-il ni la charité ni même la

(1) S. Leo, Sermo IX *De nativitate Domini.*

foi chrétienne, arrive à en saisir plus ou moins le sens; il y a des incroyants qui étudient nos dogmes par dilettantisme, des impies qui cherchent à les connaître pour les combattre.

Le fidèle apprend pour comprendre, il cherche à comprendre pour mieux aimer. Vaine est la connaissance qui ne se tourne pas à aimer, dit Bossuet. Et plus vous sentirez que l'amour du Christ dépasse la mesure de votre savoir, « *ut possitis scire supereminentem scientiae caritatem Christi* » ([1]), plus aisément vous livrerez votre âme avec un abandon complet au bon vouloir de Dieu : « *Tibi se cor meum totum subjicit, quia te contemplans totum deficit.* »

Le silence est la condition de la vie religieuse.

Levez les yeux : l'indifférence religieuse sévit partout où les foules, séduites par le plaisir ou emportées par le tourbillon des affaires, ne se recueillent plus pour réfléchir. La vie religieuse demeure intense dans l'enceinte des cloîtres, des monastères, des séminaires, où le recueillement et le silence favorisent l'oraison. N'avez-vous pas entendu l'avertissement du Sage : « *Justus cor suum tradet diluculo ad Dominum qui fecit illum et in conspectu Altissimi deprecabitur* ([2]) ? »

([1]) Eph. III, 19.
([2]) Eccli. XXXIX, 6.

Propagateurs de la vie religieuse, placez-vous donc, je vous prie, maintenez-vous dans les conditions que réclame le développement de votre vie religieuse.

Retirez-vous volontiers dans la solitude et aimez à vous taire. Je ne vous dirai pas aujourd'hui d'apprécier le silence comme sauvegarde de la modestie, de la discrétion, de la charité, — nous envisagerons cet aspect moral du silence un autre jour, — mais je vous demande de le pratiquer et de l'aimer dans l'intérêt de votre commerce intérieur avec Dieu. « *Tacendo enim apud homines, melius loquemur Deo,* » disait saint Bernard [1].

Ne vous plaignez donc pas, âme pieuse, de devoir observer le silence à certaines heures du jour ; gardez-vous d'y manquer, même lorsque personne ne vous surveille : sinon, vous prouveriez que vous vous astreignez servilement à un régime dont vous n'avez pas compris le sens. Fermez sur vous, chaque fois que vous le pouvez, la porte de votre cellule et là, *in abscondito,* invoquez en secret Celui qui seul vous demeure dans votre solitude, *clauso ostio, ora Patrem qui videt in abscondito;* n'en doutez pas, vous serez largement payée de vos peines, *Pater qui videt in abscondito reddet tibi.*

[1] S. Bernard, *De ordine vitae.*

Souvent, vous vous dites, mes Amis, et vous entendez dire autour de vous que l'homme a besoin de distraction. Rien n'est plus vrai.

Sachez cependant aussi vous récréer de tout cœur par de saines distractions de la vie physique.

La vie physiologique des organes et, par une conséquence indirecte, la vie morale sont soumises à la loi du repos, et la santé de l'organisme, à l'équilibre des fonctions des divers organes qui le constituent. Après un temps d'activité ou de dépense, la nature réclame un temps de réparation ou de repos. L'exercice outré d'un organe produit le déséquilibre et devient une cause de désorganisation. Les grands contemplatifs le savaient : dans les Ordres religieux occidentaux primitifs, jusques aujourd'hui chez les Chartreux et les Camaldules, le travail des bras a sa place d'honneur dans la règle monastique : il repose du travail de tête et y dispose. L'homme d'État que le peuple anglais appelait complaisamment le « grand vieillard », *the great old man*, se délassait de ses joutes parlementaires en abattant des arbres. A l'égal de Gladstone, M. Roosevelt, le président de la jeune république des États-Unis aime à prouver à ses concitoyens, par l'exemple et par la parole, que les saines distractions de la vie physique sont la condition d'une vie morale intense.

Livrez-vous, *de tout cœur*, aux conversations récréatives qu'anime si naturellement votre expansion juvénile ; prenez gaîment les délassements et

les exercices corporels que la règle du Séminaire prévoit et organise à votre profit. Ils vous laisseront l'âme en sûreté et seconderont, loin de la contrarier, la reprise plus intense de vos efforts vers la vie intérieure. La tristesse doit être bannie des sociétés chrétiennes. Les anges n'ont-ils pas été chargés par Dieu d'annoncer au monde que la venue du Christ était l'apparition de la joie aux âmes du Testament nouveau : « *Ecce ego evangelizo vobis gaudium magnum ?* »

Mais il y a temps pour tout et le secret de la joie est dans le recueillement de l'âme.

Mais l'expérience du recueillement vous fera comprendre que les distractions les plus pures, les joies les plus sereines ne se puisent pas dans les plaisirs bruyants qui étourdissent ; leur source est au dedans de nous-mêmes. « Moi, je suis ton salut, » ton bonheur, ta vie, dit le Seigneur. Tiens-toi » proche de moi et tu auras la paix : quitte le souci » de tout ce qui passe, occupe-toi des réalités éter» nelles. Que sont les choses éphémères, sinon des » séductions ? De quel secours te seraient toutes les » créatures, si tu étais abandonné de ton Créateur ? » Renonce donc à elles tout de bon, rends-toi docile » et fidèle à ton Créateur, afin de t'assurer la vraie » félicité [1]. »

Abandonnons-nous volontiers à ces saintes aspi-

[1] *Imitation de J.-C.*, liv. III, ch. I.

rations du psalmiste, dont la parole peut être regardée comme une expression fidèle de l'expérience religieuse de l'élite de l'humanité : « Dieu, mon Dieu, » avant que le monde s'agite, dans mon recueille- » ment matutinal j'élève mon âme vers toi. Mon » âme a soif de toi, mon corps a tant besoin de toi ! » Ce monde où je vis m'est comme un désert » sauvage, desséché. Je me présente dans ton sanc- » tuaire, dévoré du désir de contempler ta puis- » sance et ta gloire... Le soir, sur ma couche, je me » souviens de toi ; le matin, à mon réveil, je pense » à toi, car tu es mon protecteur. Je me tiens sous » tes ailes et j'y tressaille de joie, mon âme adhère » à toi, je m'abandonne à ta droite. »

« *Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo.*

» *Sitivit in te anima mea, quam multipliciter tibi caro mea.*

» *In terra deserta, et invia, et inaquosa. Sic in sancto apparui tibi, ut viderem virtutem tuam et gloriam tuam* [1]...

---

(1) Ps. LXII, 1-18. — Le Hir lit comme suit les premiers versets que nous venons de citer :

« *Deus, Deus meus, tu : te de aurora quaero.*

» *Sitit ad te anima mea : quam multum ad te caro mea (sitit) in terra arida, fatigatus sine aqua versor.*

» *Sic in sancto vidi te ut contempler virtutem tuam et gloriam tuam...*

» *Dum memor sum tui super stratum meum, in custodiis meditabor in te...* »

» Si memor fui tui super stratum meum, in matutinis meditabor in te, quia fuisti adjutor meus. Et in velamento alarum tuarum exultabo, adhaesit anima mea post te, me suscepit dextera tua. »

TROISIÈME CONFÉRENCE

LE RECUEILLEMENT ET LE SILENCE

CONSIDÉRÉS AU POINT DE VUE MORAL

« *Custodi quantum potes interiorem hominem tuum... Si vis bene custodire, tace prius et audi ut non delinquas in lingua.* »

« Protégez de votre mieux votre vie intérieure... Si vous voulez qu'elle soit bien gardée, apprenez tout d'abord à vous taire, à écouter, et à ne point pécher par la langue. »

S. Bernard, *De ordine vitae et morum institutione.*

MES CHERS AMIS,

NOUS espérons vous avoir montré combien le recueillement vous est nécessaire pour assurer à votre âme la liberté de ses élans vers Dieu et vers son Christ. Nous voulions ainsi vous faire comprendre que la retraite où s'écoulent vos années de séminaire vous prépare à votre ministère sacerdotal futur.

Prêtres de demain, si vous voulez faire naître les autres à la vie religieuse, commencez par la développer et par la fortifier en vous-mêmes.

Qu'est, en effet, la vie normale d'une âme baptisée, sinon un progrès dans la connaissance et dans l'amour du vrai Dieu et du Christ Jésus qui, étant « la voie, la vérité et la vie », peut seul nous mener sûrement au terme, mettre nos intelligences en repos dans les assurances de la foi, entretenir et renouveler nos énergies pour l'amour et pour l'action ?

Que serait donc un apôtre qui n'aurait pas appris à capter, dans le recueillement, les rayons de la lumière qui éclaire tout homme à son entrée en ce monde ; à réchauffer son cœur sur le Cœur du Verbe incarné, plénitude débordante de grâce et de vérité ? Que porteriez-vous aux pécheurs, aux malades, aux souffrants, mes chers Amis, je vous le demande, si vous ne possédiez pas en vous le secret des paroles de pardon, de guérison, de relèvement ? Comment aideriez-vous dans leur ascension vers les sommets les âmes généreuses à qui le devoir strict semble trop médiocre, si vous-mêmes n'entreteniez pas en vous, par une contemplation assidue des perfections divines, la faim et la soif du Bien infini et du progrès spirituel de vos âmes ?

Voudriez-vous être des hypocrites ? — Non, n'est-ce pas ? — Or, pour prêcher efficacement la foi, il faut l'avoir ; pour faire aimer aux autres Dieu

par-dessus toutes choses, il faut être convaincu soi-même qu'on ne L'aimera jamais assez. Sous peine donc de manquer totalement ou partiellement à votre vocation, vous avez l'impérieux devoir de mettre à profit les années de recueillement que vous procure l'Église dans cet asile du séminaire, pour accumuler en vous la force d'expansion que vous êtes appelés à répandre ensuite dans le monde. Telle est la conclusion que vous aurez déjà tirée vous-mêmes de nos deux premiers entretiens. Ils sont destinés à fixer vos âmes dans les conditions les plus propices à l'esprit de religion et d'apostolat qui doit animer le ministre des autels.

Nous voudrions, aujourd'hui, compléter ces enseignements et considérer, à cet effet, la pratique du recueillement et du silence au point de vue plus spécial de votre *formation morale*, de votre *éducation*.

Nous vous signalerons, d'abord : (I), *les dangers de la dissipation et de l'inconsidération du langage*; puis (II), nous vous entretiendrons *de la discipline de la parole*.

I

DANGERS DE LA DISSIPATION ET DE L'INCONSIDÉRATION DU LANGAGE

Les trois inclinations qui travaillent l'homme et qu'il doit incessamment combattre.

Saint Jean, dans sa Première Lettre, ramène à trois les principes des désordres qui troublent le monde : « la convoitise de la chair, la convoitise » des yeux et la superbe de la vie », c'est-à-dire la passion de la volupté, celle de la richesse, l'orgueil. « *Nolite diligere mundum, neque ea quae in mundo sunt... Quoniam omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum et superbia vitae* (1). »

Chacun de nous est travaillé, qui plus qui moins, par ces trois inclinations ; l'effort de la vertu a pour objet de les contenir dans les limites que leur assigne le devoir ; l'homme vertueux y tâche toute sa vie sans pouvoir se reposer jamais sur les lauriers d'une victoire définitive. Néanmoins, le secours de Dieu aidant, l'honnêteté peut triompher des tempéraments les plus rebelles : les natures sensuelles deviennent chastes, les égoïstes deviennent généreux, les âmes superbes se courbent sous l'humilité.

---

(1) I Joan. II, 15, 16.

L'éducation chrétienne opère de ces transformations merveilleuses.

Mais il y faut une condition : l'attention de l'intéressé et l'emploi réfléchi de sa force de volonté.

La condition du triomphe : l'attention et la force de volonté.

Mgr Dupanloup, un des maitres de l'éducation, n'hésite pas à dire que le plus irrémédiable des défauts de caractère, c'est la légèreté. « Les autres » défauts, dit-il, on peut les attaquer de front et les » dompter de haute lutte. L'orgueil, on l'humilie, » on le transforme, on en fait même quelquefois » une force pour le bien. Il y a prise aussi sur la » mollesse ; elle peut être combattue ; mais une » âme légère, mobile, fugitive, n'est-elle pas, pour » ainsi dire, insaisissable ?

» Voilà pourquoi la légèreté est si redoutable et » compro[illegible]t, si on la néglige, si on la » laisse subs[illegible] de l'éducation. Avec elle, » en effet, toute correspondance de l'élève à vos » meilleurs soins est impossible, et tous vos efforts » demeurent frappés de stérilité [1]. »

Or, la *légèreté* de ce caractère est la suite inévitable de la *dissipation*, comme la *gravité* est le fruit de la *réflexion*.

L'entraînement naturel de la dissipation.

L'homme est ainsi fait que, laissé à lui-même, il

[1] DUPANLOUP, *De l'éducation*, t. III, ch. XI.

va droit aux choses sensibles extérieures. Durant les premières années de son enfance, toute sa vie se répand au dehors. Les objets provoquent ses perceptions, éveillent en lui des impressions, les unes agréables, les autres pénibles. D'instinct, il s'abandonne aux premières, répugne aux secondes et s'en détourne. Sa conduite est entièrement dominée par les impressions que la nature lui fait subir.

La femme est, par sa complexion, fort semblable à l'enfant. En règle générale, elle est très impressionnable, cède facilement aux sympathies et aux antipathies que l'imagination, réservoir et accumulateur des impressions produites par les sensations extérieures, éveille dans le cœur et il n'est pas aisé, en bien des cas, de lui faire entendre *raison*.

Cette disposition propre à la femme est, sans doute, — ceci soit dit en passant, — le fondement naturel et premier de sa subordination au mari dans la famille.

L'homme, en effet, est plus accessible à la direction de la raison. La *virilité*, c'est-à-dire ce qui donne à l'homme sa marque distinctive, consiste dans l'empire que sa volonté exerce, à la lumière de la raison, sur l'imagination et, par voie de conséquence, sur les impressions des sens.

La réaction de la volonté contre les sollicitations extérieures est signe de virilité.

Le premier acte humain, celui que l'homme est capable d'accomplir à « l'âge de raison », se produit au moment où l'âme prend possession d'elle-même, devient la maîtresse de ses actes, c'est-à-dire au moment où, avec liberté, la volonté triomphe de la sollicitation exclusive des facultés inférieures, fait prévaloir la direction de la raison sur les excitations des sens, le vouloir raisonnable sur la sensibilité ou le sentiment, et ainsi règle elle-même la conduite de sa vie.

Désormais la lutte est engagée entre les puissances sensitives et le pouvoir directeur du libre arbitre. Dans la mesure où celui-ci triomphe de celles-là ou se laisse dominer par elles, nous montons ou nous descendons l'échelle de la moralité, de la vertu, du caractère.

Il y a des hommes qui ne parviennent pas à s'arracher à la fascination des choses extérieures ; ils s'arrêtent à ce qui brille, à ce qui fait du bruit ; ils ne se gouvernent pas d'eux-mêmes, ils suivent ; on les appelle de « grands enfants ».

D'autres sont habituellement dominés par leurs sentiments, ils ne résistent pas à une émotion ; êtres sans caractère, dépourvus de la marque de la virilité, on les appelle dédaigneusement des « femmelettes ».

Chers Amis, voulez-vous être des *hommes ?* Voulez-vous qu'en vous se retrouve la marque de la virilité ? Voulez-vous avoir sur autrui l'ascendant que possèdent les mâles caractères ? Ne soyez esclaves ni de vos sens extérieurs, ni de votre imagination et de vos sentiments; emparez-vous de vos forces intérieures; *recueillez-les*, elles étaient répandues, « dissipées », ressaisissez-les avec autorité, « *recolligite illas* »; oui, reprenez-les, elles vous appartiennent, elles sont à vous, tenez-les sous votre empire : on n'est homme qu'à ce prix.

L'acte libre est essentiellement un acte réfléchi.

Est-il assez clair alors, que vous devez vous tenir attentifs aux mobiles qui vous sollicitent à agir, les peser dans la balance de la saine raison et n'y céder délibérément qu'après leur avoir reconnu le droit d'aiguiller votre action ? Il n'y a de moral et, par conséquent, de méritoire que l'acte *libre*. Or, la liberté d'un acte est conditionnée par une double réflexion : l'une doit vous assurer que l'objet voulu, considéré en lui-même, est de nature à servir à votre fin morale; l'autre vous renseignera sur les conditions psychologiques de votre acte par rapport à votre destinée.

D'où il ressort que l'on « devient homme » dans la mesure seulement où l'on s'exerce à réfléchir. Et comme la grâce ne se substitue pas à la nature, mais

s'y ajoute et se sert d'elle pour agir, votre perfection chrétienne et, conséquemment, votre éducation sacerdotale sont solidaires de votre pouvoir de réflexion.

La dissipation de la pensée se traduit par l'inconsidération du langage.

Pensée dissipée, langage inconsidéré.

Les esprits irréfléchis ne songent à apprécier ni la *valeur,* ni la *portée,* ni l'*à-propos* de leurs paroles. Le langage devient chez eux une sorte de réflexe que l'excitation extérieure déclenche automatiquement, que les émotions commandent en souveraines ; il jaillit de leur sensibilité, il n'obéit pas aux ordres d'une volonté sereine qui sait ce qu'elle veut et veut ce qu'elle sait.

Le péché de la langue.

L'enfant babille sans relâche, à tort et à travers. Le caquetage, le commérage, le radotage de la femme aux différents âges de sa vie ont été de tout temps un sujet inépuisable pour la comédie et le vaudeville. On prête à l'homme plus de discrétion et de retenue dans le langage, parce qu'on lui reconnait généralement plus d'empire sur ses émotions. Cependant, où est l'homme qui ne pèche pas par la langue ? Celui-là est parfait, dit l'apôtre saint Jacques. « *Si quis in verbo non offendit, hic perfectus est vir* (1). » Si étroit, en effet, est le lien de la parole avec la

(1) Jac. III, 2.

pensée que, pour ne jamais laisser échapper inconsidérément une parole qui trahisse un manque de *dignité morale* ou de *volonté*, ou qui blesse soit le *respect dû à l'autorité*, soit les *égards que commande la charité*, soit la *discrétion* ou la *modestie*, il faut avoir sur soi un empire de tous les instants et cet empire suppose de longues habitudes de concentration réfléchie, une force et une constance de volonté exceptionnelles qui sont les indices d'une perfection consommée et, pour tout dire, une marque de sainteté.

Vous ferai-je tort, mes chers Amis, en soupçonnant que beaucoup parmi vous sont loin de cet idéal ?

Soyez réservés dans vos propos.

Éloignés comme vous l'êtes, dans cet asile, de ce qui flatte les sens et sollicite à la volupté, vous avez l'imagination chaste et le cœur libre et vous vous étonneriez à bon droit de m'entendre insister devant vous sur l'obligation d'être réservés dans le langage. Cependant, plus tard, vos conditions d'existence seront très différentes de ce qu'elles sont ici, aujourd'hui : il vous importe de les prévoir. Que vos amitiés soient toujours nobles et, ni dans vos pensées ni dans vos propos familiers de conversation, ne les rabaissez jamais au niveau d'affections frivoles qui tiennent la créature pour un but auquel le cœur

s'arrête, au lieu de l'employer comme un moyen de s'élever vers Dieu. Mais je ne veux qu'indiquer ici ce sujet délicat ; la ligne de conduite que la morale vous trace est marquée par le proverbe : La bouche parle de l'abondance du cœur. Ayez le cœur pur, votre langue le sera ; inversement, la réserve de votre langue sauvegardera la pureté de votre âme.

Ne soyez ni frondeurs, ni impatients.

Veillez sur vos impressions et ne trahissez, ni par des murmures, ni par des bouderies, ni par des paroles désagréables, vos impatiences naturelles. Pour la volonté aux prises avec les caprices d'un tempérament chagrin, le silence est un retranchement sûr. Est-il rien de plus grand que le silence de Jésus, au tribunal de Pilate, en présence d'accusations qu'il lui eût été si facile de renverser ? « *Jesus autem non respondit ei ad ullum verbum, ita ut miraretur praeses vehementer*. Jésus garda un silence complet ; le gouverneur en était dans un grand étonnement [1]. »

Un jour, vous le savez, vous engagerez vos deux mains dans les miennes et à cette question du Pontifical romain : « *Promittis mihi et successoribus meis reverentiam et obedientiam ?* », vous répondrez, avec joie, le cœur dilaté par l'action sacramentelle : « *Promitto,* » oui, je vous le promets.

(1) Matth. XXVII, 14.

N'importe-t-il pas que vous prépariez votre volonté à soutenir les obligations que vous contracterez dans cet engagement solennel ?

Cependant, lorsque vos supérieurs prennent une décision, opèrent un déplacement, préconisent une réforme; lorsque vos maîtres interprètent, appliquent le règlement du Séminaire, se prononcent sur l'admission ou sur la date d'admission aux ordres, est-il rare que la voix de la critique se fasse entendre ? Or, êtes-vous bien en situation de connaître les éléments de la cause sur laquelle vous prononcez avec tant d'assurance ? Ne serait-il pas équitable de suspendre tout au moins votre jugement et de vous dire que vos supérieurs ont, autant que vous, une conscience et que, si leur conclusion diffère de la vôtre, c'est sans doute pour la raison qu'ils savent des choses que vous ne savez pas et voient plus clairement que vous celles que vous ne faites qu'entrevoir ?

Est-ce à dire que vos appréciations vous soient dictées par un sentiment de méchanceté voulue ? Au contraire, j'estime que, le plus souvent, elles sont irréfléchies. Lorsque, le soir, dans la solitude, vous vous remémorerez vos conversations superficielles de la journée, vous en serez peinés. Mais, en attendant, l'autorité aura souffert, auprès de vos compagnons, de vos coups d'épingle ; la délicatesse de leur conscience en aura été blessée et il leur sera

devenu moins aisé de se livrer avec abandon à la direction éclairée de leurs supérieurs.

Gardons-nous des plaisantins et des bouffons.

La légèreté du langage expose surtout à blesser la charité. Il est des jeunes gens qu'un certain penchant entraîne à se représenter tout objet de préférence sous l'aspect du ridicule, du piquant ou du grotesque. Esprits joyeux ou gais, tempéraments débordants, caractères optimistes, « boute-en-train » de la conversation : on les excuse de tous ces noms et l'on recherche leur présence dans les réunions pour ce qu'ils y apportent d'animation et de belle humeur. Le défaut naît ici de l'abus.

Distraire la société occassionnellement, récréer autrui de ses saillies, faire de l'esprit à propos : rien de mieux. La charité nous commande de rendre notre commerce agréable au prochain; et ce n'est pas en vain, au reste, qu'il y a parmi les esprits une grande diversité naturelle et que toutes les complexions ne sont point semblables. Je ne songe donc ni à détruire en vous ce qui fait la singularité de vos intelligences, ni à contraindre les esprits primesautiers à une uniformité qui anéantirait l'agrément des conversations et ferait peser sur la vie de société une fâcheuse monotonie. Mais il y a une mesure à garder dans la belle humeur : il ne faut pas être celui qui plaisante toujours et à propos de tout.

Pour soi-même d'abord : car le plaisantin perd

vite toute considération dans l'esprit d'autrui. « Il » n'est pas ordinaire, dit La Bruyère, que celui qui » fait rire se fasse estimer (¹). »

Pour autrui, ensuite. Ce ne serait encore que demi-mal, en effet, si les plaisantins — ne pouvant ou ne voulant mieux — se bornaient à n'envisager jamais, en ce qui les concerne, le côté sérieux des affaires ou de la vie ; mais ce qui est intolérable, c'est qu'en même temps leur frivolité empêche l'attention des autres de se fixer sur les objets importants. La dissipation est contagieuse en société ; ceux qui en sont les témoins ont bien de la peine à n'en pas devenir les complices ; de proche en proche, alors, s'affaiblit et disparaît la gravité chrétienne ; les plaisanteries intempestives paralysent l'influence régulière des esprits réfléchis ; elles arrivent même à rendre impossible ou stérile, aux heures décisives, la discussion des affaires les plus sérieuses. Enfin, n'oubliez pas que de l'habitude de la plaisanterie à la bouffonnerie, il n'y a qu'un pas qui est souvent et vite franchi ; et l'on connaît assez l'effet caractéristique de l'esprit bouffon : dans toute société où il règne, on voit se ravaler au bout de très peu de temps le sentiment de la dignité ; il énerve la faculté d'enthousiasme et

(¹) La Bruyère, *Caractères*, ch. V, De la société et de la conversation.

la force d'essor de l'âme, et il émousse irrémédiablement tout ce que notre intelligence a de distinction et de délicatesse natives.

N'abusez pas de l'épigramme.

Il faut encore englober dans la même réprobation un autre travers du même ordre : l'abus de l'épigramme.

Je ne parle pas de la méchanceté d'esprit, de la malice satirique qui cherchent délibérément à blesser le prochain et qui pour cela sont aux antipodes de la charité chrétienne, mais seulement de cette manie, assez répandue chez les gens d'esprit, de prendre sans discernement le prochain pour cible de leurs bons mots.

Ici encore, c'est de l'excès que vient le péril. Il est bon, en général, que l'intelligence s'orne d'esprit; l'esprit est comme le tact de la pensée, puisqu'il en est souvent l'à-propos. Mais on doit éviter de le rechercher pour lui-même, de le cultiver comme un sport et de s'y exercer à plaisir sur autrui.

Or, c'est le tort de beaucoup de gens intelligents de ne savoir point modérer la pétulance et la vivacité naturelle de leur esprit. En présence des ridicules d'autrui, il est plus fort qu'eux, semble-t-il, de ne point se moquer; ils ne savent pas sacrifier le trait spirituel — comparaison mordante, épithète neuve, remarque maligne — que la petite comédie humaine,

parfois risible j'en conviens, suscite dans leur imagination critique. Et ils goûtent une satisfaction inavouée de vanité ou d'amour-propre à montrer leur agilité de repartie ou à écorcher élégamment un pauvre humain en public.

Ce travers, disais-je, n'est pas rare et d'ordinaire on n'en mesure pas assez la gravité. On rencontre des chrétiens, parfois même des prêtres, éminents par les dons intellectuels, très bons de cœur au fond et très pieux de sentiments, doués vraiment de tout ce qu'il faut pour faire du bien en société et qui, dans la réalité, n'en font point, parce qu'ils sont malheureusement affligés de l'esprit d'ironie ou d'épigramme. Leur conversation est étincelante, elle ressemble à un feu d'artifice ; mais c'est, la plupart du temps, le prochain avec ses faiblesses, ses petites habitudes naïves, ses gaucheries, ses maladresses, ses disgrâces, ses infirmités même, qui fournit les fusées à ces brillants artificiers.

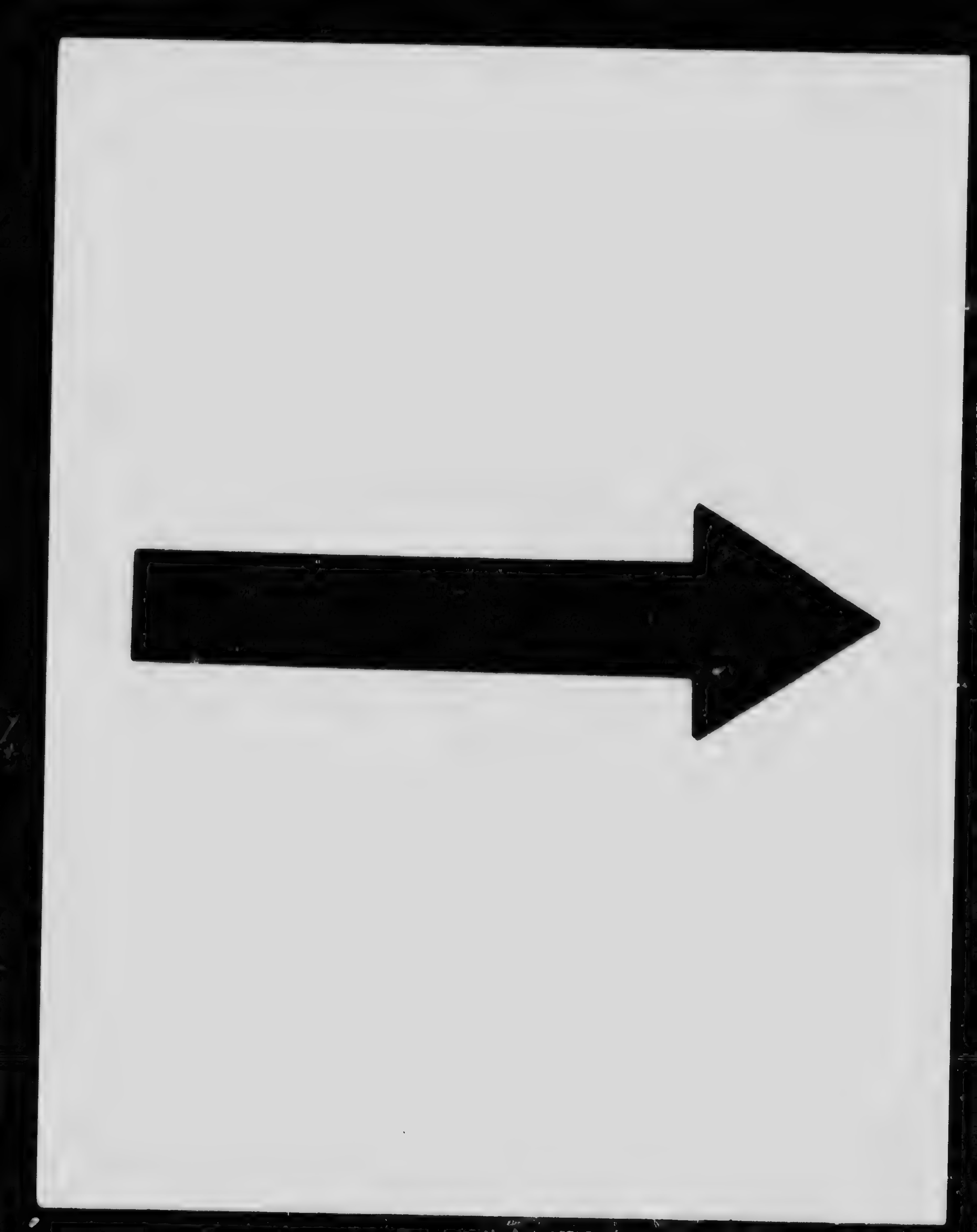
Eux cependant vont toujours ; ils ne paraissent pas se douter de ce que les rires et les sourires qu'ils provoquent coûtent d'humiliation ou de souffrance secrètes à leurs victimes. Et que de fois, au sortir d'un dîner ou d'une soirée où le causeur a fait merveille, tel des convives ne se retire-t-il pas emportant au cœur l'intime déchirure d'amour-

propre qu'y a faite, en se jouant, l'impitoyable esprit de l'amuseur !

Si la nature vous a fait causeur spirituel, prenez donc garde, vous surtout, futur prêtre, à la tentation des succès de conversation. Le fond de l'esprit d'ironie, quand il s'exerce aux dépens non des choses, mais d'autrui, c'est la dureté et le mépris. L'homme ne s'y méprend point, qui est plus sensible à la moquerie qu'à l'injure. Le moraliste justement réputé que je citais tantôt a écrit :

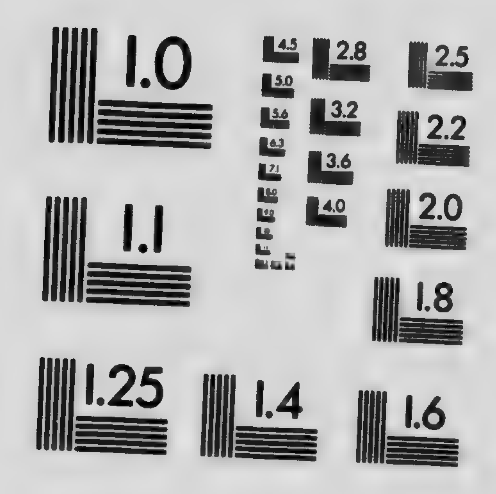
Abstenez-vous de l'ironie moqueuse.

« Ceux qui nous ravissent les biens par la violence » ou par l'injustice, et qui nous ôtent l'honneur par » la calomnie, nous marquent assez leur haine pour » nous ; mais ils ne nous prouvent pas également » qu'ils aient perdu à notre égard toute sorte » d'estime : aussi ne sommes-nous pas incapables » de quelque retour pour eux, et de leur rendre un » jour notre amitié. La moquerie, au contraire, est » de toutes les injures celle qui se pardonne le » moins ; elle est le langage du mépris, et l'une des » manières dont il se fait le mieux entendre ; elle » attaque l'homme dans son dernier retranchement, » qui est l'opinion qu'il a de soi-même ; elle veut le » rendre ridicule à ses propres yeux ; et ainsi elle » le convainc de la plus mauvaise disposition où » l'on puisse être pour lui, et le rend irréconciliable.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





» C'est une chose monstrueuse que le goût et la » facilité qui est en nous de railler, d'improuver et » de mépriser les autres ; et tout ensemble la colère » que nous ressentons contre ceux qui nous raillent, » nous improuvent et nous méprisent (1). »

Oh ! je le sais, vous n'avez pas mauvais cœur, vous n'êtes ni rancunier, ni implacable. Aussi l'on ne vous reproche pas d'être cruel, on vous demande, d'abord, si vous ne faites pas inconsidérément à autrui ce que vous ne voudriez pas que l'on fît à vous-même ; on vous demande, ensuite, si, lorsque vous voyez des brigands dépouiller votre prochain de sa bonne réputation, vous n'êtes pas pareil au prêtre et au lévite qui passaient insouciants à côté du blessé de Jéricho, laissant à un pieux Samaritain le soin de verser sur ses plaies le baume de la charité (2).

Sachez garder inviolablement un secret.

Il y a d'autres cas encore d'irréflexion dans les paroles. Par exemple, une circonstance fortuite vous a mis au courant d'une chose confidentielle. Vous vous rendez compte que vous êtes tenu au secret. Le lendemain, une occasion s'offre de paraître mieux informé que vos confrères. Le secret vous brûle les lèvres. Vous le trahissez.

(1) La Bruyère, *Caractères*, ch. XI, De l'homme.
(2) Luc. X, 30.

A peine l'indiscretion est-elle commise que vous voudriez la ressaisir. Il est trop tard, le mal est fait. Ses conséquences naturelles iront leur train. Vous-même serez peut-être disqualifié chez plusieurs, si votre intempérance de langage est mise à découvert.

Bavard et fâcheux, c'est tout un.

Ne vous arrive-t-il pas, enfin, de vous griser de paroles, de parler pour parler, comme l'enfant babille par besoin naturel, pour exercer et développer ses organes de la parole ? Ne cédez-vous pas complaisamment au désir de parler sans relâche de vous-même, de narrer diffusément les menus détails qui vous intéressent et peut-être n'intéressent que vous, au risque de devenir pour les gens sérieux un épouvantail ?

Encore une fois, je vous entends, vous n'avez pas mauvaise intention ; chaque fois qu'une imprudence est commise, que le mal est fait, vous en déclinez la responsabilité en disant : « Je n'y avais pas songé ! » Mais précisément votre tort est de n'y avoir pas songé. Pourquoi la raison vous a-t-elle été donnée, sinon pour vous éclairer sur les conséquences naturelles de vos actes et pour diriger votre vie d'après les règles de l'expérience ? Que faites-vous de votre liberté, si vous ne travaillez pas à maîtriser vos impulsions ?

Le bilan des conversations d'une journée.

Voulez-vous faire sur vous-même une expérience instructive ?

Un soir, dans la tranquillité de votre cellule, passez minutieusement en revue chacune des conversations de votre journée ; essayez de vous rappeler de qui vous avez parlé et ce que vous avez dit ; puis, dressez le bilan : De qui avez-vous parlé en bien ? De combien, au contraire, avez-vous parlé en mal ? Renouvelez chaque soir, durant une semaine, le même examen de conscience. Vous serez effrayé, peut-être, du nombre de vos critiques désobligeantes à l'adresse de l'autorité, de vos médisances, de vos épigrammes peu charitables, de vos paroles indiscrètes ou frivoles, mais vraisemblablement vous serez stupéfait du petit nombre de personnes dont vous aurez dit du bien, j'entends du bien tout de bon, et non pas du bien qui sert de palliatif ou de préface à une critique que vous sentez trop acerbe pour être acceptée sans précaution oratoire. Vous apprendrez ainsi à mesurer la perfection que suppose l'usage impeccable de la parole : « *Si quis in verbo non offendit hic perfectus est vir.* »

La gravité du caractère et du langage doit être l'apanage du prêtre.

Cher Ami, vous devez être, vous devez devenir ce *perfectus vir :* songez donc, je vous prie, à vos responsabilités futures. Au prêtre, si jeune soit-il, la confiance des fidèles a attaché le nom vénérable

de *presbyter* « homme d'âge », marquant ainsi la gravité que votre caractère et votre mission vous commandent. Les intérêts les plus graves seront engagés en vos mains ; attirés par la robe que vous portez et par le caractère sacré de votre sacerdoce, les fidèles se livreront à vous avec une confiance filiale ; et vous n'apporteriez pas au ministère de ce qu'il y a de plus précieux au monde, les âmes et leur avenir éternel, l'application, le discernement, la prudence, en un mot, la sagesse que l'homme de loi apporte à la juste appréciation d'une cause civile, le médecin au soin de ses malades, le commerçant à l'administration d'intérêts purement matériels !

« Ah! que la jeunesse sacerdotale surtout le sache » bien, écrit Dupanloup, que ceux qui sont chargés » de son éducation ne le lui laissent pas ignorer, les » légèretés du jeune âge suivent l'homme dans toute » la vie, et on les porte partout avec soi. Le prêtre, » s'il est né avec cette faiblesse morale, et si une » forte éducation cléricale ne l'en a pas délivré, la » portera dans les fonctions de son sacerdoce, dans » ses rapports les plus délicats avec les hommes, et » dans de redoutable ministère même dont il est » dit : *Ars artium regimen animarum*. Quel pasteur, » hélas ! et quel directeur des âmes il sera [1] ! »

[1] *De l'éducation*, t. III, ch. XI.

Et il sera d'autant plus dangereux, ajoute le grand éducateur, que sa témérité inconsciente le poussera à s'ingérer inconsidérément dans les affaires les plus graves et à les trancher avec d'autant plus d'assurance qu'il sera moins attentif à leur gravité et en mesurera moins les difficultés.

II.

LA DISCIPLINE DE LA LANGUE

Pour savoir user vertueusement de la parole, il faut discipliner la langue.

Mes chers Amis, qu'aurez-vous donc à faire, comment vous y prendrez-vous pour assurer à votre parole ces qualités que réclame saint Jacques, la délicatesse morale, la patiente réserve, le respect de l'autorité, la charité, la discrétion, la modestie, tout cet ensemble qui constitue, selon lui, une marque distinctive de la perfection ?

L'examen de conscience que nous vous avons fait subir dans la première partie de cette conférence, vous aura déjà dicté les résolutions que requiert de votre bonne volonté la pratique irréprochable, disons mieux, l'usage vertueux de la parole. Je puis donc être bref dans cette partie positive de notre entretien et, pour lui donner plus d'intérêt en même temps

que plus de poids, je vous présenterai les conseils que je vous destine, sous la forme d'une analyse, rapidement commentée, de l'épître catholique de saint Jacques.

La langue de l'homme d'après l'apôtre S. Jacques.

Il convient au plus haut point, dit l'apôtre, de mesurer l'importance considérable du rôle que joue, dans notre vie morale, pour le mal comme pour le bien, cet organe d'insignifiante apparence qu'est la langue de l'homme.

Un cheval fougueux expose celui qui le monte à de périlleuses aventures ; mais le cavalier prudent met à la bouche de sa monture un mors, la dompte et ainsi reste maître des mouvements qu'il lui fait accomplir.

Voyez ces grandes barques secouées par les vents impétueux : un engin de petites dimensions, le gouvernail, permet au pilote de les mener où il veut et comme il veut.

Telle est la langue : petite comme un mors, pareille à un gouvernail, elle est capable d'effets étonnamment puissants.

Ne suffit-il pas d'une étincelle pour allumer l'incendie d'une vaste forêt ? Ainsi en est-il de la langue : elle est, chez l'homme, comparable à une étincelle sortie de l'enfer, qui répand l'iniquité

dans nos membres et porte ses ravages jusque dans les recoins les plus profonds de notre nature.

Il n'y a point de nature animale, si rebelle soit-elle, — animaux sauvages, oiseaux, serpents, n'importe, — qui ne soit susceptible d'être domptée et ne l'ait été effectivement par la puissance de l'homme, tandis que, sa propre langue, l'homme ne parvient pas à se l'assujettir : elle reste toujours un principe de désordres, une source de venin malfaisant.

Cet homme religieux qui emploie sa langue à bénir Dieu et son Père céleste s'en sert aussi pour dire du mal des autres hommes, formés cependant à l'image de Dieu. Des mêmes lèvres sortent des paroles de bénédiction et des paroles de malédiction. Cela ne devrait pas être, mes Frères.

Voyez-vous que, dans la nature, la même source donne de l'eau douce et de l'eau amère ? Le figuier produit-il du raisin ou la vigne des figues ? De même, une source d'eau salée ne donne pas de l'eau douce.

Qui parmi vous veut être sage et discipliné ? Qu'il donne alors par sa conduite des preuves effectives de douceur et de sagesse.

Si vous avez dans le cœur de l'amertume ou de l'animosité, ne faites pas état de votre vertu, car vous ne seriez pas sincères. Votre prétendue sagesse

ne vient point, dans ce cas, d'en haut, elle est toute terre-à-terre, naturelle, diabolique ; car l'esprit de jalousie et de dispute n'engendre que le trouble et des œuvres mauvaises de tous genres.

La sagesse qui procède d'en haut engendre la modestie, l'esprit de paix, elle est condescendante, souple, produit abondamment la charité et les bonnes œuvres, s'abstient de critiquer et de simuler.

Ceux qui favorisent la paix récolteront dans la paix les fruits de justice dont ils ont jeté les semences [1].

Est-il besoin d'ajouter que l'expérience confirme ces enseignements de l'apôtre saint Jacques sur les effets considérables qui résultent du bon ou du mauvais usage de la parole, sur l'inattention générale des hommes, même des chrétiens, à cet égard et sur l'obligation grave qui, par suite, incombe à

(1) Jac. III, 2-18. — 2. Si quis in verbo non offendit, hic perfectus est vir, potest etiam freno circumducere totum corpus.

3. Si (gr. ἴδε, ecce) autem equis frena in ora mittimus ad consentiendum nobis, et omne corpus illorum circumferimus.

4. Ecce et naves, quum magnae sint et a ventis validis minentur, circumferuntur a modico gubernaculo, ubi impetus dirigentis voluerit.

5. Ita et lingua modicum quidem membrum est et magna exaltat. Ecce, quantus ignis (gr. ὀλίγον πῦρ, parvus ignis), quam magnam silvam incendit !

l'homme, dans l'intérêt de son perfectionnement personnel et de la concorde sociale, d'exercer sur l'usage de sa langue un contrôle actif et incessant ?

---

6. Et lingua ignis est ; universitas iniquitatis lingua constituitur in membris nostris, quae maculat totum corpus et inflammat rotam nativitatis nostrae, inflammata a gehenna.

7. Omnis enim natura bestiarum et volucrum et serpentium et ceterorum domantur et domita sunt a natura humana ;

8. Linguam autem nullus hominum domare potest : inquietum malum, plena veneno mortifero.

9. In ipsa benedicimus Deum et Patrem, et in ipsa maledicimus homines, qui ad similitudinem Dei facti sunt.

10. Ex ipso ore procedit benedictio et maledictio. Non oportet, fratres mei, haec ita fieri.

11. Numquid fons de eodem foramine emanat dulcem et amaram aquam ?

12. Numquid potest, fratres mei, ficus uvas facere aut vitis ficus ? Sic neque salsa dulcem potest facere aquam.

13. Quis sapiens et disciplinatus inter vos ? Ostendat ex bona conversatione operationem suam in mansuetudine sapientiae.

14. Quod si zelum amarum habetis et contentiones sunt in cordibus vestris, nolite gloriari et mendaces esse adversus veritatem ;

15. Non est enim ista sapientia desursum descendens, sed terrena, animalis, diabolica.

16. Ubi enim zelus et contentio, ibi inconstantia et omne opus pravum.

17. Quae autem desursum est sapientia primum quidem pudica est, deinde pacifica, modesta, suadibilis, bonis consentiens, plena misericordia et fructibus bonis, non judicans, sine simulatione.

18. Fructus autem justitiae in pace seminatur facientibus pacem.

Mes chers Amis, ne traitez donc pas légèrement les écarts de votre parole. Tel propos qui blesse votre frère et que vous considérez comme un rien aura, peut-être, des effets désastreux que vous ne prévoyez pas.

Un trait de saint Philippe de Néri.

Vous connaissez ce trait que l'on prête à saint Philippe de Néri. A une personne qui ne se laissait pas convaincre de la nuisance de sa langue légère, le saint confesseur avait enjoint une pénitence énigmatique : elle devait traverser les rues de Rome en semant sur son parcours les plumes d'une volaille qu'elle devait, chemin faisant, déplumer. Revenue auprès du saint, elle lui demande l'explication de l'acte bizarre que, docilement, d'ailleurs, elle avait accompli.

— Retournez-vous-en chez vous, repartit le saint, et ramassez toutes les plumes que vous avez jetées au vent.

— Mais vous me prenez pour une folle, objecta la pénitente.

— Vous n'êtes pas moins folle, répliqua le confesseur, quand, après avoir jeté aux quatre vents de l'opinion publique vos calomnies, vos médisances, vos propos indiscrets, vous espérez, par un regret tardif, rendre au prochain sa bonne réputation que vous avez étourdiment lacérée.

Au surplus, est-il téméraire de dire que l'inattention aux écarts du langage est une des causes les plus ordinaires du discrédit qui frappe nombre de personnes pieuses et atteint, dans une certaine mesure, par ricochet, le prestige de la piété elle-même ?

Ayez le souci de contrôler l'expression de vos pensées. Les prescriptions de S. Charles Borromée.

Mais j'ai hâte de revenir à la pensée dominante de cet entretien. Mon but n'était pas tant insister, pour l'heure, sur les torts qu'un langage inconsidéré peut causer à autrui ; j'avais surtout en vue votre perfection personnelle et voulais vous inculquer, à cet effet, le souci de contrôler avec application l'expression de votre pensée.

Saint Charles Borromée se plaçait aussi à ce point de vue lorsque, dans ses *Institutiones ad universum seminarii regimen pertinentes*, il écrivait : « *Cum silentium permultum ad pacis pietatisque conservationem, ad studia, et ad multas perturbationes evitandas conferat, numquam colloquantur, nisi de rebus necessariis ; idque praecipue ante et post orationem, Missam, examen conscientiae, sanctissimorum Poenitentiae ac Eucharistiae Sacramentorum perceptionem ; praeterquam relaxationis tempore, quo de rebus utilibus sermones habere, sine tumultu tamen licebit.*

» Vitent autem minus honesta verba inanesque collocutiones : alios inter loquendum ne carpant, aut quovis modo laedant : neque vero se ipsi laudent, nisi cum ad proximi fructum id est necessario faciendum (1). »

Je me souviens avoir entendu l'un de vous, au cours d'un [illegible] littéraire récent, rappeler les avis si sages, de si haute portée, que donnait Bossuet au Dauphin pour lui faire apprécier la valeur éducative de la correction grammaticale. « Prince, disait le » précepteur, ne croyez pas qu'on vous reprenne si » sévèrement pendant vos études, pour avoir simplement violé les règles de la grammaire dans les » mots et les phrases de vos devoirs. Il est, sans » doute, honteux à un prince, à un enfant intelli- » gent, qui doit avoir de l'ordre en toutes choses, » de tomber en des fautes si grossières ; mais nous » ne blâmons pas tant la faute elle-même, que le » défaut d'application qui en est la cause. Ce défaut » d'application vous fait maintenant confondre » l'ordre des mots, mais si nous laissons vieillir et » se fortifier en vous cette mauvaise habitude, » quand vous viendrez à manier, non plus les mots, » mais les choses mêmes, vous en troublerez tout

« L'application, dit Bossuet, est toute la force de l'âme. »

(1) *Op. cit.*, p. III, cap. III.

» l'ordre. Vous parlez maintenant contre les lois de » la grammaire, alors vous mépriserez les préceptes » de la raison. Maintenant, vous placez mal les » paroles; alors, vous placerez mal les choses, vous » ferez tout en désordre [1]. »

Mes chers Séminaristes, quand à combattre ce qu'il y a d'inconsidéré dans votre conduite, nous apportons une insistance qui, à vos yeux aujourd'hui, peut paraître exagérée, croyez bien que « nous ne blâmons pas tant les fautes elles-mêmes, que le défaut d'application qui en est la cause ».

C'est que, avec Bossuet, nous croyons que « l'application est toute la force de l'âme ».

Sachez donc avant tout vous recueillir et être attentifs.

En ce mot du grand penseur de Meaux se trouve condensée la conclusion de nos trois premières conférences.

Le recueillement est indispensable à l'essor religieux de l'âme.

La concentration de la pensée, que, d'un autre mot, Bossuet appelle l'application, est le moyen d'assurer le recueillement.

D'autre part, la liaison de la pensée et de la parole est si étroite, que la réflexion intérieure engendre

---

(1) Bossuet, *De l'instruction de Monseigneur le Dauphin*. Œuvres, tome XXXIV, éd. Lebel.

naturellement la modération et la gravité du langage, et que, inversement, le contrôle attentif de la parole réagit, naturellement, sur l'application des facultés supérieures aux réalités invisibles qui sont l'objet principal de notre vie morale et religieuse et le terme de notre cheminement terrestre.

Accueillez donc pieusement, chers Élèves, méditez et faites pénétrer dans votre vie journalière le conseil de saint Bernard : « Affectionnez le silence, » aimez à le garder et à écouter, *tace prius et audi ;* » ne péchez point par la langue, *ne delinquas in* » *lingua ;* de cette façon, vous protégerez l'homme » intérieur qui réside en vous, *custodi quantum* » *potes interiorem hominem tuum,* vous serez et vous » vous tiendrez dans les dispositions les meilleures » pour écouter Dieu ».

QUATRIÈME CONFÉRENCE

LA VOIX DE DIEU

« *Hodie si vocem ejus audie-*
» *ritis, nolite obdurare corda*
» *vestra.* »

« Si vous entendez aujourd'hui
» la voix de Dieu, n'y résistez
» point en vous endurcissant le
» cœur. » Ps. XXIV, v. 4.

Mes chers Amis,

Dieu vous parle, au fond de votre cœur : écoutez-Le.

Ceux d'entre vous qui sont engagés dans les Ordres sacrés commencent, de par la volonté formelle de l'Église, chacune de leurs journées par cette prière au Créateur : « Venez, mes » frères, allons ensemble, et joyeusement, au » Seigneur notre Dieu, notre Sauveur ; confessons-» Le, chantons-Lui nos psaumes. Il est grand, notre » Dieu, Il est bien au-dessus des idoles que des » esprits égarés prennent pour des divinités et, » cependant, Lui, le Souverain, Il ne dédaigne pas » son peuple. L'univers tient dans sa main, Il

» domine les plus hautes cimes, Il a creusé les mers
» et posé les continents. Venez, adorons le Seigneur,
» tombons à genoux devant notre Dieu ; versons
» nos pleurs en présence de Celui qui nous a faits :
» Il est le Seigneur notre Dieu, nous sommes son
» peuple, les brebis de ses pâturages. »

Puis, l'Esprit-Saint qui a dicté au psalmiste cette prière, ajoute : « Si aujourd'hui vous entendez la
» voix de Dieu, n'y résistez point en vous endur-
» cissant le cœur, comme le firent les Hébreux qui,
» dans le désert, méconnurent obstinément mes
» bienfaits. » « *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra sicut in exacerbatione secundum diem tentationis in deserto.* » — « Durant
» quarante années, je me tins tout proche de mon
» peuple, mais son cœur l'emmenait loin de moi ;
» les malheureux ne voulurent point voir les voies
» que ma providence leur ouvrait, et je dus en
» venir à leur jurer qu'ils n'entreraient point dans
» la terre promise. » « *Quadraginta annis proximus fui generationi huic et dixi : Semper hi errant corde, ipsi vero non cognoverunt vias meas, quibus juravi in ira mea, si introibunt in requiem meam* (1). »

(1) Ps. XCIV.

Combien d'âmes chrétiennes, non seulement dans le monde, mais même dans les asiles religieux et jusque parmi les ministres du Christ, sont baignées de la lumière et de la chaleur de la grâce et passent néanmoins vingt, quarante années de leur existence sans s'apercevoir que leur Sauveur est tout proche d'elles, leur parle au cœur, leur ouvre ses voies providentielles et les menace peut-être aussi de ne point voir la terre promise !

La cause initiale de cet aveuglement lamentable est toujours la même : on ne réfléchit pas, on ne se recueille pas, le cœur s'égare à la poursuite de frivolités éphémères ; pendant ce temps, Dieu parle, mais on n'entend pas sa voix, parce que l'on ne prend pas la peine de l'écouter. « Fils des hommes, » jusques à quand aurez-vous l'âme pesante ? Pour- » quoi vous passionnez-vous pour des riens ; pour- » quoi poursuivez-vous le mensonge ? Sachez donc » que le Seigneur a voulu exalter la gloire de son » Fils. Appelez-Le, Il vous écoutera. » « *Filii hominum, usquequo gravi corde, ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium ? Et scitote quoniam mirificavit Dominus sanctum suum : Dominus exaudiet me cum clamavero ad eum* (¹). »

(¹) Ps. IV.

Je vous ai instamment priés, mes chers Séminaristes, d'affectionner la retraite, le recueillement, le silence ; je vous ai montré combien il importe de discipliner votre parole pour contrôler votre pensée : toutes ces recommandations tendaient au même but : nous voulions vous fixer dans les conditions les meilleures pour entendre la voix de Dieu. Car,

I. Dieu vous parle ;
II. Écoutez sa voix.

I

DIEU VOUS PARLE

La parole de Dieu est d'abord dans les Écritures.

Souvent, et de multiples façons, Dieu a parlé jadis à nos pères, par la bouche des prophètes ; en dernier lieu, Il chargea de nous parler en son nom son propre Fils, Celui à qui tout doit revenir, et par qui toutes choses ont été créées, le resplendissement de la gloire du Père, l'empreinte de sa substance, Celui qui, par la puissance de sa parole, maintient le monde dans l'équilibre et qui, après avoir lavé nos souillures, est placé au-dessus des anges, vrai Fils de Dieu, à la droite de la Majesté suprême [1].

« Or, observe l'apôtre saint Paul, si déjà, sous

[1] Ad Hebr. I, 1-4.

la loi ancienne, la parole d'envoyés célestes, qui n'étaient que des créatures, était sacrée, au point que toute transgression des ordres de Dieu était légitimement châtiée, comment pourrions-nous nous flatter, nous, d'échapper aux coups de la justice, si nous avions le malheur de négliger le salut que le Seigneur lui-même nous a apporté, que les apôtres nous ont transmis en le confirmant par des miracles et par les dons du Saint-Esprit (1) ? »

Sacrée et digne de tous nos respects est donc la parole de Dieu consignée dans les livres inspirés des deux Testaments; sacré l'enseignement oral des apôtres confié à l'Église; sacrée, enfin, l'exposition authentique, faite par les successeurs des apôtres, du dépôt de la Tradition et des saintes Écritures.

Lettre morte, si l'Esprit-Saint ne l'anime point dans l'âme du fidèle.

Mais tous ces documents vénérables sont lettre morte si la communication intérieure de l'Esprit-Saint à l'âme fidèle ne les anime du souffle de la

(1) « Propterea abundantius oportet observare nos ea, quae audivimus, ne forte pereffluamus. Si enim qui per angelos dictus est sermo factus est firmus, et omnis praevaricatio et inobedientia accepit justam mercedis retributionem : quomodo nos effugiemus, si tantam neglexerimus salutem? Quae cum initium accepisset enarrari per Dominum, ab eis, qui audierunt, in nos confirmata est, contestante Deo signis et portentis et variis virtutibus et Spiritus sancti distributionibus secundum suam voluntatem. » Ad Hebr. II, 1-4.

vie surnaturelle, comme jadis, sous l'action du Très-Haut, la parole d'Ézéchiel rassembla, dans la plaine, des ossements desséchés et leur insuffla la force d'un organisme vivant ([1]).

Là gît le secret de la vie intérieure.

Les paroles de Dieu suscitent en nous la vie surnaturelle.

Les paroles de Dieu sont esprit et vie, « *verba autem mea spiritus et vita sunt* » ([2]).

Sans l'action première de la grâce de Dieu, nous ne pouvons rien dans l'ordre du salut ([3]). Nous ne sommes pas capables d'avoir, de nous-mêmes, une pensée qui soit salutaire ([4]). La sève ne descend pas des branches vers la racine : elle monte du cep et de là se répand dans toutes les ramifications de la vigne. « Demeurez en moi, dit le Sauveur Jésus, et » je demeurerai en vous. Le sarment qui ne tient » pas au cep est impuissant à produire, de lui-» même, du fruit ; de même, si vous n'êtes pas » rattachés à moi, vous êtes inféconds. Je suis le » cep de vigne et vous êtes les pampres. Celui qui » réside en moi et en qui je réside produit une » récolte abondante. Mais si quelqu'un se détache

---

([1]) Ezech. XXXVII, 1-15.

([2]) Joan. VI, 64.

([3]) « Sine me nihil potestis facere. » Joan. XV, 5.

([4]) « Non sumus sufficientes cogitare aliquid ex nobis, quasi ex nobis, sed omnis sufficientia nostra ex Deo est. » I Cor. III, 5.

» de moi, on le rejettera, comme on rejette un » sarment, il se dessèchera, puis on le mettra au » feu et il y brûlera ([1]). »

Cette vie dont Notre Seigneur Jésus-Christ se déclare le principe, est la vie surnaturelle ou chrétienne.

Au-dessus de ce monde corporel que nos yeux voient, que nos mains palpent, il y a un monde invisible que la pensée humaine est capable de saisir. Les génies du monde païen vivaient en commerce assidu avec l'absolu, et il n'est pas d'homme, si bas soit-il dans l'échelle de la civilisation, qui ne s'attache, à certaines heures, à la vision de réalités autres que celles qu'emporte le flux de la matière.

Mais le summum de la spéculation rationnelle est la conscience d'un Être supérieur à l'univers perceptible par nos sens, d'une cause distincte de cet univers, objet terminal du mouvement qui s'y produit. Aussi, demandez à la raison ce que Dieu n'est pas, elle pourra vous le dire, et encore ne fera-t-elle le plus souvent que balbutier sa réponse. Mais ne lui demandez pas de vous expliquer ce que positivement et à proprement parler Dieu est et de quelle vie Il vit, — elle resterait

([1]) Joan. XV, 4-6.

muette, comme l'animal devant un problème de métaphysique ([1]).

Ce que, dans sa vie intime, Dieu est, Dieu se

([1]) Dans son commentaire au *Livre des Noms divins*, de Denis l'Aréopagite, saint Thomas d'Aquin fait observer que tous les noms attribuables par nous à Dieu doivent subir, pour Lui être appliqués sans erreur, le correctif d'une négation. Les Platoniciens concédaient que les expressions *être, vie, intelligence* sont soumises à cette condition, mais ils voulaient excepter de la loi générale la bonté. Non, réplique saint Thomas, encore que l'attribut de bonté soit le plus noble de tous, il n'est pas, sans plus, applicable à Dieu dans son sens obvie. Pour rester dans le vrai, il faut, après avoir affirmé que Dieu est bon, ajouter aussitôt qu'Il ne l'est pas comme nous le sommes, mais l'est tout autrement que les meilleures des créatures.

« Manifestum est enim quod hoc nomen *bonum*, cum sit a nobis impositum, non signat nisi quod nos mente capimus. Unde, cum Deus sit supra mentem nostram, superexcedit hoc nomen. Et quia Theologi consideraverunt quod omne nomen a nobis impositum deficit a Deo, ideo ipsi inter omnes modos quibus in Deum possumus ascendere per intellectum praeordinaverunt eum qui est per negationes, per quas quodam ordine in Deum ascendimus. Primo enim anima nostra quasi exsuscitatur et consurgit a rebus materialibus, quae sunt animae nostrae connaturalia : puta, cum intelligimus Deum non esse aliquid sensibile aut materiale, aut corporeum : et sic anima nostra negando pergit, « per omnes divinos intellectus » idest per omnes ordines Angelorum, a quibus est segregatus Deus, qui est supra omne nomen et rationem et cogitationem. Ad ultimum autem anima nostra Deo conjungitur ascendendo per negationes « in ultimis totorum », idest in supremis finibus universaliorum et excellentiorum creaturarum. Et quidem conjunctio animae ad Deum fit, inquantum nobis possibile est nunc Deo conjungi. Non enim conjungitur in praesenti intellectus noster Deo ut ejus

le sait, seul Il a pu nous le révéler. « *Quae Dei sunt nemo cognovit nisi Spiritus Dei* [1]. »

Il est cet esprit subsistant par lui-même, qui en se pensant, engendre une personne distincte de lui-même, la Sagesse consubstantielle au Père ; et de ces deux Personnes procède, par un souffle de mutuel amour, une troisième Personne, dont la subsistance clôt le cercle de la vie intime de Dieu, et forme comme le point de départ des actions extérieures que librement Il accomplira au sein de sa création.

Notre participation à la vie divine

Or, voici la substance même de votre *Credo :* cette vie divine qui appartient en propre à la Sainte Trinité, est devenue notre partage par un don absolument gratuit dont l'éternité entière ne nous permettra pas d'apprécier suffisamment la valeur. Un jour, lorsque les voiles qui enveloppent momentanément devant nos yeux la réalité se déchireront sous l'action plus pénétrante de la gloire céleste, nous verrons Dieu tel qu'Il est, « *videbimus eum sicuti est* » [2], nous

---

essentiam videat, sed ut cognoscat de Deo quid non est. Unde haec conjunctio nostri ad Deum, quae nobis est in hac vita possibilis, perficitur quando devenimus ad hoc quod cognoscamus eum esse supra excellentissimas creaturas. » S. Thomas, *Comm. in lib. de div. nominibus*, cap. 13, lect. 3.

[1] I Cor. II, 11.

[2] I Joan. III, 2.

Le verrons Père, Fils, Saint-Esprit ; et nous nous rendrons distinctement compte alors que, dès aujourd'hui, la grâce sanctifiante nous fait réellement partager sa vie, nous donnant le pouvoir de croire ce qu'Il voit, d'espérer ce qu'Il est, de L'aimer de l'amour dont Il s'aime, et d'aimer, par amour pour Lui, tous ceux auxquels s'étend son amour infini.

« Voyez donc quelle charité le Père nous a » témoignée en nous accordant le privilège de » nous appeler et d'être en réalité ses fils [1]. » « La charité divine elle-même s'est répandue dans » nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été » donné [2]. » « Tous ceux qui acceptent l'action du » Saint-Esprit sont les fils de Dieu. Et ce n'est pas » un esprit de crainte que vous avez reçu, à la » façon des esclaves ; vous avez reçu, au contraire, » un Esprit d'adoption qui vous fait pousser vers » Dieu ce cri de la piété filiale : mon Père, mon » Père ! L'Esprit de Dieu nous atteste à nous-» mêmes que nous sommes les fils de Dieu [3]. » En un mot, « celui qui adhère à Dieu n'est avec » Lui qu'un seul et même esprit [4]. »

---

(1) I Joan. III, 1.
(2) Rom. V, 5.
(3) *Ibid.* VIII, 14-16.
(4) I Cor. VI, 17.

Cette vie divine, qu'il nous est personnellement donné de vivre, est toujours en activité au dedans de nous-mêmes. La foi, l'espérance, la charité, les vertus morales, les dons de l'Esprit-Saint so . autant de foyers d'où rayonnent sans cesse la lumière et la chaleur. La Sagesse éternelle n'est pas une contemplation stérile, Elle respire l'amour, « *sapientia spirans amorem* » ; l'Esprit-Saint n'est pas isolé de nos âmes par une pierre sépulcrale, Il est aussi vivifiant qu'Il est saint : « *credo in Spiritum sanctum, Dominum et vivificantem* » ; même lorsque nous n'y pensons pas, Il pousse dans la profondeur de nos âmes des aspirations qu'aucune parole humaine ne serait capable d'exprimer. « *Spiritus adjuvat infirmitatem nostram; nam quid oremus, sicut oportet, nescimus, sed ipse spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus* » [1].

La vie divine est amour et elle palpite sans cesse en nous.

Écoutez le Concile de Trente : « Lui-même, le Christ Jésus, disent les Pères du Concile, *instille sans cesse dans l'âme des justes,* comme la tête dans les membres, et comme la vigne dans les branches, une vertu qui précède, accompagne et suit leurs bonnes œuv es, et sans laquelle elles ne pourraient

[1] Rom. VIII, 21.

aucunement être agréables à Dieu et méritoires... Le Christ Sauveur a dit : « Si quelqu'un boit de » l'eau que je lui donnerai, il n'aura jamais soif ; » mais il surgira en lui une fontaine d'eau jaillis- » sant à la vie éternelle » ([1]).

N'avouerons-nous pas, mes chers Amis, que nous serions des insensés si, croyant fermement, au nom de la foi de notre baptême, que nous sommes le siège permanent de ces réalités mystérieuses, nous refusions délibérément d'y prendre attention? « Est-ce que vous ne savez pas, disait l'apôtre saint » Paul aux Corinthiens, que vos membres sont les » temples de l'Esprit-Saint, qui est en vous, que » vous avez reçu de Dieu, et que vous ne vous » appartenez pas? Vous et le Seigneur n'avez qu'un » même esprit. » « *Qui autem adhaeret Domino, unus* » *spiritus est* ([2]). »

Détachons nous des réalités extérieures pour prendre attention aux mouvements intérieurs de notre âme vers Dieu.

Oh ! je le sais, et j'entends ne rien exagérer, nous avons mille excuses d'oublier Dieu. Les choses sensibles nous frappent sans cesse et nous ne pouvons nous arracher à leur action ; le moi nous sollicite toujours à considérer complaisamment ce qu'il y a de bien en nous-mêmes ; il est superflu d'ajouter que nos fautes et les suites de nos fautes nous

([1]) Sess. VI, cap. XVI.
([2]) I Cor. VI, 15-17.

éloignent de Dieu ; puis, il y a pour le plus grand nombre les besoins de la vie quotidienne avec l'assujettissement de leurs soucis ; il y a, pour nous, les études, les affaires, les intérêts de nos frères qui nous captivent ou nous absorbent, sans qu'il y ait d'ordinaire de notre faute ; mais au moins, ne devrions-nous pas travailler sans relâche à alléger, le plus que nous le pouvons, le poids qui alourdit nos cœurs ? Et ne serait-il pas équitable, lorsque le commerce extérieur nous empêche de penser activement à ces réalités invisibles qui s'accomplissent au dedans de nous et dont la valeur prime tout le reste, de pousser plus souvent devant Dieu un soupir de regret qui serait encore un acte d'amour ? Imitons les saints anges dont il est écrit qu'ils montent et descendent sans jamais se détacher du Fils de Dieu, Notre Seigneur Jésus-Christ. « Ils montent, dit saint » Bernard, pour contempler Dieu ; ils descendent » vers nous, par compassion pour nous, pour nous » garder, mais, même tandis qu'ils s'inclinent vers » nous, ils ne cessent pas de tenir le regard fixé » sur la face du Père. »

« Vous aussi, ajoute le saint Docteur, inclinez- » vous miséricordieusement vers le prochain, mais » avec votre ange gardien, faites monter vos désirs » vers Dieu ; de toute l'ardeur de votre âme efforcez-

» vous à monter vers la suprême et éternelle Vérité.
» N'entendez-vous pas retentir tous les jours à vos
» oreilles cet avertissement : *Sursum corda,* les
» cœurs en haut ? Dieu vous reproche vos négli-
» gences et vous dit : Enfants des hommes, combien
» de temps encore aurez-vous le cœur appesanti ?
» Pourquoi vous repaissez-vous de chimères et
» recherchez-vous le mensonge ? C'est que, en effet,
» le cœur dégagé et libre monte plus aisément sur
» les ailes de l'amour vers la Vérité (1). »

II

ÉCOUTEZ LA VOIX DE DIEU

Toute âme est l'objet de la sollicitude incessante de

La sollicitude paternelle de Dieu s'étend à chacun de nous personnellement. Il n'est pas une âme que Dieu ne tienne amoureusement sous sa garde, comme

(1) « Sic beati illi spiritus ascendunt per contemplationem Dei, descendunt per compassionem tui ut custodiant te in omnibus viis tuis... Nec tamen vel descendendo visione gloriae fraudantur, quia semper vident faciem Patris... Descendas et condescendas, exhibere scilicet proximo misericordiam : et sursum cum eodem angelo levans desideria tua, tota animi cupiditate ascendere studeas ad summam et perpetuam veritatem. Hinc enim monemur levare corda nostra cum manibus; hinc audimus quotidie : Sursum corda. Hinc quoque negligentes arguimur et dicitur nobis : Filii hominum, usquequo gravi corde ? Ut quid diligitis vanitatem et quaeritis mendacium ? Exoneratum enim cor et leve levatur magis, ut quaerat et diligat veritatem. » S. Bernardus, in ps. *Qui habitat*, Sermo XI.

la poule réchauffe ses jeunes poussins sous ses ailes. Le concept même de la vie surnaturelle qui nous est communiquée et dont le foyer réside en nous, entraîne comme conséquence la formation en nous de dispositions permanentes à recevoir les irradiations de la grâce dans nos puissances de connaître et de vouloir, qui en sont incitées à l'action et soutenues dans leur effort ; aussi bien, l'expérience des âmes attentives à ce qui se passe au dedans d'elles-mêmes atteste la réalité vivante de cette action supérieure.

Dieu ; mais pour entendre la voix de Dieu, il la faut écouter.

D'où vient, alors, que cette voix de Dieu ne soit pas davantage entendue ?

C'est que, pour l'entendre, il faut l'écouter.

1. Avant tout, la chose s'indique d'elle-même, il est essentiel de ne point détourner délibérément l'attention de la parole de Dieu. Il n'y a de pires sourds, dit le proverbe, que ceux qui ne veulent point entendre. Cette première condition, nous la mentionnions dans une récente lettre pastorale lorsque, faisant appel aux hommes de bonne volonté, nous leur disions : Dieu n'exige, somme toute, de vous qu'une chose, c'est que vous soyez *sincères avec vous-mêmes*.

Avant tout, être sincère avec soi-même.

« Seigneur, disait le Psalmiste, qui trouvera » accueil dans vos tabernacles ? Qui sera admis à

» partager le repos de votre montagne sainte ? Celui » qui se présente sans souillure, pratique la justice, » *dit la vérité dans son cœur, qui loquitur veritatem* » *in corde suo,* n'est pas astucieux dans son langage, » n'est ni l'auteur ni le complice de torts faits au » prochain (1). »

Droiture d'intention : lumière de l'âme.

La sainteté se traduit par la sérénité. « Ayez le » regard limpide, c'est-à-dire l'intention droite, et » votre corps entier sera dans la lumière ; que si, au » contraire, une passion désordonnée vous trouble » le regard, vous serez plongé dans les ténèbres. » « *Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit. Si autem oculus tuus fuerit nequam, totum corpus tuum tenebrosum erit* (2). »

« La présence de Dieu dans une âme en bannit » les ténèbres. Si vous prétendiez, dit l'apôtre » saint Jean, que vous vivez en société avec Dieu, » tandis qu'il fait obscur dans votre âme, vous » n'êtes pas sincère, et votre conduite trahit la » vérité. » « *Deus lux est et tenebrae in eo non sunt ullae. Si dixerimus quoniam societatem habemus cum eo et in tenebris ambulamus, mentimur et veritatem non facimus* (3). »

---

(1) Ps. XIV, 1-4.
(2) Matth. VI, 22-23.
(3) I Joan. I, 5-6.

Mon fils bien-aimé, comment seriez-vous saint si vous n'étiez pas droit ? Et comment seriez-vous droit si, voyant dans la pleine lumière de votre conscience votre devoir, vous vous résolviez à le violer ?

La question capitale: avez-vous une attache consciente à quelque péché ?

Je ne distingue pas, je ne veux pas, en ce moment distinguer entre faute grave et faute légère, entre péché mortel et péché véniel ou même imperfection voulue ; j'énonce cette vérité générale qui a, dans l'ordre spirituel, la clarté et la rigueur d'un axiome : Dans la mesure où votre volonté réfléchie consent à une rébellion contre un ordre que vous intime clairement votre conscience, vous mettez obstacle à l'œuvre de l'Esprit-Saint, vous paralysez l'essor de votre vie intérieure. Aussi, là doit porter principalement, j'ose presque dire exclusivement, l'effort de vos examens de conscience. Quand vous vous interrogez dans le calme, loyalement, pouvez-vous vous rendre le témoignage que vous n'avez pas au cœur une attache que votre conscience réprouve ? N'avez-vous point d'affection désordonnée pour les biens extérieurs, pour le plaisir, pour votre amour-propre ?

Si vous pouvez vous répondre *non,* vous portez en vous la racine de la sainteté, et les conquêtes que Dieu et l'Église attendent de vous ne sont plus qu'une question de temps et de fidélité à la grâce.

Si oui, priez et mortifiez-vous.

Mais si, au contraire, votre conscience vous fait entendre distinctement un reproche, n'allez pas plus loin, cher Ami, vous vous tromperiez tristement vous-même et vous vous prépareriez d'amères déceptions. Priez, alors, suppliez Dieu, à deux genoux, de vous venir en aide. Répétez sans relâche : « *Kyrie eleison, Christe eleison, Kyrie eleison ; Deus in adjutorium meum intende, Domine ad adjuvandum me festina.* » Priez jusqu'à ce que vous triomphiez de vos résistances intérieures.

Ici, n'en doutez pas, votre prière confiante sera infailliblement efficace. Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira. A la prière joignez la mortification. Faites l'aumône. Demandez à vos amis de vous venir en aide. Recevez fréquemment les sacrements de pénitence et d'Eucharistie. En un mot, ne négligez aucun moyen d'accroître votre courage. Mais tenez bon, je vous prie, jusqu'à ce que, de cette lutte, si prolongée, si opiniâtre qu'elle doive être, vous sortiez vainqueur. La sérénité de votre vie et les succès de votre apostolat futur sont à ce prix.

S'il vous arrive de pécher prenez courage : la source inté-

Si, au contraire, vous sentez que vous avez le cœur libre, soyez en paix et bénissez Dieu. Assurément, des imperfections vous échapperont, vous ferez de faux pas, qui sait même si Dieu ne permettra

pas que vous portiez un jour la honte d'une faute mortelle ! Vous ne vous découragerez pas ; vous ne vous étonnerez même pas démesurément de votre grande faiblesse. Peut-être Dieu vous attendait-Il là pour vous inspirer un sentiment profond d'humilité — car rien ne terrasse une âme comme le sentiment vrai de ses fautes — et pour vous préparer à compatir un jour plus sincèrement aux faiblesses d'autrui.

rieure de grâce n'est que comprimée et prête à jaillir de nouveau.

Mais vous vous relèverez aussitôt

Vous portez au cœur une source de grâces toujours prête à jaillir.

L'Esprit-Saint, que vous avez momentanément contristé, vous mettra en présence de la justice de Dieu ; vous vous plairez à affirmer ses droits et vous vous offrirez à ses légitimes rigueurs. Il vous mettra aussi et sans retard, en présence de la miséricorde infinie de notre Père céleste et de notre bon Sauveur Jésus : enfant prodigue d'un jour, d'une heure, vous vous souviendrez sans peine des délices que vous goûtiez sous le toit familial, et lorsque vous vous en retournerez à votre Père, avant même que vous ayez achevé votre demande de pardon, vous sentirez l'étreinte de ses bras et vous l'entendrez dire : « Faisons fête, » célébrons un banquet joyeux, car mon fils était » égaré et je l'ai retrouvé. »

Être sincère d'abord; mais ensuite attentif.

2. Toutefois, pour entendre distinctement la voix de Dieu, il ne suffirait point de ne pas refuser de l'écouter, il faut encore positivement lui prêter une oreille attentive.

Vous savez le rôle que joue en pédagogie, l'attention et vous avez appris que sa force de soutènement c'est l'intérêt. Le cœur est avide de ce qu'il aime : l'amour avive l'amour, et plus vif est l'attachement de la volonté à ce qu'elle aime, plus étroitement elle tient appliquées à leur objet pour le leur faire considérer, saisir, pénétrer, les puissances cognitives placées sous sa dépendance.

Cette loi générale qui régit la cognition humaine s'applique d'autant plus à l'ordre des vérités chrétiennes que celles-ci, à raison de leur caractère intime, exigent un plus grand effort de concentration de la pensée et, par suite, une base d'élan plus solide pour la volonté. Aussi n'avancerez-vous dans la vie intérieure que dans la mesure où vous y aspirerez.

L'aspiration naturelle de l'âme vers Dieu.

Il faudrait citer ici presque intégralement le chapitre VIII de la lettre de saint Paul aux Romains : « Les enfants de Dieu, y dit l'Apôtre, sont ceux qui » sont sous la conduite de l'esprit de Dieu. *Quicum-* » *que enim spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei.* » Cet esprit de la divine adoption nous pousse à » crier sans cesse : Père, Père !... L'attente de la

» création a pour objet la révélation du Fils de Dieu...
» Toutes les créatures gémissent, sont en travail
» comme la mère au moment où elle met au monde
» son enfant. *Omnis creatura ingemiscit et parturit*
» *usque adhuc*... Et nous, qui possédons déjà les
» prémices de cet esprit de Dieu, nous aussi, dans
» l'intime de nos âmes, nous gémissons dans l'attente
» de la rédemption plénière promise aux enfants de
» Dieu. Car, jusqu'à présent, nous vivons de l'espoir
» du salut... Et l'esprit de Dieu vient en aide à notre
» faiblesse. Tandis que nous ne savons ce que, pour
» bien faire, nous devons demander, Lui, l'esprit de
» sainteté, fait monter à notre place des soupirs
» d'espérance et d'amour que nous serions inca-
» pables de formuler. Et Dieu scrute nos cœurs et
» Il sait ce que désire son Esprit qui se conforme,
» dans ses prières pour les saints, à la volonté de
» Dieu » « *Ipse spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus ; qui autem scrutatur corda, scit quid desiderat spiritus, quia secundum Deum postulat pro sanctis* (1). »

Le psaume XXIV, *Ad te, Domine, levavi, animam meam,* est une expression ardente de cette tendance de l'âme vers Dieu. « *Vias tuas, Domine, demonstra*

(1) Rom. VIII, 14-27.

mihi, et semitas tuas edoce me. Dirige me in veritate tua et doce me, quia tu es Deus Salvator meus et te sustinui tota die... Oculi mei semper ad Dominum... Respice in me et miserere mei... »

Et le psaume CXVIII, qui nous est si familier, est émaillé de ces traits de feu qui jaillissent de l'amour le plus ardent : « *Defecit in salutare tuum anima mea et in verbum tuum supersperavi. Defecerunt oculi mei in eloquium tuum... Os meum aperui et attraxi spiritum, quia mandata tua desiderabam... Faciem tuam illumina super servum tuum et doce me justificationes tuas... Clamavi in toto corde meo, exaudi me, Domine, justificationes tuas requiram... Praevenerunt oculi mei ad te diluculo, ut meditarer eloquia tua... Concupivi salutare tuum, Domine, et lex tua meditatio mea est...*

Notre divin Sauveur nous l'a formellement enseigné : Il faut, pour être heureux, avoir faim et soif de la justice. « *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur* (1). » Et la sainte Vierge Marie chante dans son *Magnificat,* que ceux qui sont affamés recevront en abondance les dons de Dieu, tandis que les satisfaits s'en retourneront à vide. « *Esurientes implevit bonis, et divites dimisit*

(1) Matth. V, 6.

inanes. » Les affamés sont les humbles, qui ont conscience de leur incapacité et savent que tout ce qu'ils ont leur a été donné. Les satisfaits sont les orgueilleux qui s'attribuent la propriété du dépôt qui leur a été confié.

L'habitude de la prière jaculatoire.

Inspirez-vous de notre belle liturgie, mes chers Amis, et vous vous habituerez à pousser vers le ciel des désirs de Dieu, ce que les auteurs qui traitent de la vie spirituelle appellent des prières jaculatoires. « *Veni, sancte Spiritus, reple tuorum corda fidelium et tui amoris in eis ignem accende. Veni, Creator Spiritus, mentes tuorum visita, imple superna gratia, quae tu creasti pectora.*

» *Veni, sancte Spiritus, et emitte coelitus, lucis tuae radium. Veni pater pauperum, veni dator munerum, veni lumen cordium... O lux beatissima, reple cordis intima tuorum fidelium...*

» *Nunc sancte nobis Spiritus, unum Patri cum Filio, dignare promptus ingeri, nostro refusus pectori.*

» *Spiritus Sancti gratia illuminet sensus et corda nostra.* »

Être sincère, attentif; et encore être calme.

3. Enfin, la docilité à la voix de Dieu demande une troisième condition, le calme ([1]).

([1]) *Imit. de J.-C.* III, 1-2.

Il est aisé de comprendre que l'agitation produit la confusion et que, parmi toutes les voix que les sens, l'imagination, les passions font simultanément retentir dans une âme désemparée, il est impossible de discerner le souffle délicat de l'esprit de Dieu.

Que de fois n'en avez-vous pas fait l'expérience ! La veille d'une retraite, emporté par des distractions extérieures, préoccupé d'études, contrarié de devoir interrompre un travail attachant, vous entriez dans la solitude à contre-cœur, ne soupçonnant pas les douceurs que Dieu vous réservait. La retraite touchant à sa fin, vous eussiez voulu qu'elle se prolongeât encore, car, plus elle calmait votre imagination et vos nerfs, plus vous goûtiez les charmes de la présence de Celui qui vous avait retiré du bruit pour vous parler au cœur : « *Ducam illam in solitudinem et ibi loquar ad cor ejus* (1). »

Maîtrisez-vous : attendez patiemment l'heure de l'Esprit d'amour.

Si vous avez un tempérament ardent, exercez-vous beaucoup à maîtriser votre imagination, à dominer les saillies de votre caractère. Mettez-vous à mon école, disait le bon Jésus, je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez dans votre union avec moi le repos de vos âmes, « *discite a me, quia*

(1) Osée II, 14.

mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris » ([1]).

Tenez-vous paisiblement sous la dépendance de l'esprit de Dieu, et sachez patiemment attendre son heure. « *Ego Dominus,* » disait l'Éternel à Moïse, c'est moi qui suis le maître. Je veux vous conduire à la sainteté et, moyennant votre libre coopération, je vous y conduirai. Mais seul je marque l'heure du départ et je trace l'itinéraire. Ma Providence pour chacun de vous est personnelle. De même qu'il n'y a pas, dans les sphères élevées du firmament, deux corps célestes identiques, de même dans le ciel des âmes, il n'y a pas deux astres absolument pareils. « *In domo Patris mei mansiones multae sunt* ([2])... » A chacun j'ai, de toute éternité marqué sa voie, à chaque âme j'ai destiné sa grâce finale et les ascensions qui mènent à sa conquête ; laissez-vous conduire avec la docilité du psalmiste à qui j'ai inspiré de me répéter sans cesse : « *Vias tuas, Domine, demonstra mihi et semitas tuas edoce me* ([3]). »

La grâce de Dieu est toujours à notre

Quel qu'ait été votre passé, je vous destine, en ce moment même, une grâce appropriée à votre

([1]) Matth. XI, 29.
([2]) Joan. XIV, 2.
([3]) Ps. XXIV, 4.

disposition : il s'agit de la mettre humblement à profit.

condition présente : « *Homo peregre proficiscens vocavit servos suos et tradidit illis bona sua, et uni dedit quinque talenta, alii autem duo, alii vero unum, unicuique secundum propriam virtutem* (¹) »

C'est cette grâce qu'il faut recevoir, exploiter, faire fructifier, en attendant docilement que je vous juge digne d'un don meilleur.

Si modique que vous semble le don que vous avez reçu, gardez-le avec humilité et mettez-le à profit. Un jour viendra, alors, où le divin rémunérateur vous dira : « Courage, mon bon et fidèle serviteur. » vous avez fidèlement géré mes premiers talents, » en voici d'autres beaucoup plus considérables, » entrez et partagez la joie de votre Seigneur. » « *Euge, serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam, intra in gaudium Domini tui* (²). »

La patience : couronnement de la perfection.

L'apôtre saint Jacques dit que la patience est le couronnement de la perfection, « *patientia opus perfectum habet, ut sitis perfecti et integri in nullo deficientes* » (³) : est-il téméraire de penser que cette divine sentence signifie que, eussiez-vous longtemps et vaillamment exercé votre effort dans

(¹) Matth. XXV, 14-15.
(²) *Ibid.*, V, 21.
(³) Jac. I, 4.

le champ de toutes les vertus, il manquerait encore à votre âme, pour être parfaite, une chose, savoir : le sentiment que vous devez tout ce que vous avez et tout ce que vous êtes à la miséricordieuse munificence de votre Dieu ; qu'Il a bien fait ce qu'Il a fait ; que vous êtes suffisamment payé de vos labeurs si Dieu daigne abaisser sur vous, tel que vous êtes, un regard de complaisance. Soyez, ô âme fidèle, ce que vous êtes, telle que vous êtes, aimez à être telle que Dieu vous veut : que seule sa volonté se fasse sur la terre comme au ciel ; à Dieu seul, roi immortel et invisible des siècles, tout honneur et toute gloire : « *Regi saeculorum immortali et invisibili, soli Deo, honor et gloria in saecula saeculorum* [1]. »

CONCLUSION

Trois conditions à l'entrée dans le royaume : la droiture, l'attention intérieure, la confiance paisible en Dieu.

Ainsi donc, mon Fils bien-aimé, arrachez énergiquement de votre cœur toute affection qui l'embarrasserait dans son essor vers Dieu ; soyez positivement attentif à la voix de Dieu, humble, docile, avide de l'entendre ; évitez l'empressement naturel et tenez-vous, dans le calme, sous la dépendance habituelle de l'esprit de Dieu : moyennant ces trois

[1] Tim. I, 17.

conditions, le Seigneur sera votre guide et rien ne vous manquera, Il vous placera dans ses pâturages. « *Dominus regit me et nihil mihi deerit, in loco pascuae ibi me collocavit* [1]. »

Qui de nous peut dire à quels sommets Dieu le ferait monter, s'il était habituellement docile aux directions que l'Esprit-Saint imprime à son âme ? Et quelle mission de salut il accomplirait, si l'esprit de Dieu était le principe et le soutien de chacun de ses actes ? Cependant, n'est-il pas normal qu'il en soit ainsi ? Dieu n'est-il pas notre Premier Principe et notre Dernière Fin ? « *Ego principium qui et loquor vobis* [2]. »

Oh ! mes chers Amis, réformons tout de bon, à fond, notre vie.

Les choses visibles, le dehors qui nous frappe, les péripéties de la politique ou de l'histoire humaine sont des événements de surface qui s'évanouiront comme une scène de théâtre, « *praeterit enim figura hujus mundi* » [3]. Les vraies réalités, les seules qui, en définitive, comptent, sont invisibles. Le monde qui a de l'importance est au-dedans de vous-mêmes, c'est le royaume intérieur de Dieu, « *regnum Dei*

---

(1) Ps. XXII, 2.
(2) Joan. VIII, 25.
(3) I Cor. VII, 31.

intra vos est » ([1]). Pensez-y, méditez ce sujet avec instance, « *haec meditare, in his esto* » ([2]), et demandez sans relâche à Dieu qu'Il soit le commencement et l'achèvement de chacune de vos prières et de chacune de vos actions : « *Actiones nostras, quaesumus, Domine, aspirando praeveni et adjuvando prosequere, ut cuncta nostra oratio et operatio a te semper incipiat et per te coepta finiatur. Per Christum Dominum nostrum.* »

([1]) Luc. XVII, 21.
([2]) I Tim. IV, 15.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

ENTRETIENS AVEC DIEU

« *Nunc, sancte nobis Spiritus,*
» *Unum Patri cum Filio, Dignare*
» *promptus ingeri, Nostro refu-*
» *sus pectori.* »

« Esprit-Saint, qui ne faites
» qu'un avec le Père et le Fils,
» daignez descendre, en ce mo-
» ment, en nous et remplir nos
» cœurs de l'effusion de votre
» amour. »

(Hymne de Tierce.)

MES CHERS AMIS,

Tenir le cœur sans cesse levé vers Dieu.

OUI, Dieu nous parle au cœur et, si nous ne L'entendons pas plus souvent, c'est que nous ne tenons pas assez, dans le recueillement du silence, le cœur levé vers Lui.

Oh ! que ne pouvons-nous sincèrement Lui dire, tout le long du jour, avec le psalmiste : « De toute l'ardeur de mon cœur, je vous cherche, *In toto corde meo exquisivi te*... Voyez combien je suis en quête

de vos volontés, *Ecce concupivi mandata tua.* Mes mains sont levées pour demander vos ordres, car je les aime. *Et levavi manus meas ad mandata tua, quae dilexi.* » Mon âme défaille à la recherche de mon Sauveur, *Defecit in salutare tuum anima mea.* Mes yeux s'épuisent à scruter votre parole, *Defecerunt oculi mei in eloquium tuum.* Sans cesse, mon âme est avide de chercher vos enseignements, *Concupivit anima mea desiderare justificationes tuas in omni tempore.* J'ai ouvert la bouche pour aspirer en moi votre souffle, tant je suis avide de connaître vos volontés. Abaissez un regard sur moi, ayez pitié de moi. *Os meum aperui et attraxi spiritum quia mandata tua desiderabam. Aspice in me et miserere mei.* »

Plus vous vous habituerez à ces aspirations brûlantes qui étaient familières aux saints, plus vous trouverez Dieu en tout, partout, toujours.

Comment Dieu nous parle.

Sans cesse, Il vous parle par les créatures. Les cieux chantent sa gloire, « *Coeli enarrant gloriam Dei* », les soulèvements des mers, le fracas de la foudre qui brise les cèdres et fait trembler le désert nous disent sa puissance, « *Vox Domini super aquas... Vox Domini confringentis cedros et concutientis desertum.* »

L'Église demande au prêtre d'écouter, chaque matin, au moment où le Dieu de l'Eucharistie réside sensiblement en lui, le langage de la création universelle et de joindre sa voix aux cieux, à la terre pour bénir avec eux le saint nom de Dieu.

Dieu nous parle par les événements : un revers de fortune, une tentation fait prier ; la mort d'une personne aimée ouvre le regard sur l'éternité ; une ingratitude, une trahison, une humiliation détache des créatures et rapproche de Dieu ; une chute confond, terrasse, fait penser à la justice de Dieu ou espérer en son infinie miséricorde ; les joies de la vie augmentent dans les cœurs reconnaissants le sentiment de la bonté du Père céleste.

Le Verbe de Dieu nous parle encore par les saintes Écritures, par les enseignements de l'Église, par les rites et les prières de la Liturgie.

La voix des exemples de Jésus.

Par-dessus tout, notre divin Jésus nous parle par ses exemples et par sa vie. Oh ! combien Il avait le droit de nous dire, notre bon Sauveur : « Je vous ai donné l'exemple afin que, ce que j'ai fait, vous le fassiez à votre tour ; *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci ita et vos faciatis.* » Contemplons-Le dans sa crèche, au temple, dans le désert, en route vers l'Égypte ; établissons-nous avec Lui, en esprit, au milieu de sa sainte famille, dans sa

chaumière, dans son atelier de Nazareth; suivons-Le dans les pérégrinations de sa vie publique, recueillons les discours qui tombent de ses lèvres divines; en sa compagnie, habituons-nous à la fatigue au service du prochain, rendons le bien à ceux qui nous font du mal, passionnons-nous pour la gloire de Dieu, mettant au-dessus de tout l'accomplissement de sa volonté sainte; arrêtons-nous avec prédilection au Cénacle, au lavement des pieds et à l'institution de la sainte Eucharistie ; à Gethsémani, à la contemplation des larmes et de la sueur sanglante du Christ agonisant ; au prétoire, sur le chemin de la croix, au Calvaire enfin, et au saint sépulcre, nous remémorant sans relâche, et avec autant de reconnaissance que d'amour, cette prédiction de notre Jésus bien-aimé, qui était en même temps de sa part l'expression d'une espérance : « Quand je serai élevé en croix, j'attirerai tout à moi, *Et ego quando exaltatus fuero a terra omnia traham ad meipsum.* »

Les paroles souveraines et les lentes persuasions intérieures.

A certains jours, peut-être, le Tout Puissant fera retentir en vous une de ces paroles souveraines qui opèrent des transformations radicales, de celles qu'entendirent Saul sur le chemin de Damas : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » ; François d'Assise, au milieu des frivolités de ses plaisirs : « *Pater noster qui es in coelis,* Notre Père qui êtes

aux cieux, vous me suffisez, vous êtes mon Dieu, vous êtes tout pour moi, *Deus meus et omnia* »; Bernard, au moment où il remémorait la série de ses désenchantements : « Venez à moi, vous qui êtes dans la peine, prenez sur vos épaules mon joug, il est doux et léger » ; François-Xavier, tandis qu'il s'abandonnait à des rêves d'ambition humaine : « Que sert à l'homme d'avoir possédé l'univers s'il ne sauve pas son âme ? *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animae vero suae detrimentum patiatur ?* — Ce sont de ces paroles qui, docilement écoutées, forment d'un coup, un héros.

Saint Augustin nous a admirablement décrit, dans ses *Confessions* (¹), la puissance d'action des paroles divines sur les consciences rebelles. Depuis douze ans, écrit-il, enlisé dans la sensualité, « j'hésitais à mourir à la mort et à vivre à la vie ». « Jusques à quand ? Jusques à quand ? » disait une voix du dehors. « Demain, demain ! » répondait la passion Et la voix répliquait : « Pourquoi pas à l'instant ? » Et ces luttes pénibles se prolongeaient, confesse le fils de Monique, jusqu'à ce qu'un jour, rêvant, couché sur le sable, proche de mon ami Alypius, j'entendis une voix plus pénétrante que de coutume

(¹) *Conf.* Liv. VIII, ch. 12.

me crier : « *Tolle, lege,* prends et lis. » Et je pris le volume des Lettres de saint Paul que j'avais sous la main et je lus : « Ne vis pas dans la volupté, mais revêts-toi de Notre Seigneur Jésus-Christ [1]. »

« Je n'eus pas besoin de poursuivre ma lecture, dit le saint, il se répandit dans mon âme une lumière sereine qui dissipa sur-le-champ les ténèbres de mon incertitude. »

Mais nous n'insistons pas sur cette action extraordinaire qu'opère la grâce en des âmes de choix. Ordinairement, la parole intérieure de Dieu agit suavement, progressivement; le plus souvent même, nous n'en avons point la perception distincte ; elle n'en pénètre pas moins les moelles de l'âme et vous avez dû expérimenter que, lorsque vous vous relevez sous son impulsion, il y a plus de lumière dans votre intérieur, vous vous sentez plus fort, votre cœur a plus d'élan vers Dieu, plus d'ardeur au travail. « Faites pénétrer dans mon cœur votre bon esprit, » demandait saint Ambroise, qu'il s'y répande sans » résonner, qu'il m'enseigne, sans bruit, toute » vérité. » « *Intret spiritus tuus bonus in cor meum, qui sonet ibi sine sono et sine strepitu verborum loquatur mihi omnem veritatem.* »

---

[1] Rom. XIII, 13-14.

Le but de cet entretien est de vous dire, mes chers Amis, comment il faut vous nourrir de la parole divine. Trop peu la goûtent, parce que beaucoup en font l'objet de méditations solitaires de l'esprit, tandis qu'elle devrait être l'aliment d'une oraison où l'âme entière s'applique avec vigueur et se livre avec une piété filiale aux entretiens de l'amitié avec Notre Seigneur Jésus-Christ, et par Lui, avec Dieu.

L'art de goûter la parole divine.

1. Nous arrêterons d'abord votre attention sur *la stérilité de la méditation solitaire de l'esprit;* puis, nous vous montrerons :

2. *La fécondité de l'oraison conçue sous forme d'entretien cordial de l'âme avec le Christ Jésus, le Fils du Dieu vivant.*

I

LA MÉDITATION SOLITAIRE DE L'ESPRIT

La méditation quotidienne nous est souvent représentée comme un exercice qui occupe, en chacune de nos journées, une place à part et consiste en une concentration intense de la *pensée* sur un point de la vie chrétienne, dans le but de déterminer et de proposer à la volonté une ou plusieurs résolutions d'amendement ou de progrès.

Méditation intellectuelle et oraison : deux choses à ne pas confondre.

Je n'affirme pas que les maîtres contemporains de la vie spirituelle s'attachent à définir ainsi la méditation, mais je crois ne point me tromper en disant, appuyé sur une expérience déjà longue, que beaucoup d'âmes pieuses, religieuses, sacerdotales, se font de leur oraison journalière la conception qui vient d'être esquissée.

La méditation, pour elles, est un exercice solitaire où l'*esprit* s'absorbe dans un effort soutenu de *réflexion*. Sans doute, leur méditation ne se termine pas à un acte d'intelligence ; la pensée y est destinée à émouvoir la volonté, à telle enseigne que la méditation passe généralement pour stérile si elle n'aboutit pas à formuler expressément, en guise de conclusion logique de prémisses nettement aperçues, un ou plusieurs fermes propos qui ont pour objet l'amélioration de la vie. Néanmoins, le travail *de tête* est regardé comme l'œuvre principale du méditatif : les facultés *cognitives* y entrent les premières en exercice pour mettre l'âme en présence de Dieu et pour lui donner, au moyen de préludes, une solide assiette intérieure ; puis, elles gardent dans la méditation entière, le rôle le plus actif.

Certaines comparaisons bien connues contribuent à ancrer dans l'opinion cette notion principalement sinon exclusivement « intellectualiste » de la médi-

tation. A ceux qui se plaignent de ne pouvoir méditer, ne dit-on pas couramment : « Mais, tout le monde médite; l'architecte qui dresse ses plans, le négociant qui suppute ses dépenses et ses recettes, l'avocat qui forme son dossier, l'homme politique qui prépare un discours, tous méditent. Qu'est-ce qui peut nous empêcher d'appliquer à un sujet religieux l'attention que nous accordons si volontiers et avec succès à des objets profanes ? »

Et sans s'avouer que comparaison n'est pas raison, l'on se forme ainsi de la méditation religieuse une conception très défectueuse, sur le modèle d'une application prédominante de l'esprit aux intérêts de la vie morale.

Et, de même que l'examen d'un plan, d'une affaire, d'une cause, d'une discussion politique occupe dans une vie profane un temps déterminé, passé lequel il cède la place à des préoccupations d'un autre ordre, de même, beaucoup de personnes veulent bien inscrire la méditation à leur ordre du jour, mais se préoccupent peu ou point de la rattacher aux actions qui la suivent.

Or, la méditation n'est pas un exercice intellectuel solitaire, mais un *entretien de l'âme* avec notre Dieu vivant.

L'oraison est une méditation dans laquelle l'âme s'entretient avec Dieu.

Deux personnes y sont essentiellement engagées.

L'oraison doit être *continuelle ;* elle consiste surtout à *écouter Dieu ;* son objet est *notre Dieu vivant, N. S. Jésus-Christ.*

Et parce qu'il n'y a pas d'heure déterminée, qui soit affectée, de façon exclusive, au service de Dieu, l'oraison est, en rigueur de termes, *continuelle ;* si une heure de la journée lui est spécialement réservée, c'est pour mieux assurer son influence sur les actes qui la suivront et dont elle devra être le principe vivifiant.

Étant un entretien avec Dieu, l'oraison consistera à *écouter Dieu* plus encore qu'à Lui parler. Quand le Dieu infini, qui n'a nul besoin de nous, daigne s'incliner vers les chétives créatures que nous sommes, et les invite à s'entretenir avec Lui, n'est-il pas, en effet, de la plus élémentaire convenance que nous nous tournions, avec avidité, vers Lui, guettant le moment où il Lui plaira de laisser tomber sur nous une de ses paroles bénies ; résolus, d'ailleurs, à l'accueillir avec reconnaissance et respect et à la faire passer en nous pour en vivre ?

L'objet principal de l'oraison ne sera donc pas une vérité abstraite à mûrir dans un intérêt moral ; son objet principal sera notre *Dieu vivant, Notre Seigneur Jésus-Christ,* sa personne, ses enseignements, ses exemples, ses états, ses œuvres.

Influence sanctificatrice de l'oraison.

N'eussions-nous pas conscience de vouloir nous amender ou n[illegible]perfectionner, l'oraison nous purifiera, nous sanctifiera, car les attraits du Cœur de

Dieu sont le plus fort stimulant de l'effort chrétien et le motif le plus efficace des déterminations viriles d'une âme généreuse.

A coup sûr, elle mettra en jeu nos facultés cognitives, car Dieu ne voudrait pas de nous un culte aveugle ou inconsidéré, mais les avances bienfaisantes de l'amitié de Dieu attireront notre premier regard, amorceront l'entretien, et ce même sentiment de l'amour que Dieu nous porte et de celui que nous Lui devons sera le soutien constant de notre attention docile et généreuse à sa parole.

L'âme sortira de son entretien avec son Dieu, animée d'un désir toujours plus vif de L'aimer davantage et d'aimer, avec Lui et pour Lui, les créatures qu'Il aime. Elle n'y formulera peut-être pas chaque fois une résolution expresse de se corriger de tel défaut qui fait en elle obstacle à son avancement spirituel, ni même de pratiquer plus exactement telle ou telle vertu particulière, mais elle n'en sortira pas moins de l'oraison avec une volonté plus décidée d'avancer dans la charité et celle-ci, à son tour, n'en sera pas moins, par une conséquence indirecte nécessaire, un principe fécond d'activité forte et de progrès moral.

Oraison et examen de conscience.

Assurément, nous ne songeons pas à mettre en question la nécessité de surveiller sa con-

science et l'utilité d'exercer aussi, quand il y a lieu, au cours de l'oraison, ce contrôle sur soi-même ; mais vous ferez bien d'observer que, si l'examen de conscience a son rôle obligé dans le développement de notre vie morale, — nous nous réservons de traiter ce sujet dans notre prochaine conférence, — il ne faut cependant ni l'identifier avec l'oraison, ni même y voir un élément essentiel pratiquement indispensable de toute oraison.

L'examen de conscience porte directement sur le moi et ne mène à Dieu que par un choc en retour, tandis que la raison d'être de l'oraison et son effet immédiat est de soulever l'âme au-dessus d'elle-même, de lui faire oublier ses préoccupations intéressées, même morales, en l'attachant fixement à Dieu, à Notre Seigneur Jésus-Christ, qui seul est bon, qui seul est saint, qui seul est le Maître, qui seul, enfin, est le Très-Haut et habite avec le Saint-Esprit dans la gloire de Dieu le Père, « *Tu solus sanctus, tu solus Dominus, tu solus altissimus, Jesu Christe, cum sancto Spiritu, in gloria Dei Patris.* »

Le méditatif et l'homme d'oraison.

Entre la méditation, dans le sens péjoratif du mot, telle que nous venons de la décrire, et l'oraison proprement dite, la différence est considérable. Que l'on en juge par la comparaison de leurs effets respectifs.

Le méditatif tâche d'abord et surtout à s'amender, à extirper les racines de ses défauts, en vue de se rendre plus habile et plus fort pour l'action.

L'homme d'oraison n'ignore ni ne méconnaît le prix de l'action, mais au-dessus d'elle il place habituellement les intérêts supérieurs de la gloire de Dieu, de l'extension de son règne, de l'accomplissement le plus parfait possible de sa volonté sainte.

Celui qui rabaisse la méditation au niveau d'un exercice moral « pratique » ressemble à Marthe, qui s'empressait autour de Notre Seigneur pour Lui rendre mille services.

L'homme d'oraison ressemble à Marie : il se tient docilement aux pieds de Jésus, interroge son regard, attend sa parole et la recueille jalousement dans son intérieur. A l'exemple de la Très Sainte Vierge, il enveloppe pieusement dans le secret de son cœur les moindres paroles de Jésus, pour en faire ensuite l'objet de ses réflexions pieuses : « *Et mater ejus conservabat omnia verba hæc in corde suo* [1]. »

Dans une certaine mesure, toute âme chrétienne doit pratiquer l'oraison ; car, à tout homme il a été dit qu'il doit chercher en première ligne le royaume

[1] Luc. II, 51.

de Dieu et sa justice, et notre divin Sauveur ne s'adressait pas à une élite, mais à l'humanité chrétienne, sans distinction d'état, quand, à la demande de ses apôtres : « Maître, comment devons-nous prier ? » Il répondait : « Voici comment vous prierez. Vous direz, d'abord : « Notre Père qui êtes aux » cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre » règne arrive, que votre volonté s'accomplisse sur » la terre comme elle s'accomplit au ciel » ; après seulement, vous ajouterez : « Donnez-nous, aujour- » d'hui, notre pain quotidien, pardonnez-nous nos » offenses, ne nous laissez point succomber à la » tentation, mais délivrez-nous de tout mal. »

Aux prêtres surtout, il importe de se faire une juste idée de la conversation intérieure avec Dieu.

L'idée étroite que beaucoup de prêtres se font de leur conversation intérieure avec Dieu, a pour eux et pour leurs ouailles, de déplorables conséquences.

Elles sont déplorables *pour eux-mêmes*. Il est si fastidieux et, la plupart du temps, si stérile, parfois si déprimant de se retrouver tous les jours, et plusieurs fois le jour, tantôt à propos de méditation, tantôt dans des examens de conscience proprement dits, face à face avec ses misères morales, témoin attristé ou découragé de l'impuissance radicale où l'on est, et dont l'expérience nous a bientôt irrémédiablement convaincus, de nous en délivrer par de perpétuels recommencements d'efforts solitaires.

Aussi, quelle est la triste histoire d'un nombre assez considérable de prêtres? Au Séminaire, l'on méditait par esprit de discipline, entraîné d'ailleurs par l'exemple mutuel et soutenu par le contrôle des supérieurs. A la sortie du Séminaire, sous l'empire d'une habitude incessamment entretenue, on marche de vitesse acquise et, pendant un temps plus ou moins prolongé, l'on reste fidèle à sa méditation quotidienne, à l'heure fixe, au début de la journée.

Abandon graduel de la méditation.

La méditation n'a peut-être pas une influence très considérable sur les actions qui la suivent et l'on aurait peine, parfois, à midi, à se rappeler ce qui a fait l'objet de la méditation du matin. Mais enfin, l'on ne s'en inquiète pas autrement : l'ordre du jour a été fidèlement gardé, la conscience est en paix et l'on ira, le soir, se reposer sans regret.

Mais, insensiblement, cet exercice quelque peu mécanique pèse. La méditation se fait sans goût, sans fruit apparent. D'autre part, les œuvres se multiplient, les occupations du ministère se pressent, absorbent de plus en plus et l'attention de l'esprit et toutes les heures de la journée; le moment n'est pas éloigné où la méditation, après avoir été successivement écourtée, omise par intervalles, sera peut-être presque totalement abandonnée.

Si l'on est dans la carrière de l'enseignement ou

livré à une vie d'études, l'accaparement de l'esprit par des pensées étrangères aux choses divines est plus aisé encore et, d'ordinaire, plus rapide et plus complet.

Il est vrai que la retraite annuelle viendra réveiller, avec le sentiment de la nécessité d'un retour à la piété, le désir de reprendre l'ancienne habitude d'une méditation journalière. Mais si la longue éducation du Séminaire n'a pas été assez forte pour maintenir l'âme pieuse dans la voie de l'oraison, comment la poussée intermittente d'une semaine d'exercices intérieurs y réussirait-elle ?

Au fait, la retraite sera suivie d'un nouvel effort, mais qui sera plus généreux qu'efficace.

J'ai connu beaucoup de prêtres pieux, pleins d'élan à leur sortie du Séminaire et qui, après avoir, à diverses reprises, recommencé, de façon intermittente, leur méditation quotidienne, en sont venus pratiquement à l'abandonner ou à peu près. Ils ouvrent bien encore, de temps en temps, fréquemment peut-être, Bronchain, Chaignon, Hamon, Vercruyse ou un autre auteur de *Méditations pour tous les jours de l'année,* mais leur exercice pieux est plutôt une *lecture spirituelle* de la pensée d'autrui qu'un effort sérieux de méditation personnelle.

Sans doute, de même que l'examen de conscience

est indispensable, à son heure, de même la lecture spirituelle a sa place indiquée dans une journée pieuse ; mais, pas plus que l'examen de conscience, la lecture spirituelle n'est l'oraison.

Or, qui dira, mes chers Amis, le tort que fait à une vie de prêtre le défaut d'oraison ?

Les choses les plus sublimes de la religion, les fonctions du ministère, les sacrements, le très saint sacrifice de la Messe lui-même, vus du dehors, que sont-ils, sinon des signes sensibles qui ne diffèrent pas des choses profanes, banales, qui remplissent la vie la plus vulgaire ? Si vous ne prenez pas soin d'alimenter votre foi et votre amour, pour vous mettre en mesure d'atteindre, à travers l'écorce du symbole, la réalité surnaturelle qu'il signifie ou qu'il réalise, vous ne tarderez pas à traiter les choses les plus saintes avec le sans-gêne que ne condamne pas l'emploi des choses de la vie courante. Vous apporterez encore, je le veux bien, à vos fonctions la dignité extérieure avec laquelle le praticien a le souci de remplir ses devoirs professionnels, vous resterez un honnête homme ; vous ne serez plus devant Dieu l'homme surnaturel qu'est, par vocation, le prêtre de Jésus-Christ. « *Visus, tactus, gustus in te fallitur, sed auditu solo tuto creditur.* »

L'oraison est l'aliment de l'amour; or, sans amour, pas d'action.

Même l'action, à laquelle vous avez sacrifié votre oraison, subira tôt ou tard chez vous un fléchissement inévitable. Comment pourrait-il en être autrement ? L'homme n'agit pas sans un mobile d'action. La volonté est la puissance d'aimer. On n'aime que le bien. Sans bien, point d'amour; sans amour, point de vouloir.

Or, le prêtre en consacrant son existence au service de Dieu et des âmes, a rayé de la liste de ses mobiles d'action tous les biens terrestres dont l'espérance détermine l'activité des personnes du monde, les soins du père et de la mère, par exemple, pour leurs enfants, les efforts de l'ouvrier, du négociant, de l'homme d'affaires, pour leurs intérêts, l'ambition des hommes politiques pour le triomphe de leurs idées ou du parti auquel ils se sont publiquement inféodés.

Des sources de la vie surnaturelle coule en abondance une eau vive, infiniment plus riche en principes nutritifs et plus fécondante que les aliments de rencontre de l'activité naturelle; mais encore faut-il y puiser. Faute de quoi, l'âme s'alanguira, si même elle ne succombe d'inanition.

Aussi la situation du prêtre qui n'entretient pas en soi la vie surnaturelle est-elle pitoyable. Dénué, d'une part, des mobiles naturels d'action qu'il a

volontairement retranchés de ses sollicitudes, privé, d'autre part, des motifs surnaturels dont sa négligence l'empêche de recueillir l'impression, il est comme une barque engagée dans un banc de sable et que nul courant ne vient plus ressaisir ; il se désintéressera, à la longue, des âmes confiées à sa garde et leur réservera le triste sort d'un troupeau sans pasteur.

La société chrétienne d'aujourd'hui et la vie intérieure ; le devoir des confesseurs et des chefs de paroisse.

La société chrétienne souffre, à l'heure présente, d'une plaie dont les âmes les plus élevées gémissent : il y a, disent-elles, des confesseurs pour nous absoudre de nos fautes, il nous est bien difficile de trouver un directeur qui nous oriente vers Dieu, nous stimule, nous sanctifie.

La chose est-elle bien surprenante ? On ne donne pas ce que l'on n'a pas. Comment le confesseur aurait-il le souci habituel de rapprocher les âmes de Dieu, de les faire vivre dans des rapports de plus en plus intimes d'union avec Lui, tandis que lui-même est devenu étranger aux secrets de la vie intérieure ? Son ministère est tout entier à l'action ; il ne lui conçoit pas d'autre but : comment aurait-il à cœur de développer chez autrui le besoin de l'oraison ?

Aussi, les vraies notions de la religion se faussent-elles.

Tel prêtre zélé est presque tenté de regretter le temps qu'il doit consacrer à la récitation de son bréviaire : c'est autant de soustrait, se dit-il, à des œuvres qui absorberaient utilement tous mes loisirs. Il récite son bréviaire, oui, mais il n'oserait dire, la main sur la conscience, que de cette récitation il fait une *prière*.

Tel curé qui s'emploie sans relâche au soin des malades, aux écoles, à l'organisation d'œuvres ouvrières, songe à peine à avertir ses paroissiens que, le dimanche, ils doivent s'unir à lui, à la grand' messe, afin que la paroisse entière élève un instant sa pensée au-dessus de toutes les choses qui passent et, dans un commun élan de piété, chante les louanges de Dieu : « *Laudamus te, benedicimus te, adoramus te, gratias agimus tibi, propter magnam gloriam tuam.* »

Est-il besoin d'ajouter que, en des milieux ainsi disposés, l'état de vie que notre divin Sauveur a le plus exalté, celui de Marie, sœur de Lazare, semble à peine justifiable et est-il étonnant que l'on entende des chrétiens, parfois même des prêtres, regretter l'entrée de certaines âmes d'élite dans les monastères de la contemplation ?

A quel niveau ne descendrait pas, cependant, le monde, grand Dieu, si ces nobles âmes ne rappe-

laient pas à ceux qui l'oublient la sublimité de l'oraison !

Non, l'oraison n'est pas un exercice solitaire, momentané, de l'esprit sur un sujet abstrait de morale ou de religion : elle est essentiellement une relation permanente de l'âme, une conversation intime, un entretien cordial, continu, avec la personne vivante de Notre Seigneur Jésus-Christ et, par Lui et avec Lui, une ascension de l'âme entière vers Dieu.

Développons cette pensée : disons quel est le *but* de l'oraison, quelle en est la *pratique*, quel en est l'*objet*, et quels *motifs* doivent nous persuader d'y être et d'y rester fidèles.

II

L'ORAISON : ENTRETIEN CORDIAL DE L'AME AVEC DIEU

1. L'oraison est *destinée à établir l'âme dans un état d'union avec Dieu.* Le but de l'oraison.

Elle se noue aux œuvres diverses, morales ou profanes, éparses sur le champ de notre vie, elle les lie en gerbe pour les faire entrer dans les greniers du divin Moissonneur, elle est une disposition intérieure qui persiste et se retrouve à travers toutes les

vicissitudes de l'action, un progrès continu dans la lumière et dans l'amour.

Je me souviens de l'étonnement que j'éprouvai un jour que, interrogeant l'abbé de la Grande-Chartreuse de Grenoble sur le nombre d'heures de méditation des religieux en cellule, j'obtins de lui la réponse que la règle de saint Bruno ne détermine pas d'heure qui soit affectée *ex professo*, chaque jour, à un exercice distinct d'oraison.

La règle de saint Benoît ne fait pas davantage de place spéciale à la prière mentale. C'est que, dans la pensée des premiers maîtres de la vie contemplative, les actions doivent *toutes* se faire en union avec Dieu. Soit que le religieux psalmodie les heures canoniales, soit qu'il travaille des mains ou qu'il étudie, soit qu'il mange, qu'il boive, ou qu'il fasse n'importe quelle autre chose, il est supposé faire toujours *une même chose* : il s'applique à aimer Dieu ou le prochain par amour pour Dieu.

Voilà la vraie vie intérieure du chrétien, et l'oraison, dans son acception spéciale, n'est là que pour y entretenir la flamme de la charité. On n'aperçoit pas que, jusqu'à la fin du moyen âge, les maîtres de la vie spirituelle se soient préoccupés de réserver dans la journée des âmes chrétiennes une heure à part pour l'oraison formelle.

Néanmoins, la pratique d'aujourd'hui n'est pas seulement recommandable, elle est pratiquement nécessaire ; telle est l'agitation presque générale de nos contemporains, la multiplicité des affaires, des œuvres et des relations qui sollicitent ou assujettissent notre attention, qu'il nous est devenu pratiquement impossible de rester, dans les complications d'une vie active, des hommes intérieurs, si nous ne nous astreignons à nous réserver, chaque jour, de préférence à l'aube, avant que le tourbillon extérieur nous enveloppe et répande dans l'âme sa poussière aveuglante, une heure tranquille, recueillie, pour nous mettre plus intimement en contact avec Dieu.

Réservons-nous une heure de recueillement au début de la journée ;

N'oublions pas, cependant, que, selon la parole de l'apôtre saint Paul, notre âme doit être toujours en prière. Il faut prier sans discontinuer, dit-il, « *sine intermissione orate* » (1). Il faut prier sans relâche, dit notre divin Sauveur, et ne jamais manquer de le faire, « *oportet semper orare et non deficere* » (2).

mais que notre prière soit incessante et notre état d'oraison permanent.

Je ne cesserai point de bénir le Seigneur, disait le Psalmiste, sa louange sera toujours sur mes lèvres. « *Benedicam Dominum in omni tempore, semper laus ejus in ore meo* (3). »

(1) I Thes. V, 17.
(2) Luc. XVIII, 1.
(3) Ps. XXXIII, 2.

La prière bien comprise prépare l'âme à l'action, la rend plus résistante aux fatigues du chemin ; la prémunit mieux contre les assauts de l'ennemi ; l'action, à son tour, entreprise pour Dieu et accomplie en union avec Lui, nous tient l'âme habituellement si proche de Dieu, qu'elle repense à Lui sans effort. Oh ! la belle unité d'une pareille vie ! Qui me donnera des ailes comme à la colombe ? je volerai vers mon Dieu, jusqu'à ce que j'aie trouvé le lieu de mon repos. « *Quis dabit mihi pennas sicut columbae, et volabo et requiescam* [1]. »

Chacun n'a qu'à interroger sa propre expérience pour savoir combien cette disposition permanente de prière est difficile à entretenir à qui est engagé dans les études ou tiraillé par les préoccupations du ministère ou de l'administration.

Mais à qui la faute ? Parfois, sur la fin de sa vie, saint François de Sales, accablé par les affaires et par les infirmités, ne trouvait pas une heure de loisir pour faire, seul avec son divin Jésus, son oraison. Néanmoins il pouvait écrire à sainte Chantal : « Rassurez-vous à mon sujet, je n'ai pas une heure à moi pour faire l'oraison, mais j'ai fait ce qui la vaut, » car, ajoute sainte Chantal, « il se tenait

(1) Ps. LIV, 7.

» toujours uni avec Dieu, faisant toutes ses actions » pour ce pur amour divin » [1]. Le regret de n'avoir pu assez dire à Dieu qu'on L'aime est encore une forme de l'amour.

Le curé d'Ars passait de longues heures du jour et de la nuit au confessionnal, mais chaque pénitent lui rappelait le sacrifice de la croix et l'amour de notre divin Rédempteur.

Qui de nous oserait comparer ses travaux à ceux de l'évêque de Genève ou du saint curé d'Ars ? S'ils ont pu s'y livrer sans perdre la vue de Dieu, nous le pourrons. Ce n'est pas le travail, comme tel, qui suspend l'oraison, c'est la façon défectueuse de le comprendre et de le pratiquer.

Tel étant le but de l'oraison, quelle en sera la *pratique ?*

Il faut pratiquer l'oraison de tout son cœur et de son âme tout entière.

2. Il faut en faire un exercice de l'*âme entière,* qui soit inspiré et constamment soutenu par *le sentiment que Dieu nous aime.* L'oraison est essentiellement un entretien cœur à cœur, un échange d'affections, de confidences, de promesses réciproques et de mutuelles espérances avec le fils du Dieu vivant,

---

[1] *Déposition de sainte Chantal pour la canonisation de saint François de Sales*, art. XXXIII.

Notre Seigneur Jésus-Christ et, par l'entremise de l'Homme-Dieu, avec le Père éternel lui-même.

L'oraison est le contrepoids spirituel de l'étude.

En fait, l'étude est souvent desséchante. J'ai connu des professeurs de théologie et d'exégèse qui avaient misérablement brisé avec la vie d'oraison. Habitués à appliquer leur pensée à la méditation des enseignements de l'Eglise ou de la parole de Dieu, ils transportaient leur intellectualisme exclusif à ce qui devait être leur prière et alors, hélas ! ce n'est pas leur étude qui préparait leur oraison, mais celle-ci qui se laissait envahir par celle-là. Ces exemples me sont restés gravés profondément dans la mémoire comme un épouvantail et la direction que j'ai, durant de longues années, donnée à des jeunes gens pieux, généreux, pleins d'élan lors de leur entrée dans la vie universitaire, m'a fait toucher du doigt le danger que je signale. Chez un grand nombre d'entre eux, le thermomètre de la piété baisse à mesure que la passion pour l'étude augmente : non pas que la science détourne de Dieu, mais la science n'est pas assez intimement tenue en contact avec l'amour de Dieu, ce qui provient de ce que la méditation du matin se fait avec la tête seule et non avec l'âme tout entière (1).

(1) S'étonnera-t-on alors qu'il se produise des défections dans le clergé ? L'organe qui cesse d'agir s'atrophie. La foi qui som-

Le premier acte de l'oraison doit être un *acte d'amour*.

Au début de l'oraison, faites un acte d'amour envers Dieu.

L'amour est le premier moteur de l'univers, dit Dante dans son *Paradis*. Ce qu'il y a, en effet, de plus profond dans la nature de chaque être, c'est son orientation vers le bien absolu. La loi de son mouvement, qu'il suit inconsciemment ou à laquelle il doit librement obéir, est l'empreinte du Premier Amour. Dieu a été le premier à nous aimer, écrit saint Jean. « *Ipse prior dilexit nos.* »

Or, l'amour commande l'amour.

Dieu nous a aimés le premier. Avant que nous fussions au monde, capables d'une action bonne ou mauvaise, sa pensée pleine d'amour s'arrêtait sur nous, Il nous appelait à l'existence et nous donnait, avec la vie, la capacité du bonheur. Puis, Il nous a envoyé son Fils unique, afin que nous partagions sa vie divine. Or, voilà la charité, s'écrie saint Jean : Dieu ne nous rend pas un amour que nous Lui aurions d'abord voué, mais Lui-même nous a aimés

---

meille s'alanguit et, à la longue, dépérit. Un apostat français, de Meissan, regrette que peu de confrères se décident à le suivre : il explique leur persévérance dans la foi par les habitudes de piété qu'ils ont contractées au Séminaire. Ce témoignage confirme notre dire : l'oubli graduel de la piété est l'origine des désertions. Donc, *a contrario*, voulez-vous assurer votre fidélité à Dieu et à l'Église, cultivez pieusement l'oraison.

le premier et nous a envoyé son Fils qui s'est sacrifié pour expier nos péchés. « *In hoc apparuit caritas Dei in nobis, quoniam Filium suum unigenitum misit Deus in mundum, ut vivamus per eum. In hoc est caritas non quasi nos dilexerimus Deum, sed quoniam ipse prior dilexit nos, et misit Filium suum propitiationem pro peccatis nostris* [1]. »

Qu'avons-nous donc à faire, après cela, mes Frères bien-aimés, sinon nous aimer les uns les autres ? « *Carissimi, si sic Deus dilexit nos, et nos debemus alterutrum diligere* [2]. »

Oui, le fait qui domine l'histoire, le soleil qui éclaire et réchauffe le monde moral, c'est l'amour que Dieu a daigné nous donner, nous prouver, et la première loi qui en découle, c'est l'obligation heureuse où nous sommes d'aimer Dieu et, en L'aimant, parce que nous L'aimons, d'aimer les hommes qu'Il aime, nos frères en Jésus-Christ.

Entrons en conversation intime et cordiale avec Dieu.

Entrer en rapport avec Dieu, converser avec Lui, c'est L'entendre nous redire cette affirmation de son amour et Lui répondre en L'aimant.

Voilà surtout ce que signifie la formule devenue pour quelques-uns banale : « *Mettons-nous en la présence de Dieu.* » Dieu n'est pas ici l'Être suprême

(1) I Joan. IV, 10.
(2) *Ibid.*, IV, 10, 11.

qui, du haut de son trône, nous contemple et sous le regard duquel nous ne serions appelés qu'à trembler; c'est pour nous, tout d'abord, Notre Seigneur Jésus-Christ, qui s'est fait homme comme nous, a habité, habite encore parmi nous, en nous, afin de nous révéler et de nous rendre sensible l'amour infini et éternel de Dieu pour nous. Se mettre en présence de Dieu, au début de l'oraison, c'est se remettre en mémoire ce que notre bon Sauveur disait à ses apôtres lorsqu'Il leur apprenait à prier : « Que votre première parole, votre premier élan du cœur soit : *Notre Père, Pater noster.* » Dieu, vous êtes *un père* pour nous, vous avez sur nous l'autorité, mais surtout vous avez pour nous l'amour que le meilleur des pères a pour ses enfants. Et vous êtes *notre* Père à tous, car il n'est pas un membre de la famille que vous n'aimiez et que, par suite, nous ne devions aimer si nous voulons nous conformer à vos enseignements et imiter votre exemple.

N'entrevoit-on pas, tout de suite, la portée d'une oraison ainsi inaugurée et la puissance qu'elle peut exercer non seulement sur la méditation qui s'ébauche, mais sur toutes les actions que comprendra, au cours de la journée, notre commerce avec nos frères ?

L'exercice de la charité mettra donc en jeu les

puissances affectives de l'âme et celles-ci, d'après un mécanisme qui a été expliqué dans une autre conférence [1], soutiendront l'attention des puissances cognitives dans la perception de leur objet.

Ensuite rendons-nous attentifs à la voix de Dieu, aux impulsions de la grâce.

L'esprit se tiendra alors attentif à la parole de Dieu : il se laissera, le plus possible, impressionner par elle, émouvoir par elle, stimuler, décider par son action bienfaisante. A ce moment, surtout, il se rappellera le conseil du pieux abbé de Clairvaux : « *Intende ergo illi qui intendit tibi; audi illum loquentem tibi ut ipse exaudiat te loquentem sibi.* Pense donc à Celui qui pense à toi ; écoute Celui qui te parle, afin qu'Il t'écoute quand tu Lui parleras. »

Puis, à votre tour, vous parlerez à Dieu.

Puis parlons nous-mêmes à Dieu.

De toutes les âmes qu'elle daigne conduire, n'importe la voie où elle les invite à marcher, la Providence réclame une coopération active ; celle-ci doit être d'autant plus intense et continue que les effusions de l'amour divin sont plus abondantes.

Que notre coopération à l'entretien soit vraiment active et personnelle.

Pour vous assimiler la nourriture substantielle de la parole de Dieu, une application des sens, de l'imagination et de l'intelligence à l'objet qui leur est présenté est régulièrement indispensable. Elle

[1] Quatrième conférence : *La voix de Dieu*, p. 106.

consistera en un travail d'analyse, de comparaison, de déduction sur les données de la foi ; la raison s'y emploiera avec courage, s'y tiendra persévéramment, persuadée que la moindre étincelle de lumière qui jaillira de son effort personnel, répandra dans l'âme plus de clarté et surtout plus de chaleur que les courants les plus abondants qui lui seraient communiqués d'une source extérieure.

Pour jouer un rôle actif sur la volonté et préparer des déterminations, l'idée doit être *nôtre* ; elle ne l'est qu'à la condition d'être, sinon découverte, au moins par nous trouvée ou retrouvée, en nous réincarnée par un effort personnel d'intussusception. De même, pour nous émouvoir, les souvenirs du passé doivent être *nos* souvenirs, les anticipations de l'avenir *nos* prévisions ; d'un mot, le cœur et la volonté ne réagissent qu'à une pensée « vécue ».

Le bon propos.

Moyennant ce travail intercalaire de réflexion personnelle, la méditation appuyée, dès l'abord, sur un acte d'amour, avivera notre pouvoir d'aimer, évoquera de nouveaux sentiments de crainte, de regret, d'admiration, de désir, d'espérance, de charité ; la volonté en sera consolidée, ses résolutions surgiront, se fortifieront, et il se fera souvent que, sans avoir un instant songé à formuler *ex professo* le propos de ne plus commettre telle ou telle faute ou de ne plus

céder à tel ou tel défaut, l'âme entière se trouvera réveillée, sa haine du mal accrue, sa volonté de bien ou de mieux faire affermie.

Il est superflu d'ajouter que ce cycle d'opérations — l'attention à un objet aimé, les affections et les déterminations que, moyennant cette contemplation, il éveille dans le cœur et dans la volonté — peut et doit se renouveler et que son renouvellement forme le cours de l'oraison.

L'objet de l'oraison est la personne de notre Dieu vivant et sauveur.

3. Quant à l'*objet central* de l'oraison, il sera le Dieu vivant, qui daigne nous donner audience et nous inviter à un entretien cœur à cœur, avec Lui. Nous aimerons à nous exciter à l'adoration joyeuse de notre Dieu en disant, en chantant intérieurement avec l'Église suppliante : Venez, ô mon âme, tressaillons devant le Seigneur, « *Venite, exultemus Domino* », jubilons en présence de notre Dieu sauveur, « *jubilemus Deo salutari nostro* ». Oui, venez, adorons, tombons à genoux en présence de Dieu, pleurons devant Lui nos fautes, car Il nous a faits ce que nous sommes, car Il est notre Maître et notre Dieu : nous sommes son peuple, nous sommes les ouailles auxquelles Il ouvre ses pâturages. « *Venite adoremus et procidamus ante Deum : ploremus coram Domino, qui fecit nos, quia ipse est Dominus*

Deus noster, nos autem populus ejus et oves pascuae ejus. »

Ce sera l'Homme-Dieu, Notre Seigneur Jésus-Christ, dont nous écouterons avec une piété docile les enseignements, dont nous contemplerons les exemples.

Jésus-Christ notre Seigneur, notre Maître, notre Modèle.

Nous nous remémorerons un discours de notre divin Sauveur, une de ses paraboles ; nous nous mettrons en présence d'un article du Credo, d'un dogme de l'Église, d'un extrait de la Liturgie ; ou encore, nous prendrons pour thème une hymne sacrée ou l'Évangile en action tel que nous le présente la vie d'un saint.

Mais surtout, le plus souvent possible, l'objet de notre oraison sera le Christ-Jésus lui-même, l'Homme Dieu dans sa crèche, dans son atelier, dans ses prédications, au Jardin des Oliviers. sur sa croix, dans son sépulcre, dans la sainte Eucharistie, dans la gloire de son triomphe. Jésus-Christ nous conduira au Dieu invisible, à la contemplation de ses perfections, de ses œuvres, à une connaissance plus intime et plus amoureuse de sa vie dans la Très Sainte Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

N'est-ce pas la voie que nous trace l'Église lorsqu'elle nous fait chanter dans la Préface de Noël : « *Quia per incarnati Verbi mysterium, nova mentis*

nostrae oculis lux tuae claritatis infulsit : ut dum visibiliter Deum cognoscimus, per hunc in invisibilium amorem rapiamur ? »

Humilité et repentir.

Oh ! je n'ignore pas que nous offensons tous beaucoup le bon Dieu et que même celui qui représente immédiatement le Christ-Jésus parmi nous, notre Pontife suprême, ne peut monter à l'autel sans s'être frappé trois fois la poitrine en disant : « *Mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa* », j'ai péché, j'ai péché, oui j'ai beaucoup péché. A combien plus forte raison ne devons-nous pas pleurer nos fautes et dire avec conviction : Notre Père, qui êtes aux cieux, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés !

Oui, je sais cela : il est vrai, néanmoins, que nous ne sommes pas au monde principalement pour gémir, mais pour aimer activement Notre Seigneur Jésus-Christ et pour arriver, par Lui, à son Père.

Crions donc à Dieu notre misère et supplions-Le d'avoir pitié de nous. « *Christe, fili Dei vivi, miserere nobis ; Christe, fili Dei vivi, miserere nobis.* » Et encore : « *Kyrie eleison, Christe eleison, Kyrie eleison.* » Puis, aussitôt, intéressons-nous le plus vivement que nous le pourrons à ce qu'Il nous dira, à ce qu'Il nous montrera, laissons-nous impressionner docilement, tranquillement par cette parole

vivante et pénétrante qui, à l'instar d'un glaive tranchant, détachera notre âme baptisée des convoitises inférieures et nous fera voir, dans notre conscience, et ce que Dieu réclame de nous et ce que nous avons à corriger en elle pour la rendre moins indigne de Lui.

Somme toute, le meilleur moyen de quitter le mal, c'est d'aimer le bien. Plus vous aimerez filialement le modèle de toute sainteté, plus aussi vous vous sentirez en admiration devant Lui et souffrirez du contraste qui existe entre la laideur de vos fautes et sa beauté infinie.

Les colloques affectueux et fervents de l'âme avec Jésus fortifient en nous la haine du mal en y entretenant l'amour du Souverain Bien.

Indirectement donc, mais d'une façon très efficace, l'oraison contribuera à l'amendement de votre vie morale et à la correction de vos défauts : néanmoins, l'oraison restera, en première ligne, une conversation amicale avec Jésus, « le seul, entre tous les amis, que nous trouvions toujours bon et fidèle » [1] ; un entretien de l'âme avec Dieu, pieux colloque du père avec son fils, du fils avec son père, qui portera, autant que la chose dépendra de vous, sur les intérêts de Celui auquel vous devez tout et devant qui vous ne comptez pas, bien plus que sur les mille riens dont est tissée votre vie personnelle.

(1) *Imit. de J.-C.*, liv. II, ch. VIII.

Définition que Sainte Thérèse donne de l'oraison.

La description que jusqu'ici nous avons faite de l'oraison reflète fidèlement, croyons-nous, cette définition qu'en donne sainte Thérèse : « L'oraison n'est autre chose qu'une amitié intime, un entretien fréquent, affectueux, seul à seul avec Celui dont nous nous savons aimés (1). »

Se savoir aimé, c'est la condition fondamentale, le point de départ obligé, l'âme de toute l'oraison.

Ce sentiment que, en nous approchant de Dieu, nous nous approchons d'un Père qui nous aime, ouvre le cœur aux épanchements de l'affection, aux confidences intimes, et fait se multiplier les actes d'amour.

Le sentiment de l'amitié divine, réservoir de grâces.

Ce sentiment de l'amitié divine est comme un réservoir de grâces surnaturelles qui s'emplit dans les profondeurs de notre âme et d'où jailliront, selon le besoin du moment, la contrition, la consolation, l'espérance, la force, la sainte ardeur de la charité.

Avez-vous assisté à ce grand spectacle de la nature, la fonte d'un glacier ? Tandis que le soleil estival darde ses feux sur les cîmes des Alpes,

(1) *Œuvres complètes de sainte Thérèse*, I, p. 120 ; Paris, Retaux, 1907.

liquéfie la neige, dissout la glace, de longs filets argentés sillonnent la côte, confluent sur leur trajet et gagnent les étages inférieurs du massif.

En partie, les eaux s'écoulent à la surface du sol, tantôt tranquilles dans un filtre de sable, tantôt tumultueuses à travers les roches qu'elles creusent, s'enrichissant, à mesure qu'elles descendent, de nouveaux apports de la montagne, et formant ainsi les rivières, les fleuves, qu'attire vers lui l'océan. Mais, en partie aussi, les eaux se répandent au large dans la vallée, pénètrent dans les terres arables qu'elles fertilisent en les abreuvant, puis se rassemblent en nappes souterraines entre les couches stratifiées de l'écorce terrestre. Le réservoir de nos sources est là et, sitôt qu'un accident heureux du sol ou un effort intelligent de l'industrie humaine lui ménage une issue, l'eau vive jaillit de ces profondeurs limpide, rafraîchissante, fécondante.

Telle est l'oraison.

A mesure que nous nous approchons par elle du foyer de l'amitié divine, la dureté de notre indifférence s'amollit, la glace du cœur se dissout et les activités de l'âme, toutes baignées des eaux de la grâce, se portent avec elle, tantôt dans une tranquillité suave, tantôt travaillées par les tentations et par les angoisses, vers Celui qui, pareil à l'océan, est

l'attrait et le terme de tout mouvement sagement ordonné.

En même temps, sans que nous en ayons peut-être conscience, un dépôt se forme goutte à goutte dans les profondeurs de l'âme, réserve d'eau vive pour les rudes voyages de la vie ; et quand, sous l'accablement du jour et de la chaleur, nos organes se sont desséchés, une aspiration pieuse de notre part ou une attention délicate de l'industrie divine fait monter à nos lèvres l'onde qui nous rafraîchit et nous aide à poursuivre allègrement notre route.

« *Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo. Sitivit in te anima mea, quam multipliciter tibi caro mea, in terra deserta et invia et inaquosa : sic in sancto apparui tibi, ut viderem virtutem tuam et gloriam tuam.* » Dieu, mon Dieu, dès l'aurore c'est vers vous que tend mon esprit. Mon âme a soif de vous, et combien tout mon être est avide de vous en cette terre déserte, inculte, desséchée ! Aussi me voici dans votre sanctuaire, vous priant de me montrer votre puissance et votre gloire [1].

Pourquoi nous devons être fidèles à l'oraison quotidienne.

4. Mes chers Amis, si l'oraison est ce que nous venons de vous exposer, est-il besoin de vous encourager encore à y être fidèles chaque jour ?

---

[1] Ps. LXII, 1-3.

Demande-t-on si l'on doit aimer Dieu ? Non, n'est-ce pas ?

Eh bien ! l'oraison est le moyen indispensable d'entretenir en soi l'amour de Dieu.

Sainte Thérèse n'hésite pas à dire que celui qui ne médite point n'a pas besoin que le démon l'attire en enfer : il y descend de lui-même. D'ailleurs, l'auteur inspiré des Psaumes ne disait-il pas : « N'était que je me suis attaché à méditer la loi de Dieu, j'aurais succombé, je crains, à mon infirmité. *Nisi quod lex tua meditatio mea est, tunc forte periissem in humilitate mea* (¹) ? » Que de forces vitales perdues dans le monde, dans le clergé, dans les asiles religieux, parce que le cœur n'est pas assez à l'oraison ! « *Desolatione desolata est omnis terra quia nemo est qui recogitet corde* (²). » Mais je ne veux pas m'attarder à cette sombre pensée, j'aime mieux vous demander tout de suite d'aimer beaucoup Notre Seigneur, afin que vous soyez capables et désireux de Le faire aimer. Or, pour cela, il faut pratiquer l'oraison.

Le sous-diacre trouve du temps pour réciter son bréviaire, le prêtre pour célébrer la messe. Et vous le

Prenez-en temps et

(¹) Ps. CXVIII, 92.
(²) Jer. XII, 11.

soyez ponctuels à observer ce devoir, chaque matin.

oseriez soutenir sérieusement que vous n'en trouvez pas pour faire oraison !

Et puisque la multiplicité des objets qui sollicitent et occupent notre attention nous oblige à consacrer à l'oraison un moment spécial de la journée, sachons nous imposer la ponctualité quotidienne dans l'observation de ce devoir de piété.

Un pieux évêque anglais va jusqu'à dire que le prêtre qui ne trouverait pas, au milieu de ses travaux, le loisir de faire régulièrement sa méditation, devrait solliciter de son supérieur un changement de position.

Mais ce sont là suppositions chimériques. Nous vous faisions observer plus haut que saint François de Sales, saint Philippe de Néri, saint François-Xavier, le curé d'Ars et tant d'autres trouvaient des heures pour prendre soin de leur vie intérieure. Et vous ne pourriez pas vous réserver chaque jour une heure libre, une demi-heure !

Faites donc oraison tous les jours, et si possible dès les premières heures du matin : « *Justus cor suum tradet ad vigilandum diluculo ad Dominum, qui fecit illum, et in conspectu Altissimi deprecabitur :* Dès l'aurore, le juste offre son cœur au Dieu qui l'a créé, et il veille et il prie en la présence du Très-

Haut ([1]). » Allez à Dieu avec la confiance qu'Il vous parlera au cœur et déclarez-vous prêt à L'écouter : « *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus* ([2]). »

Il vous parlera. Vous en avez pour garant son engagement solennel qui concerne toutes les âmes chrétiennes : « *Rogabo Patrem et alium Paraclitum dabit vobis... Ille vos docebit omnia et suggeret vobis omnia quaecumque dixero vobis.* » « Je m'adresserai à mon Père pour vous, dit-Il, et je Lui demanderai qu'après mon départ Il daigne vous envoyer un consolateur autre que moi, avec mission de vous éclairer sur tous mes enseignements ([3]). »

Ayons la confianceque Dieu nous parlera, puisqu'Il nous l'a promis.

Ayez foi à ces paroles, elles vous apportent une promesse qui vous regarde et à laquelle Dieu ne faillira pas.

Certes, depuis le commencement des temps, la Sagesse éternelle s'est inclinée vers nous, Elle a présidé à la formation des mondes, disposant tout avec nombre, poids et mesure ; Elle fut, dès l'origine, la norme indéfectible des jugements humains, la source de tout ce qui mérite le nom de biens et de richesses. Aussi s'adresse-t-Elle aux hommes de tous les siècles, lorsqu'Elle dit : « Heureux celui qui

(1) Eccli. XXXIX, 6.
(2) Ps. LXXXIV, 9.
(3) Joan. XV, 16, 26.

» m'écoute et qui, chaque jour, veille à ma porte » et s'arrête, pour se recueillir, au seuil de ma » demeure. Qui me trouve a trouvé la vie et puisera à la source, dans le Seigneur, son salut. » « *Beatus homo qui audit me, et qui vigilat ad fores meas quotidie et observat ad postes ostii mei. Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino* (¹). »

Dieu même s'est fait l'un des nôtres.

Mais nous avons mieux, aujourd'hui, que le Dieu de la nature auquel notre raison parvient à s'élever en gravissant avec peine l'échelle des créatures ; le Verbe de Dieu a daigné se faire l'un des nôtres, Il a pris notre chair, notre sang, une âme comme notre âme, Il est en tout comme l'un de nous, le péché excepté ; les apôtres L'ont vu, Lui ont parlé, ont serré dans leurs mains ses mains bénies, ont partagé ses repas, assisté à ses conversations, pleuré et souffert avec Lui, Il ne leur a même pas refusé de les accueillir sur sa poitrine quand ils voulaient se consoler sur son sein ou redoubler envers Lui leurs témoignages d'amour.

Voilà, mes chers Amis, où est, par excellence, le langage de Dieu à l'humanité : « *Et verbum caro factum est et habitavit in nobis... plenum gratiae*

(¹) Prov. VIII, 34, 35.

et veritatis. » « Et le Verbe divin s'est fait chair et » est venu habiter parmi nous, les mains pleines de » grâce et de vérité. »

A nous de nous tenir à la source débordante des grâces divines, « *Et de plenitudine ejus nos omnes accepimus et gratiam pro gratia* (1). »

Allons à l'école de Notre Seigneur Jésus-Christ; nous y sommes tous invités. Faites-vous mes disciples, nous crie-t-Il, « *Discite a me* (2). » Bien qu'Il ait cessé de vivre visiblement au milieu de nous, Il est toujours à nous. Il réside dans nos tabernacles, partout où il y a un prêtre qui consacre le pain eucharistique; Il nous a laissé, sous les saintes espèces, le gage le plus complet de son amour, « *cum dilexisset suos, qui erant in mundo, in finem dilexit eos* » (3); Il y a concentré le vivant souvenir de toutes les merveilles de sa tendresse et de sa miséricorde : « *Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus, escam dedit timentibus se* (4). »

Il réside dans nos tabernacles.

Son esprit vit en nous par la grâce sanctifiante; Il nous le donne pour notre instruction, pour nous guider à travers la vie, pour nous sanctifier dans

Sa grâce vit en nous : la mission du Saint-Esprit

(1) Joan. I, 14-16.
(2) Math. XI, 29.
(3) Joan. XIII, 1.
(4) Ps. CX, 4.

prolonge en nos âmes celle du Verbe incarné.

l'amour ; la mission du Saint-Esprit prolonge celle du Verbe, afin de faire monter les âmes qui sont dociles à son action, vers le Père, et de réaliser dans le monde l'union des âmes à l'instar de l'union parfaite des trois personnes de la sainte Trinité, « *Ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me, et ego in te* » (1) ; en attendant que le Dieu, un dans sa Trinité, se révèle au grand jour tel qu'Il est, tout en toutes choses « *omnia in omnibus* » (2).

Une parole de l'incomparable discours de notre divin Sauveur à ses disciples, après la Cène, résume ces affectueux encouragements que nous venons de vous rappeler : « Je vous quitte, dit Notre Seigneur à ses Apôtres, mais ne vous en troublez pas, « *non turbetur cor vestrum* » (3), je ne vous laisserai pas orphelins, « *non relinquam vos orphanos* » (4) ; ce que j'ai été pour vous, durant les quelques années de ma vie passée au milieu de vous, un *autre* le sera : je vous ai instruits, il vous instruira ; je vous ai protégés, consolés, aidés, un *autre* prendra à vos côtés ma place, il sera *mon appelé auprès de vous*, mon « Paraclet », mon Père vous le donnera ; à

(1) Joan. XVII, 21.
(2) I Cor. XV, 28.
(3) Joan. XIV, 1.
(4) *Ibid.*, V, 18.

jamais, éternellement il restera avec vous ; il est l'esprit de vérité, il vous enseignera, il vous rappellera tout ce que je vous ai dit. « *Paraclitus autem, Spiritus sanctus, quem mittet Pater in nomine meo, ille vos docebit omnia, et suggeret vobis omnia quaecumque dixero vobis* (¹). »

Est-il croyable, mes chers Amis, que des chrétiens, des prêtres puissent lire, relire ces lignes, y avoir foi, et oublier que, pour chacun de nous, il y a une vie intérieure qui consiste à recevoir les communications que Dieu le Père nous fait par son Fils, son Envoyé parmi nous ; qu'il y a, sous l'impulsion du Saint-Esprit, une expansion vitale surnaturelle dont l'objet est le développement, la pratique religieuse des enseignements apportés au monde par Notre Seigneur Jésus-Christ ? Ne l'avez-vous donc pas entendu ? Le Christ a été pour les apôtres et pour les quelques privilégiés de la Judée et de la Galilée qui l'ont pratiqué, un Paraclet ; mais à nous tous, à l'Église à travers les siècles, Il a envoyé un autre Paraclet, « *alium Paraclitum* », avec la mission, toute de lumière et d'amour, de conduire l'Église sur le chemin de ses destinées.

Nous avons, toutefois, nous, une condition pre- Mais nous devons,avant

(¹) Joan. XIV, 26.

tout, être de bonne volonté, faire ce que nous pouvons, demander ce que nous ne pouvons pas.

mière à remplir. Dieu n'accepte à son service et ne se charge de guider que les hommes de bonne volonté. Il faut donc commencer par obéir aux commandements de notre divin Maître; si nous n'en avons pas la force ou le courage, il faut recourir à Lui par une humble et confiante prière. Vous êtes, par conséquent, sans excuse si vous n'arrivez pas au règne de Dieu, car, dit Notre Seigneur, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans l'œuvre de son Fils. « *Et quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, hoc faciam, ut glorificetur Pater in Filio* (1). » Aimez-moi donc, observez mes commandements et alors je m'adresserai à mon Père et Il vous enverra un autre Paraclet, qui restera avec vous à jamais, l'Esprit de vérité. « *Si diligitis me, mandata mea servate. Et ego rogabo Patrem, et alium Paraclitum dabit vobis, ut maneat vobiscum in aeternum, Spiritum veritatis* (2). »

Défaites-vous de l'esprit du monde, car le monde n'est pas disposé à recevoir l'Esprit de vérité, pour la raison qu'il ne le voit pas et ne le connaît pas; mais vous, vous le connaissez, car il est parmi vous et il sera en vous. « *Spiritum veritatis quem mundus*

(1) Joan. XIV, 13.
(2) *Ibid.*, 16.

non potest accipere, quia non videt eum nec scit eum; vos autem cognoscitis eum, quia apud vos manebit et in vobis erit (¹). »

Seriez-vous encore excusables si, après avoir entendu un appel aussi explicite, divinement autorisé, à l'exercice de la vie intérieure, à l'école de Notre Seigneur Jésus-Christ, sous la conduite du Saint-Esprit, vous vous refusiez à remplir les conditions d'admission à ce commerce de votre âme avec Dieu, auquel vous êtes conviés ?

Priez donc, obéissez ponctuellement, docilement, généreusement à tout ce que Dieu réclame de vous; soyez de bonne volonté, faites ce que vous pouvez, demandez ce que, de vous-mêmes, vous ne pouvez pas : Dieu vous aidera à le pouvoir. « *Deus impossibilia non jubet sed jubendo monet et facere quod possis et petere quod non possis et adjuvat ut possis* » (²), dit le Concile de Trente à la suite du Docteur d'Hippone. Et alors vous serez prêts à recevoir Dieu et à vous laisser enseigner par Lui, « *et erunt omnes docibiles Dei* » (³).

Nous vous avons cité, pour vous stimuler à la confiance dans l'oraison, une première parole solen- L'invitation plus pres-

(¹) Joan. XIV, 17.
(²) *De justificatione*, Sess. VI, cap. XI.
(³) Joan. VI, 45.

sante et la promesse plus touchante de Notre-Seigneur à ses prêtres.

nelle de Notre Seigneur à l'adresse de tous les chrétiens. En voici une autre, plus touchante encore, si possible, plus persuasive. Elle est tout spécialement pour nous, les élus du sacerdoce. « *Vos amici mei estis, si feceritis quae ego praecipio vobis. Jam non dicam vos servos quia servus nescit quid faciat dominus ejus. Vos autem dixi amicos, quia omnia, quaecumque audivi a Patre meo, nota feci vobis* (1). »

Mes chers Amis, je ne sais s'il est rien, dans les discours évangéliques, de plus encourageant, de plus réconfortant pour nous.

Vous êtes décidés, je me plais à le croire, à ne rien refuser à Notre Seigneur de ce qu'Il réclame de votre bonne volonté. Il n'en faut pas davantage. Vous êtes ses amis. Il vous en a donné sa parole : « *Vos amici mei estis, si feceritis quae ego praecipio vobis.* » Pourvu que vous fassiez ce que je vous commanderai, vous êtes mes amis.

Or, à quoi reconnaît-on l'amitié ? Que sont les échanges qui se pratiquent entre deux amis ?

Le maître a ses sujets : il leur intime des ordres, mais ne se croit pas tenu à les mettre au courant des projets dont il leur demande l'exécution. L'expression de la volonté du maître doit leur suffire, ils ne

(1) Joan. XV, 14-15.

sont peut-être pas capables d'en comprendre, peut-être pas dignes d'en connaître la raison.

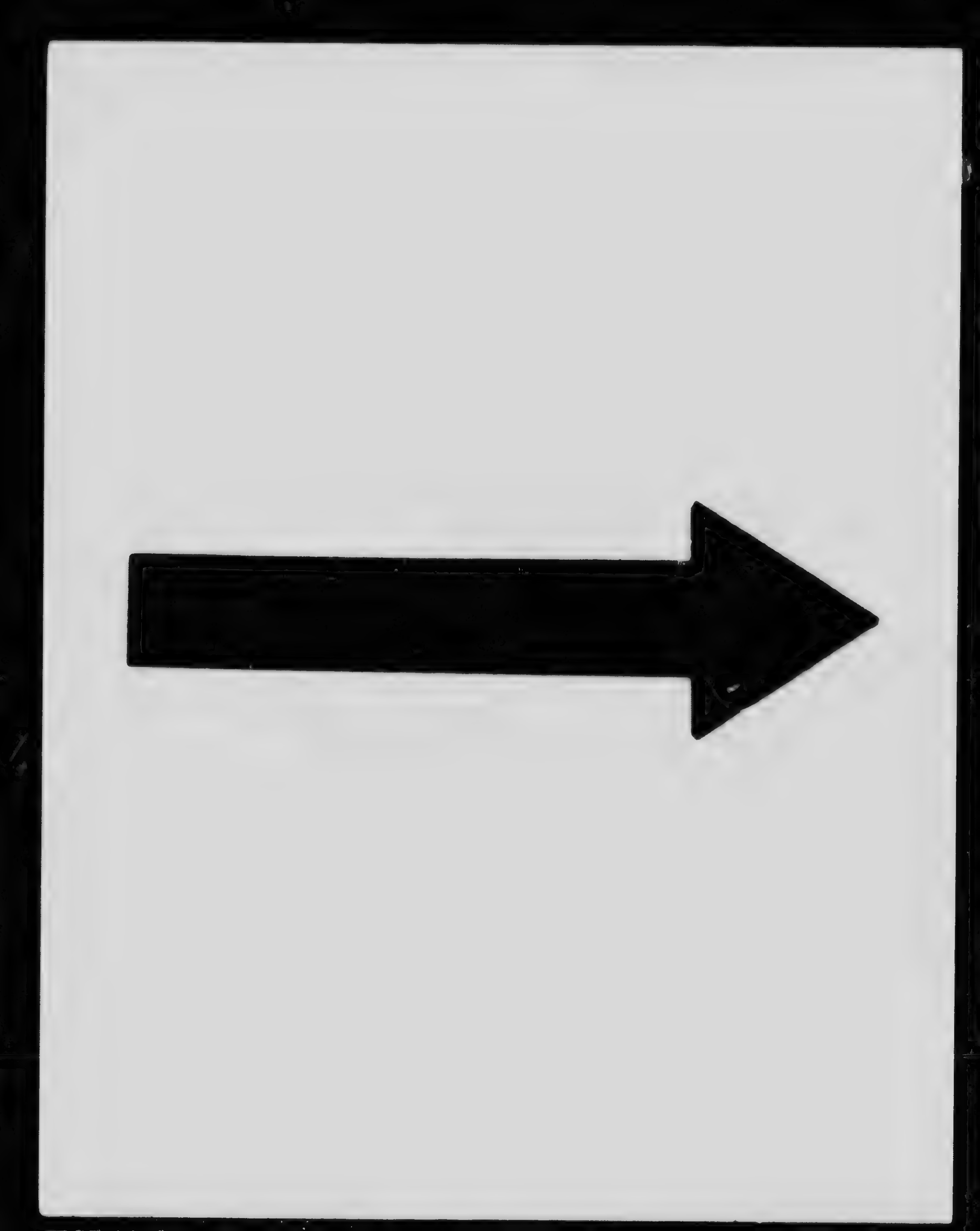
Il en va tout autrement entre amis : Un ami n'a point de secret pour son ami. Les relations amicales se passent en confidences réciproques. L'un n'est point satisfait tant que l'autre n'a pas lu dans son âme, jusqu'au fond ; il souffre de n'être point compris, autant et plus peut-être que de ne pas comprendre les trésors cachés en celui qu'il aime.

Or voici que notre divin Sauveur non seulement nous offre et nous promet son amitié, mais nous invite à en savourer les doux épanchements : « Je ne vous traiterai pas comme des esclaves, nous dit-il, à qui le maître laisse ignorer ce qu'il fait. Non, non, je vous ai appelés mes amis et je vous prouverai qu'effectivement vous l'êtes, car tout ce que mon Père m'a fait connaître, je vous l'ai confié à mon tour. »

CONCLUSION

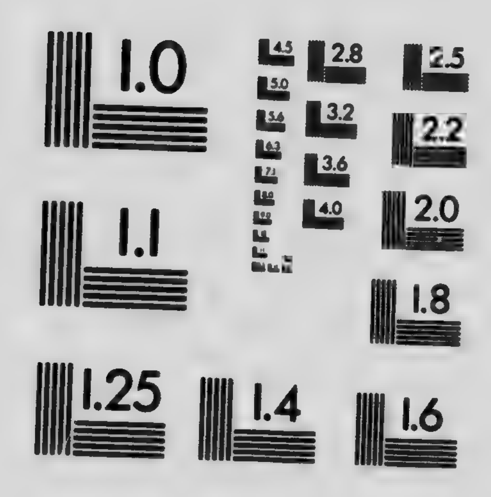
Allons aux confidences divines. Dans le silence de notre cabinet, aux pieds du crucifix, à la porte du tabernacle, recueillons-les, goûtons-les, appliquons-les-nous, vivons-en, faisons-en l'aliment des âmes sur lesquelles nous pouvons étendre notre action. « Délectons-nous dans le Verbe, écrit

Allons donc aux confidences divines.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





Bossuet, dans la pensée, dans la sagesse de Dieu. Écoutons la parole qui nous parle dans un profond et admirable silence. Prêtons-lui l'oreille du cœur. Disons-lui comme Samuel : « Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute. » Aimons la prière, la communication, la familiarité avec Dieu. Qui donc, s'imposant silence à soi-même et à tout ce qui n'est pas Dieu, laissera doucement écouler son cœur vers le Verbe, vers la sagesse éternelle, surtout vers le Verbe qui s'est fait homme et a établi sa demeure au milieu de nous ?

« Que de vertus doivent naître de ce commerce avec Dieu et avec son Verbe ! Quelle humilité ! Quelle abnégation de soi-même ! Quel dévouement ! Quel amour envers la vérité ! Quelle cordialité ! Quelle candeur (1) ! »

Que chacune de nos journées, que chacune de nos oraisons marque un progrès dans la lumière. Si quelqu'un vit dans les ténèbres, c'est qu'il manque d'amour pour Dieu et pour ses frères. Aimons Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces et la lumière se fera de plus en plus vive dans notre intelligence, et notre cœur se dilatera dans le sentiment d'une liberté plus entière, et notre

(1) Bossuet, *Élévations sur les mystères*, Élév. VIII, 12e Sem.

zèle s'échauffera. Nos œuvres seront animées du souffle de la charité; fruits de l'oraison, elles en fourniront encore la semence, et ainsi notre vie entière sera une image anticipée de notre vie céleste. Au ciel, nous verrons Dieu face à face et sa contemplation s'irradiera en un amour indéfectible : puisse notre amour fidèle, de Dieu et de ceux que Dieu aime nous mener de plus en plus proche de la contemplation du Paradis !

O Marie, ma bonne Mère, c'est par une prière à vos pieds que je veux terminer cette conférence, avec l'espoir que vous la prendrez sous votre protection et que vous lui ferez produire des fruits de salut et de zèle sacerdotal, dans ce cher diocèse que j'aime à m'imaginer couvert de votre égide.

Au pied de la croix, votre divin Fils appela à côté de vous l'apôtre bien-aimé qui avait davantage pénétré les mystères du Verbe incarné parce que, sans doute, il avait plus tendrement aimé Celui sur la poitrine duquel il avait pris plaisir à se reposer. En la personne de saint Jean, daignez voir tous les prêtres, tous les apôtres qui, dans l'Église, auront faim ou soif de l'amour de Dieu. Nous sommes vos fils. Votre divin Fils, qui, par l'effusion de son sang, a conquis plein pouvoir sur votre âme, nous a confiés à votre maternelle sollicitude.

Gardez-nous, bonne Mère, protégez-nous. Apprenez-nous à connaître et à aimer Jésus. Montrez-Le-nous priant, travaillant et souffrant, ce cher et divin Jésus, le fruit béni de vos entrailles, et après cet exil, montrez-Le-nous dans la gloire des cieux. « *Et Jesum benedictum, fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende.* »

APPENDICE.

Que faut-il penser de l'emploi de manuels pour la méditation ?

On nous demandera peut-être si nous condamnons les méthodes usuelles de méditation et l'emploi des manuels.

A cette question nous répondrons tout d'abord que l'essentiel de l'exercice de la vie intérieure est que l'âme s'unisse à Dieu et avance en son amour. Il y a, d'ordinaire, plusieurs sentiers qui mènent aux glaciers des Alpes. L'essentiel est d'arriver à la cîme, le choix du chemin qui nous y conduit est d'importance secondaire.

Les manuels offrent l'avantage d'attirer plus sûrement l'attention sur le cycle complet de la vie de Notre Seigneur et des mystères divins. La plupart des âmes auraient peine, d'ailleurs, à s'en passer au début.

Mais le manuel est comme l'échafaudage qui sert à la construction d'un édifice. Aussitôt que, par un effort généreux de votre énergie personnelle, avec le secours de Dieu que vous aurez fr[illegible]mment invoqué, vous serez parvenu à méditer seul, au moyen des livres de la Sainte Écriture, du Missel, du Rituel, du Pontifical Romain, de l'Imitation de Jésus-Christ, ou d'un autre livre de ce genre, ou mieux encore, sans livre, aux pieds du crucifix ou en face du tabernacle, il va de soi que vous aurez

profit à faire disparaître l'échafaudage, quitte à le replacer lorsqu'il y aura une brèche à réparer à votre édifice intérieur.

Quant aux méthodes usuelles de méditation, il faut les connaître, les étudier et, généralement parlant, s'exercer d'abord à les pratiquer. Mais il en est d'elles comme des règles de la grammaire, de la syntaxe, du syllogisme : il faut arriver à en tirer profit, sans plus devoir y songer.

SIXIÈME CONFÉRENCE

LA PAIX DE L'AME

« *Dominus det nobis suam*
» *pacem, et vitam aeternam.*
» *Amen.* »
« Que le Seigneur nous donne
» sa paix et la vie éternelle.
» Ainsi soit-il. »
(Prière de l'Office divin.)

MES CHERS AMIS,

Les deux aspects de la vie.

LORSQUE nous nous plaisons à vous rappeler les douces invitations de notre divin Maître à partager son amitié, « vous n'êtes plus mes sujets, mais vous êtes mes amis » [1] ; « ne craignez pas, mon joug est doux et mon fardeau n'est pas lourd » [2] ; lorsque vous entendez l'auteur inspiré des psaumes chanter à plein cœur :

(1) Joan. XV, 15.
(2) Matth. XI, 30.

« *Quam dilecta tabernacula tua, Domine Deus virtutum; concupiscit et deficit anima mea in atria Domini;* oh ! que j'aime vos tabernacles, Seigneur, mon âme brûle d'y pénétrer et, en attendant ce moment heureux, elle défaille sur vos parvis [1] ; *Melior est enim dies una in atriis tuis, super millia,* j'aime mieux un jour passé dans votre sanctuaire que des milliers d'années loin de vous » [2]; — lorsqu'il vous apporte le témoignage de son expérience et vous dit : « *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus* », « goûtez, éprouvez vous-même combien le Seigneur fait les délices de l'âme » [3] ; « *Sentite de Domino in bonitate* », « faites donc l'expérience de la bonté du Seigneur » [4] : ne seriez-vous pas tentés de croire que vous ne trouverez que des joies au service de Dieu ?

Cependant, nous savons par ailleurs que les enfants d'Ève sont ici-bas des exilés, et que la terre est la vallée où coulent leurs larmes. Notre divin Sauveur reconnaît que l'humanité est dans la peine, car, s'adressant à ceux à qui Il offre son joug, Il leur dit : « Venez à moi, vous qui souffrez et ployez sous

(1) Ps. LXXXIII, 2-5.
(2) *Ibid.*, 11.
(3) Ps. XXXIII, 9.
(4) Sap. I, 1.

le fardeau de la douleur, je vous réconforterai, *Venite ad me, qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos* (1). » Il est banal de constater que la plupart des hommes sont en quête du bonheur et se lamentent de ne l'avoir point trouvé. Plusieurs vont même jusqu'à ériger en théorie — le pessimisme — leur expérience, qu'ils jugent irrémédiable, des contrariétés de l'existence.

D'où vient ce contraste entre ces deux aspects de la vie ? Notre Seigneur nous tromperait-Il lorsqu'Il nous promet le bonheur ? Et Il semble bien nous le promettre dès cette vie, au moins sous forme d'arrhes du bonheur céleste.

S'il ne nous trompe pas, quel est la clef du mystère de ses engagements apparemment contradictoires ?

Le secret du bonheur.

La vérité complète est que l'homme ne naît pas heureux, mais a le pouvoir de le devenir. Son bonheur, il doit le conquérir et il n'y parvient qu'en triomphant de ses passions. D'où la nécessité d'une lutte sans trêve, avec son inévitable cortège de déchirements et de douleurs, pour assurer à l'âme chrétienne la « tranquillité de l'ordre », en laquelle

(1) Matth. XI, 28.

consiste, selon la belle définition de saint Augustin, le règne de la paix intérieure.

A la suite de notre divin Sauveur, nous venons vous engager à ne point r culer devant les luttes nécessaires de la vie chrétienne.

Nous vous parlerons :

I. *De la guerre que vous livrent vos passions ;*

II. *De la guerre qu'il faut leur livrer pour vous assurer la paix et la vie éternelle.*

I

LA LUTTE DES PASSIONS

La libre volonté de l'homme est, en principe, invic. le et souveraine.

Nous ne vous ferons pas l'injure de reprendre devant vous le procès du matérialisme, qui réduit le moi à une éphémère combinaison d'éléments destinés à retomber dans le tourbillon de la circulation générale de la matière.

Il y a en nous quelque chose qui survivra à la dissolution de notre organisme et qui, par conséquent, ne se confond pas avec lui. Il y a en nous une intelligence capable de soustraire les objets que les sens perçoivent aux conditions inhérentes à toute représentation qui ne se ait que sensible, et, dès lors, tandis qu'elle se dégage des liens qui enchaînent

toutes les activités des organismes, notre âme intelligente se montre supérieure à eux.

Elle domine, en effet, l'univers matériel. Non pas tant parce que, suivant le mot célèbre de Pascal, si l'univers écrasait le roseau pensant que nous sommes, il ne saurait même pas l'avantage qu'il a sur celui qu'il écrase, tandis que l'homme qui succombe sait qu'il meurt (1); mais parce que ce mécanisme formidable de l'univers ne peut toucher mon libre vouloir. Je suis souverain. Le monde s'agite autour de moi. Les astres suivent leur cours; notre planète tourne ; les événements se succèdent : les hommes s'embrassent ou s'entre-déchirent : rien de tout cela n'atteint le fond de mon être, rien ne pénètre jusqu'à la retraite intérieure où s'enferme ma volonté. Un tyran peut me menacer du glaive si je refuse de plier ma volonté à ses caprices : ma volonté a le pouvoir de se redresser devant lui dans l'intégrité de son indépendance.

Comme Daniel, dans la fournaise, elle appellera à ses côtés toutes les créatures et les invitera à chanter avec elle la gloire de Celui que le persécuteur impie voudrait lui fa[illegible]mer.

Malheureusement, ce roi souverain qui n'a personne au-dessus de lui est mal servi par ses sujets. Mais elle est souvent mal

(1) Pascal, *Pensées*, art. VI.

Servie par les facultés sensibles.

Il est entouré de courtisans qui le flattent et vivent à ses dépens. La garde qui devrait veiller à sa sécurité est composée de lâches qui fuient à la première alerte et de téméraires qui donnent tête baissée dans le danger. Son peuple est avide de plaisirs, insatiable, toujours malcontent ; ses soldats se livrent tantôt, dans l'ombre, à des complots séditieux, tantôt à des rébellions ouvertes contre l'autorité.

Le roi tente-t-il de composer avec les mutins ? ils le sommeront aussitôt d'abdiquer.

Entend-il leur tenir tête ? il lui faudra, pour y réussir, une vigilance de tous les instants, une constance de volonté qui ne connaisse ni trêve ni fléchissement. L'exercice de notre souveraineté morale est à ce prix.

Les facultés sensibles, en effet, s'attachent, avec une passion exclusive, aux objets qui leur conviennent ; incapables de reconnaître les droits des facultés rivales, elles transgressent capricieusement les frontières que la raison leur trace. A tout instant, des impressions, puis des penchants, des désirs sensibles, des complaisances spontanées de la volonté elle-même franchissent l'enceinte du libre arbitre et attentent à son pouvoir.

Ces mêmes facultés reculent, d'instinct, devant tout ce qui les contrarie. Leur répugnance à se

soumettre au devoir moral, leur mollesse à se prêter à son accomplissement, leur résistance même à la loi que la vertu leur impose, créent au roi souverain une situation violente, pénible. Il ne règne qu'en état de siège.

L'origine de la concupiscence.

Cet antagonisme de la volonté libre et des puissances qui sont à son service est anormal. Dans le plan primitif du Créateur, il ne devait point exister. De fait, chez nos premiers parents, antérieurement à leur chute, il n'existait pas. Le corps, chez eux, obéissait à la raison, celle-ci à l'ordre moral, à Dieu qui en est le principe et le soutien.

Mais le péché originel qui, de nos premiers parents se transmit à leur descendance, introduisit dans la race humaine un ferment de révolte qui rend les sens indociles à l'âme et celle-ci rebelle à l'attrait divin.

La grâce sanctifiante, fruit de la rédemption opérée par Jésus-Christ, ôte à ce désordre intime son caractère de culpabilité, mais en laisse subsister les effets. Ainsi que le déclare le Concile de Trente, « la concupiscence se fait sentir en nous, même après le baptême, afin de nous exciter aux luttes glorieuses de la vie chrétienne. » [1].

---

[1] « Manere autem in baptizatis concupiscentiam, vel fomitem, haec sancta Synodus fatetur et sentit : quae quum ad agonem

Aussi, malgré l'accroissement de vie surnaturelle que nous apportent les sacrements et les grâces actuelles dont la Bonté divine se plaît à nous combler, la vertu ne s'obtient jamais qu'au prix de la lutte et ne se maintient que par l'effort.

L'esprit et la chair.

En langage chrétien, l'âme avec ses aspirations morales et ses dispositions à se soumettre à la loi divine s'appelle « l'esprit ». L'homme chargé de tous ces penchants sensibles et sentiments spontanés qui l'exposent à se détourner de son idéal moral et de la soumission à Dieu s'appelle la « chair ».

Les deux expressions, empruntées à la théologie, répondent assez exactement à ce que, dans le langage ordinaire, nous appelons aujourd'hui l'âme chrétienne et les passions.

La lutte entre eux est inévitable et sans trêve.

Entre les passions entendues dans le sens péjoratif du mot et l'âme chrétienne ; entre la « chair » et « l'esprit » (¹), une lutte sans trêve doit s'engager.

---

relicta sit... Hanc concupiscentiam aliquando Apostolus peccatum appellat,... quia ex peccato est et ad peccatum inclinat. » Conc. Trid. Sess. 5, *Decr. de pecc. orig.*

(¹) La « chair » ne signifie donc pas, dans le langage chrétien, le corps organisé, doué de vie physique et capable de sensation ; le mot a pris le sens qu'y attache saint Paul : il désigne la nature humaine entière corps et âme, mais avec les déformations que le péché originel lui a infligées.

« L'esprit » opposé à la « chair » n'est pas exclusivement l'âme

Ses péripéties marquent les étapes de toute vie chrétienne. Le combat s'ouvre au moment où l'âme baptisée prend conscience de ses responsabilités, il ne s'achève qu'avec la vie. Le ciel ne sera que pour

---

considérée avec les dispositions inhérentes à sa nature spirituelle, mais l'âme élevée à l'ordre surnaturel et enrichie des dons de la grâce chrétienne.

La « chair » ne désigne pas la nature de l'homme envisagée en son état normal : car, en cet état, en tant qu'objet d'une définition abstraite, la nature humaine n'enferme pas les déformations qui sont les suites malheureuses du péché de nos premiers parents et qui, dans leur connexion avec lui, présentent en chacun de nous le caractère d'un péché habituel,

« L'esprit » ne désigne pas davantage l'âme spirituelle, envisagée dans sa condition naturelle ; car sa nature, d'une part, ne lui crée aucun titre à la grâce et, d'autre part, elle n'est pas qu'esprit, mais elle forme un tout substantiel avec le corps, dont elle est le principe vivifiant.

Il faut se placer dans l'ordre surnaturel, le seul d'ailleurs qui possède une réalité historique, pour comprendre l'opposition de la « chair » et de « l'esprit » dans la littérature apostolique et dans le langage chrétien. L'homme, considéré dans l'état où l'a réduit le péché originel, est mis en opposition avec l'homme renouvelé par son ascension à la vie surnaturelle ; le « vieil homme » est opposé à « l'homme nouveau ». Le « vieil homme », la « chair », la « chair et le sang », l' « âme », la « nature », — dans l'acception concrète du mot, avec la tare originelle qui la souille tant qu'elle n'est point restaurée par la grâce, ou, tout au moins, avec les suites du péché originel que le baptême laisse subsister — sont autant d'expressions synonymes.

De même, les expressions « l'homme nouveau », « l'esprit », « l'homme intérieur », même souvent « la grâce » s'équivalent dans le vocabulaire chrétien.

ceux qui auront vaillamment occupé sur terre leur poste de combat. « *Qui certat in agone non coronatur nisi legitime certaverit* [1]. »

Bienheureux, dit l'apôtre saint Jacques, celui qui accepte les luttes pénibles de la vie présente ; car, après avoir passé par l'épreuve, il recevra la couronne de l'éternelle vie, promise par le Seigneur à tous ceux qui l'auront généreusement aimé. » « *Beatus vir qui suffert tentationem, quoniam cum probatus fuerit, accipiet coronam vitae, quam repromisit Dominus diligentibus se* [2]. »

Le prix de la victoire est la paix de l'âme.

Rappelons-nous, mes chers Amis, la prière que l'Église nous fait réciter chaque fois que nous terminons une partie de notre office canonial : « *Dominus det nobis suam pacem, et vitam aeternam ; amen.* » « Que le Seigneur nous donne sa paix et la vie éternelle. »

La paix consommée et la vie éternelle sont inséparablement unies.

Ils le savaient bien, les chrétiens des trois premiers siècles, qui gravaient avec un soin jaloux sur les pierres funéraires de leurs chers morts, la colombe au rameau d'olivier. Leur vœu favori était : « *In*

(1) 2 Tim. II, 5.
(2) Jacob. I, 12.

pace », « *vivas in pace* », « soyez en paix, vivez en paix ».

Aujourd'hui encore, n'est-il pas vrai, nous n'avons pas de meilleur souhait à adresser à nos chers défunts que cette simple espérance : *Requiescant in pace*, qu'ils reposent en paix.

En attendant que le Prince de la paix [1] inaugure pour nous l'ère du repos éternel, notre devoir est de veiller, l'arme au bras, toujours en garde contre les pièges que nous tend l'ennemi de notre salut, toujours résolus à repousser ses assauts.

Saint Paul, qui connaissait son ennemi intérieur, nous a décrit, en termes tragiques, ses menées. Écoutez-le :

Les gémissements de l'Apôtre saint Paul.

« Je ne comprends pas ce que je fais, écrit-il, car ce que je veux, le bien, je ne le fais pas, tandis que ce que je ne veux pas, le mal, je le fais. En faisant ce que je voudrais ne point faire, j'avoue implicitement que la loi est bonne... Or, si je fais ce que je désavoue, ce n'est pas moi qui le fais, mais quelque chose qui habite en moi et m'incline au péché. Je trouve donc en moi une loi qui pèse sur ma volonté de bien faire, puisque le mal s'attache à moi. Ce qui en moi est l'homme intérieur affec-

(1) Is. IX, 6.

tionne la loi de Dieu, mais je trouve dans mes membres une autre loi, qui est opposée à la loi de mon esprit et m'enchaîne à la loi de péché qui est dans mes membres. O combien pénible est ma condition d'homme ! Qui donc me libérera de ce corps qui engendre la mort ? Ce sera la grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre Seigneur (1). »

Les trois convoitises fondamentales ;

Pour multiples et diverses qu'elles soient, les tendances désordonnées de la « chair » sont toujours

---

(1) « Quod enim operor non intelligo : non enim quod volo bonum, hoc ago ; sed quod odi malum, illud facio.

» Si autem quod nolo, illud facio, consentio legi, quoniam bona est...

» Nunc autem jam non ego operor illud ; sed quod habitat in me peccatum.

» Scio enim quia non habitat in me, hoc est in carne mea, bonum ; nam velle, adjacet mihi ; perficere autem bonum, non invenio.

» Non enim quod volo bonum, hoc facio ; sed quod nolo malum, hoc ago. Si autem quod nolo, illud facio, jam non ego operor illud, sed quod habitat in me peccatum.

» Invenio igitur legem, volenti mihi facere bonum, quoniam mihi malum adjacet.

» Condelector enim legi Dei secundum interiorem hominem ;

» Video autem aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meae, et captivantem me in lege peccati, quae est in membris meis.

» Infelix ego homo ! quis me libe[illegible]it de corpore mortis hujus ?

» Gratia Dei per Jesum Christu[illegible]minum nostrum. Igitur ego ipse mente servio legi Dei, carne autem legi peccati. » Rom. VII, 15-25.

au fond l'une des trois convoitises que mentionne l'apôtre saint Jean lorsqu'il écrit : « *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est et concupiscentia oculorum et superbia vitae* (1). » « Tout ce que renferme le monde est convoitise de la chair, c'est-à-dire recherche des plaisirs sensuels ou voluptueux ; convoitise des yeux, c'est-à-dire avidité des biens extérieurs ; superbe de la vie, c'est-à-dire passion de l'orgueil. » Encore ces trois racines de tous les vices qui altèrent la pureté morale de l'âme vivent-elles d'une même sève, « l'égoïsme ». elles se ramènent à l'égoïsme.

L'homme abandonné à ses instincts n'est pas l'être bon, généreux qu'avait rêvé Jean-Jacques Rousseau et que seul le commerce social viendrait gâter ; il se recherche si bien lui-même, que les objets qui l'entourent ne comptent pour lui que dans la mesure où il peut en tirer profit ; les autres hommes sont des rivaux qui ont le tort de lui disputer une parcelle du bonheur qu'il voudrait exclusivement pour lui ; chacun d'eux est un loup qu'un autre loup jalouse, « *homo homini lupus* », disaient François Bacon et Hobbes ; Dieu lui-même n'est aux yeux de l'égoïste qu'un tyran qui entrave la liberté des tincts et étouffe, par la compression violente

(1) I Joan. II, 16, 17.

qu'exerce sur elle la loi morale, l'expansion illimitée de la nature.

Égoïsme et charité : drame de toute vie chrétienne, histoire de la race humaine.

Le paganisme de l'empire romain, avec son dévergondage de volupté et ses cruautés féroces, marque l'apogée de l'exaltation du moi. La charité chrétienne, c'est-à-dire l'oubli de soi, l'amour désintéressé de Dieu et de l'humanité, est son antithèse.

L'antagonisme du moi égoïste et de la charité constitue le drame intime de toute vie chrétienne (1) ; leurs manifestations respectives et les péripéties de leurs conflits forment, selon la juste observation de

(1) Notre intention n'est pas de poursuivre ici dans le détail l'analyse des tendances égoïstes qui s'opposent à l'efficacité de l'action de la grâce en nos âmes. Cette analyse est cependant nécessaire à la prudence chrétienne. Elle fait l'objet des examens de conscience qui sont le point de départ indispensable de toute réforme intérieure.

Pour vous aider dans ce travail d'analyse, vous ne trouverez peut-être nulle part plus de précision et de vérité que chez l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Nous reproduisons ici, à votre intention, quelques signes auxquels vous reconnaîtrez l'opposition de la chair et de l'esprit ou, comme s'exprime le pieux psychologue, de la nature et de la grâce :

« Mon fils, écrit-il, observez avec soin les mouvements de la nature et de la grâce, car ils sont très opposés et très subtils : à peine peuvent-ils être discernés, si ce n'est par une personne spirituelle et intérieurement éclairée.

» La nature travaille pour son intérêt et regarde au profit qu'elle peut tirer des autres ; — la grâce, au contraire, n'examine point ce

saint Augustin, l'histoire de la race humaine. « *Fecerunt civitates duas amores duo, terrenam scilicet amor sui usque ad contemptum Dei; coelestem vero amor Dei usque ad contemptum sui.* Deux amours se disputent les sociétés : l'amour de soi, qui va

---

qui peut lui être utile et avantageux, mais plutôt ce qui peut servir à un grand nombre.

» La nature est bien aise d'être honorée et respectée ; — la grâce, au contraire, renvoie fidèlement à Dieu tout honneur et toute gloire.

» La nature craint la confusion et le mépris ; — la grâce, au contraire, se réjouit de souffrir des outrages pour le nom de Jésus (Act., V, 41).

» La nature aime l'oisiveté et le repos corporel ; — la grâce, au contraire, ne peut rester inoccupée, et de bon cœur elle embrasse le travail.

» La nature agit en tout pour le gain et l'intérêt propre, elle ne peut rien faire gratuitement ; mais en retour de ses services, elle espère obtenir quelque chose d'égal ou de meilleur, la louange ou la faveur, et elle désire ardemment que l'on apprécie beaucoup ce qu'elle donne ; — la grâce, au contraire, ne recherche rien de temporel ; elle ne demande pour récompense d'autre prix que Dieu seul, et, des choses nécessaires de ce monde, elle ne désire que ce qui peut servir à l'acquisition des biens éternels.

» La nature se plaint vite de ce qui lui manque et de ce qui la fait souffrir ; — la grâce, au contraire, supporte avec constance le dénuement.

» La nature rapporte tout à elle ; c'est pour elle qu'elle combat et dispute ; — la grâce, au contraire, ramène tout à Dieu, de qui tout émane originairement ; elle ne veut pas qu'on parle d'elle et de ce qui la concerne ; mais elle souhaite que Dieu soit béni dans ses dons, Lui qui les prodigue tous par pure charité.

» Cette grace est une lumière surnaturelle et un don spécial de

jusqu'au mépris de Dieu ; l'amour de Dieu, qui va jusqu'au mépris de soi-même ([1]).

Auquel de ces deux amours donnerons-nous la souveraineté ?

Notre âme se découronnera-t-elle, au profit de ses passions, de la royauté qui lui revient de par sa liberté ? Achètera-t-elle la paix au prix d'une capitulation ?

Ou suivra-t-elle l'étendard de Celui qui a dit « *Non veni pacem mittere sed gladium.* Je ne vous invite point au repos, mais au maniement de l'épée » ([2]), et aura-t-elle le courage de ne chercher sa tranquillité que dans la défaite de ses ennemis ?

Dieu ; c'est proprement le sceau des élus et le gage du salut éternel ; des choses de la terre elle élève l'homme jusqu'à l'amour des biens du ciel, de charnel elle le rend spirituel.

» Aussi, plus la nature est réprimée et vaincue, plus la grâce se répand avec abondance ; et chaque jour, par de nouvelles visites, elle refait l'homme intérieur à l'image de Dieu. » *Imitation de Jésus-Christ*, liv. III, ch. 54.

([1]) S. Aug. *de Civit. Dei*, lib. XIV, cap XXVIII.

([2]) Matth. X. 34.

II

LA GUERRE AUX PASSIONS

Non, mes chers Amis, il ne s'agit pas pour nous de demander à des compromissions honteuses avec l'égoïsme une paix chimérique ou tout au plus éphémère. La paix véritable est la tranquillité de l'ordre et l'ordre demande que chaque chose soit à sa place ; que, dans un tout vivant et complexe comme l'est l'âme d'un chrétien, les formes inférieures d'activité sensible soient subordonnées à l'accomplissement de l'idéal moral et religieux qui nous sollicite. La paix au prix d'une abdication serait criminelle. Celui qui la consentirait serait un félon. « *Alia est conscientia tranquilla et non bona,* observe saint Bernard, *alia bona et tranquilla* (1). » Notre conscience doit être tranquille, mais dans le bien.

Deux sortes de paix : la paix par l'abdication et la paix par l'ordre.

Il est indéniable que l'homme a le triste pouvoir de se soustraire momentanément, dans l'ivresse de la passion, aux protestations de sa conscience. Mais, tôt ou tard, l'honnêteté revendique ses droits. L'ivresse des passions dissipée, le malheureux se retrouve en face de besoins inassouvis, tyrannisé par des ambitions qu'il est impuissant à satisfaire,

Les passions assouvies, l'âme reste triste et vide.

(1) *Parvi Sermones*, XVI.

traqué, honni peut-être par ceux qui, comme lui, ont faim et soif de leur propre intérêt. N'avait-il pas l'expérience de la vie, celui qui écrivait dans ses *Confessions* : « De quelque côté que l'âme se tourne, elle se heurte au chagrin et à la souffrance, tant qu'elle ne se tourne pas résolument vers Vous (1) ? »

« J'ai été roi dans Israël, écrit Salomon (2), et je me suis appliqué à connaître tout ce qui se passe sous les cieux : triste travail auquel Dieu soumet les fils des hommes. J'ai vu tout ce qui se fait sous le soleil : cette science est vaine et elle afflige l'âme...

» Je me suis dit alors : Me voici plus savant que tous ceux qui ont été éminents avant moi dans Jérusalem, et mon cœur a vu beaucoup de sagesse et de science... Mais j'ai compris que tout cela est la poursuite du vent ; car avec beaucoup de sagesse on a beaucoup de chagrin, et celui qui augmente sa science augmente sa douleur.

» Je me suis dit alors : Eh bien, jouissons de tous les biens, nageons dans les délices... Je me suis fait des palais et des jardins, des étangs limpides

(1) Conf. Liv. IV, ch. 10.
(2) Eccl. I, 12 etc.

baignaient les pieds de mes forêts; j'avais les troupeaux les plus grands et les haras les plus riches de tout Israël; j'avais des vases d'or et d'argent, j'avais des serviteurs et des servantes, des chanteurs et des chanteuses, j'avais toutes les délices des hommes. Je n'ai rien refusé aux désirs de mes yeux, je n'ai rien défendu aux voluptés de mon cœur. [illegible] donc autant que moi a dévoré le tressaillement des sens et l'enivrement du plaisir ?

» Et j'ai vu que le rire était un mensonge et la joie une trompeuse. Et j'ai pris la vie en [illegible]. Non, rien ne vaut sous le soleil. Tout est vanité et affliction de l'âme. Que le cœur du fou rêve la joie ! le cœur du sage s'attachera à la tristesse [1] !

Il n'y a de paix assurée que dans le triomphe de

La paix assurée est seu-

(1) Salomon méditait ainsi au milieu de [illegible] terrestres. On peut rapprocher de cet extrait le [illegible] page du *Faust* de Gœthe où le héros du poème s'insurge contre les privations qui pèsent sur lui :

« J'ai étudié la philosophie, le droit, la médecine, la [illegible]. Hélas ! à quoi m'ont servi tant d'efforts ? Pauvre fou ! Je [illegible] pas plus avancé qu'au premier jour !... Mon cœur est brûlé par le découragement... je n'ai ni argent, ni honneurs, ni considération dans le monde ; un chien ne voudrait pas de la vie à ce prix... « Privation ! impuissance ! » Insupportable refrain qui revient sans cesse bourdonner à mes oreilles. Chaque matin, j'accueille avec effroi la venue d'une journée nouvelle, et je pleure en songeant qu'elle n'accomplira pas un seul de mes vœux. Puis vient la nuit, je crois atteindre au repos, et le repos me fuit, des songes bizarres

lement dans le triomphe de la volonté sur l'égoïsme.

la volonté sur les sollicitations et les répugnances de l'égoïsme. Le « vieil homme » doit être réduit à l'impuissance et ce résultat ne peut être atteint que par l'action vigoureuse, soutenue, de la mortification.

« En vérité, en vérité, dit Notre Seigneur à Nicodème, quiconque ne renait pas ne peut voir le royaume de Dieu.

— Mais, réplique Nicodème, comment l'homme peut-il renaître, quand il est déjà vieux ? Peut-il, d'aventure, rentrer dans le sein de sa mère ?

— En vérité, reprend Jésus, en vérité je vous le dis, personne ne peut entrer dans le royaume de Dieu s'il ne renaît de l'eau et de l'Esprit Saint.

« Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est esprit.

---

m'épouvantent... Ah! je maudis ces fantômes de mon imagination qui m'attachent encore à ce monde ; je maudis ce dédaigneux orgueil de l'esprit, qui prétend se suffire à lui-même ; je maudis toutes ces apparences riantes, qui me pressent et sollicitent mes sens. Maudites soient ces illusions mensongères de gloire et d'immortalité ! Maudit soit tout ce que l'homme possède ici-bas, tout ce qui flatte ses désirs, et le bonheur d'un époux, et celui d'un père, et les trésors, et les esclaves ! Maudit soit Mammon, le prince de la terre, quand il étale à nos yeux ses richesses pour enflammer nos courages, et quand il dresse pour nous des lits voluptueux ! Malédiction sur le nectar des raisins et sur l'ivresse de l'amour ! Malédiction sur la foi ! Malédiction sur l'espérance ! Trois fois malédiction sur la patience ! »

» Ne vous étonnez donc pas qu'il faille naître à nouveau. Le vent souffle où il veut, et vous entendez sa voix, mais vous ne savez ni d'où il vient ni où il va ; il en est ainsi de tout homme qui est né de l'esprit (¹). »

Avant tout, le vieil homme doit être réduit à l'impuissance.

Assurément, cette loi du renouvellement de la vie de l'âme s'entend d'abord du baptême. Mais la grâce du baptême est un germe qui attend son développement ; il ne croîtra normalement, n'atteindra sa pleine maturité que sur le sol où le divin Agriculteur l'a déposé, sur les ruines du vieil homme.

Claude Bernard disait, sous une forme paradoxale, que la vie c'est la mort : il voulait signifier que, tandis que les forces générales de la nature extérieure s'attaquent aux organismes, les soumettent à des décompositions partielles incessantes, l'être vivant, par sa puissance interne de réaction, se maintient en équilibre et, se renouvelant sans cesse, poursuit en vainqueur le cycle de sa vie.

Sans relâche aussi, sans même que nous y pensions, la vie physique se développe en nous. le boire et le manger l'entretiennent, le sommeil la répare ; les impressions que font sur nous les choses sensibles nourrissent l'imagination, éveillent les

---

(¹) Joan. III, 3-8.

passions; l'usage inévitable des biens nécessaires à notre conservation enracine dans le moi l'esprit de propriété, y accroît le désir de s'enrichir, de s'élever, de se sentir le maître, et de toutes ces poussées inférieures monte sans cesse un assaut de la chair contre l'esprit.

Il ne suffit pas d'avoir reçu le baptême et, avec lui, les capacités surnaturelles de la perfection chrétienne pour posséder, du coup, cette perfection elle-même. La charité ne s'installe dans l'âme qu'à la place de l'égoïsme. La négation de celui-ci — l'*abnégation* — est la condition du triomphe de celle-là. Toute vertu acquise, disait le cardinal Dechamps, est une vertu *conquise*. L'esprit ne s'élève que sur les dépouilles de la chair.

La condition du progrès spirituel et du bonheur durable est l'abnégation, le détachement, la patience.

L'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* nous avertit que le progrès spirituel est en raison directe de l'énergie que l'âme déploie contre elle-même. « *In tantum proficies, in quantum tibi vim intuleris.* » Les contemplatifs, les héros de l'action apostolique furent tous, j'en appelle à l'histoire des saints, de grands pénitents.

Tandis que l'évêque, au moment de monter à l'autel, revêt les ornements sacrés pour la célébration du saint Sacrifice, il demande à Dieu de le dépouiller des dispositions vicieuses du vieil homme, de le

détourner des actes qu'elles inspirent, et de leur substituer les vertus de l'homme nouveau, auquel Dieu avait conféré, dès l'origine, l'esprit de justice et de véritable sainteté. *Exue me, Domine, veterem hominem cum moribus et actibus suis et indue me novum hominem qui secundum Deum creatus est in justitia et in sanctitate veritatis.* »

Et la première parole du prêtre, au bas de l'autel, est aussi pour demander à Dieu le rajeunissement de la vie intérieure : « *Introibo ad altare Dei, ad Deum qui laetificat juventutem meam.* »

Avec Nicodème, nous nous étonnons de devoir encore, à notre âge, renouveler notre vie.

Telles prières que nous récitons plusieurs fois le jour sont pour nous lettre morte. Nous disons et répétons : « Dieu, envoyez-nous votre Esprit créateur, et renouvelez ainsi la face de la terre. *Emitte spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terrae.* » Puis, nous nous laissons reprendre par nos habitudes routinières, emporter par le tourbillon qui nous enveloppe, sauf à nous ressaisir parfois lorsqu'une chute ou une blessure nous avertit douloureusement que nous avons cessé de réagir.

Mes chers Amis, ne vous laissez pas séduire par des frivolités éphémères ni épouvanter par la loi austère de la pénitence chrétienne.

N'avez-vous pas entendu la voix de Jean-Baptiste dans le désert : « Frayez la voie au Seigneur, aplanissez les obstacles sur sa route... Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche de vous. *Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus... Poenitentiam agite : appropinquavit enim regnum coelorum* (¹) ? »

Ignorez-vous le programme de la vie chrétienne, loyalement et solennellement promulgué par notre divin Sauveur ? Le bonheur dans le présent et dans l'éternité est conditionné par le détachement intérieur de tous les biens créés, par la résignation aux privations et aux chagrins de la vie, par le support patient des haines et des opprobres. « *Beati pauperes ; beati qui nunc esuritis, qui nunc fletis ; beati eritis cum vos oderint homines.... et exprobraverint* (²). »

Pourquoi sommes-nous obligés de nous mortifier ? Parce que Dieu seul est le Bien absolu

Des observateurs superficiels demandent pourquoi cette résistance de l'ascétisme chrétien à la poussée des sens ; d'où vient qu'il soit interdit à l'homme de donner libre cours à ses instincts ?

L'obligation de la mortification de nos désirs, c'est-à-dire de leur subordination aux intérêts

(¹) Matth. III, 3, 2.
(²) Luc. VI, 20-22.

moraux de l'humanité et, en dernier ressort, à la gloire du Créateur, est une suite nécessaire de ce fait absolu : Dieu seul est bon de Lui-même.

Les êtres créés n'ont qu'une bonté relative : ils sont bons et, dès lors, susceptibles de légitimes désirs, dans la mesure seulement où ils sont adaptables aux intérêts suprêmes de la conscience morale et finalement aux intérêts suprêmes du Dieu absolu.

et qu'aucun bien créé ne doit être voulu que par rapport à Lui, comme un moyen en vue de la Fin suprême.

Faut-il vous en rappeler la preuve ?

Au moment où le Créateur appelait le monde à l'existence, Il ne pouvait destiner son œuvre qu'à Lui-même, puisqu'il n'y avait que Lui. Puisque seul Il est de par Lui-même, seul Il est à Lui-même sa raison d'être.

Dès lors, tout ce qui n'est pas Lui, n'existant que par Lui, ne subsistant que par Lui, n'a de raison d'être que relativement à Lui. « *Ego sum principium et finis* (1), » dit-Il, je suis le Principe et la Fin de toutes choses. « *Universa propter semetipsum operatus est Dominus* (2), » le Seigneur a tout rapporté à Lui-même.

Seules donc sont normales les aspirations qui, immédiatement ou médiatement, aboutissent à Dieu.

(1) Apoc. I, 8.
(2) Prov. XVI, 4.

D'où il suit que les désirs qui nous détournent de notre fin ou s'arrêtent aux satisfactions de notre égoïsme doivent être combattus, disons le mot, *mortifiés*.

Le principe de saint Ignace de Loyola.

Saint Ignace de Loyola a pris soin de poser à la base de ses *Exercices spirituels* ce principe de la vie morale et chrétienne : « L'homme a été créé pour une fin... Cette fin est de louer, de révérer, de servir le Seigneur son Dieu, et d'arriver ainsi au bonheur éternel.

» Les autres êtres sont des moyens dont il doit se servir pour parvenir à sa fin dernière : il a donc l'obligation d'user de ces créatures ou de s'en abstenir dans les limites où elles l'approchent ou l'éloignent de sa fin.

» Par conséquent, nous devons, avant tout, nous établir dans une complète indifférence à l'égard de toutes les choses créées dont l'usage ne nous est pas d'ailleurs interdit, ne donnant pas, autant qu'il dépend de nous, notre préférence à la santé sur la maladie, aux richesses sur la pauvreté, à l'honneur sur l'humiliation, à une vie longue sur une vie courte.

» L'ordre veut que nous désirions et choisissions définitivement en toutes choses ce qui nous conduit à la fin de notre création. »

Pour assurer en nous cette sainte hiérarchie de nos désirs, il faut tenir en respect les convoitises égoïstes. Si vous pactisez avec elles, avec votre « âme », dit Notre Seigneur, qui entend dénoncer sous ce nom les tendances viciées de notre nature, vous vous perdrez, « *qui amat animam suam, perdet eam* » ; il faut haïr votre « âme », traiter en ennemies ces révoltées, si vous voulez vous assurer la vie éternelle, « *qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam aeternam custodit eam* (1). »

Il faut donc tenir en respect les convoitises égoïstes pour amener en nous la hiérarchie de nos désirs.

Mes chers Amis, pesez bien, je vous prie, la portée de cette doctrine évangélique. Prenez-la telle qu'elle est. Ne la tronquez pas. Ne faites pas parmi les enseignements de notre divin Sauveur une sélection arbitraire au gré de vos préférences. Vous ne tromperiez que vous-mêmes. Notre planète passera, le monde stellaire aura son temps, mais chacune des paroles divines est efficace immuablement. « *Coelum et terra transibunt, verba autem mea non transibunt* (2). »

Dieu vous a gratuitement donné la foi. Mais, sans vous, sans votre coopération, sans l'exercice de votre empire sur vos passions, Il ne vous sauvera pas.

---

(1) Joan. XII, 25. Cfr. Luc. IX, 24.
(2) Matth XXIV, 35.

L'inéluctable alternative.

Voulez-vous, oui ou non, vous engager à son service, dans les conditions qu'Il vous a Lui-même loyalement définies ?

C'est le grand problème qui se dresse devant vous.

Vous avez un nombre limité, très limité, d'années, de mois, de jours, d'heures, d'instants pour le résoudre pratiquement. Passé ce temps, n'espérez plus vous livrer à la recherche de la solution : au delà de la vie présente, qui marque les limites de la durée de votre épreuve, il n'y aura plus de temps pour vous. Du côté où l'arbre qui porte les fruits, bons ou mauvais, de votre conduite morale, tombera, que ce soit à gauche ou à droite, il reposera à jamais.

C'est trop peu dire que la question est grave : elle est capitale, elle est unique.

Et songez qu'elle est exclusivement vôtre.

Nul ne peut la résoudre à votre place.

C'est donc à vous, à votre libre arbitre aidé de la grâce d'En-Haut, que s'adressent les enseignements, les offres, les promesses, les menaces de l'Évangile.

Y avez-vous assez fortement pensé ?

Dieu vous accorde l'incomparable privilège de passer plusieurs années dans une retraite silencieuse, toute pénétrée d'air pur et baignée de lumière surna-

turelle, pour vous permettre d'apporter une maturité exceptionnelle de réflexion à la solution du problème de votre avenir; Il vous met ainsi en état de former en vous les convictions fortes sur lesquelles devra s'appuyer plus tard la foi, généralement moins ferme, de ceux qui opèrent leur salut dans des conditions moins avantageuses que les vôtres.

Aussi, réserve faite des devoirs que votre ministère futur vous imposera envers autrui, l'obligation fondamentale de votre vie de séminaire est-elle de méditer sur l'offre que le Sauveur Jésus vous fait de sauver votre âme et sur les conditions de votre salut. Écoutez sa parole :

« *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum et tollat crucem suam quotidie et sequatur me.* Voulez-vous vous engager à ma suite ? Je vous accepte à la condition que vous *vouliez* faire abnégation de vous-même, porter votre croix chaque jour et marcher sur mes traces (¹). »

L'avez-vous entendu ?

Dieu vous demande un *oui* ou un *non* sincère, catégorique.

Sachez dire résolument : « Je veux ! »

Il ne s'agit ni d'un simple désir, d'un souhait, ni

(¹) Luc. IX, 23.

d'un vouloir conditionnel, d'une velléité, il s'agit de savoir si vous consentez, par examen, à dire délibérément, résolument : *Je veux*.

Eh bien ! oui, je veux, mon Seigneur Jésus, avec l'aide de votre divine grâce, je veux m'enrôler sous votre étendard. Je connais les conditions de mon enrôlement, je les accepte. Je veux, autant que la chose dépend de moi, dérober mon cœur aux sollicitations de la « chair », fermer l'oreille aux suggestions de l'esprit du monde et de l'esprit des ténèbres. Je sais que je n'y réussirai pas sans souffrir, mais j'accepte la douleur qu'entraîneront pour moi la mortification extérieure de mes sens et la mortification intérieure de mon orgueil : ce sera ma croix journalière et je suis décidé à la porter.

N'ai-je pas, ô mon divin Maître, pour me stimuler et m'encourager, l'exemple de votre vie de labeur et de sacrifice, de votre passion et de votre mort ?

Convient-il que le disciple soit mieux traité que son Maître ?

La peur de l'effort à faire est le grand obstacle à la sainteté.

Mes chers Amis, savez-vous pourquoi si peu d'hommes arrivent à la sainteté ? Savez-vous pourquoi ces vies héroïques, qui devraient inspirer la nôtre, nous paraissent si extraordinaires et pourquoi, au lieu de nous exercer résolument à les imiter pour aboutir, avec la même assurance et la même effica-

cité bienfaisante que les saints, au résultat auquel ils ont atteint, nous nous contentons si volontiers d'accorder à leur mémoire un souvenir admiratif, comme s'ils étaient d'une race de géants et nous d'une race de pygmées ?

Quand j'analyse attentivement ma conscience, il me semble apercevoir clairement le pourquoi de cette énigme. C'est que nous ne regardons pas d'assez près, d'un regard assez ferme, assez prolongé, assez courageux la vie de notre divin Sauveur, depuis sa crèche jusqu'à sa croix ; et nous ne nous donnons pas le loisir de la regarder, parce que, dès le moment où nous entrevoyons les conséquences morales qui vont en résulter pour nous, les nouvelles obligations pratiques auxquelles nous aurons à nous soumettre, la loi de la mortification du corps et de l'esprit que nous prêche notre divin Modèle, aussitôt nous prenons peur, et avec Augustin, au jour où il disputait encore à l'attrait de la grâce sa nature assujettie au péché, nous nous tranquillisons en nous disant : « Après, après ; plus tard, plus tard. » Volontiers, nous dirions avec les sceptiques d'Athènes qui étaient allés, en curieux, écouter le discours de Paul à l'Aréopage et ne s'attendaient ni à l'annonce troublante des « jugements de Dieu selon la justice », ni à l'affirmation de la résurrection des morts :

« Nous vous entendrons sur ce sujet un autre jour [1]. »

Oh ! il n'est que trop naturel que vos passions se rebellent quand vous voulez les museler. Tout ce qui gêne coûte ; la privation fait souffrir ; l'humiliation épouvante, l'idée de sacrifice donne le frisson. Aussi ne vous demande-t-on point d'aimer la privation pour elle-même, de vous attacher à la douleur parce qu'elle est la douleur. Mais on vous demande d'aimer les biens supérieurs plus que les biens inférieurs, le Bien suprême plus que tous les biens créés. Aimez Dieu, aimez Jésus-Christ, et votre amour vous portera à travers le feu de la douleur. « L'amour, dit quelque part saint Augustin, soulève le poids de la peine ou, s'il nous en laisse le sentiment, nous le fait aimer. *Ubi amatur, non laboratur ; aut si laboratur, ipse labor amatur.* »

Voyez donc les fatigues et les périls auxquels s'expose l'explorateur ; les peines que se donne le commerçant pour augmenter l'importance de son négoce ; considérez à quel degré de servilité peut s'abaisser un cœur que subjugue un misérable amour. Sera-t-il dit que notre Dieu infiniment bon et infiniment aimable n'aura pas sur nos âmes

(1) Act. Ap. XVII, 31-33.

chrétiennes l'empire que sont capables d'exercer sur d'autres la gloire, l'or ou même la volupté ?

Allumez, Seigneur, dans nos reins et dans nos cœurs le feu de votre divin amour, afin que nous apportions à votre service des corps chastes, et une volonté pure à l'accomplissement de votre bon plaisir. « *Ure igne sancti Spiritus renes nostros et cor nostrum, Domine, ut tibi casto corpore serviamus et mundo corde placeamus.* »

Nous ne voulons pour personne ni pour rien au monde nous séparer de Notre Seigneur Jésus-Christ. « Qui pourrait nous arracher à son amour ? Seraient-ce les tribulations, les angoisses, la faim, le dénuement, les dangers de la vie ? Serait-ce le glaive des persécuteurs ?

Que rien ne nous sépare de Jésus-Christ !

» Nous n'ignorons pas qu'il est écrit des enfants de Dieu qu'ils sont exposés à la mort tout le long du jour, qu'ils sont traités comme des brebis bonnes à mener à la boucherie. Oui, nous savons cela, mais, par la grâce de Celui qui nous aime, nous triomphons de tous ces maux. J'ai confiance que ni la mort, ni la vie, ni les puissances du monde invisible, ni le présent, ni l'avenir, rien de ce qui est fort, élevé ou profond, rien de créé, en un mot, ne parviendra jamais à me soustraire à l'amour que Dieu me porte en Jésus-Christ Notre Seigneur. »

« Quis ergo nos separabit a caritate Christi ? Tribulatio ? an angustia ? an fames ? an nuditas ? an persecutio ? an gladius ?

» Sicut scriptum est : Quia propter te mortificamur tota die, aestimati sumus sicut oves occisionis.

» Sed in his omnibus superamus propter eum qui dilexit nos.

» Certus sum enim, quia neque mors, neque vita, neque angeli, neque principatus, neque virtutes, neque instantia, neque futura, neque fortitudo.

» Neque altitudo, neque profundum, neque creatura alia poterit nos separare a caritate Dei, quae est in Christo Jesu, Domino nostro [1]. »

CONCLUSION

Quelques conseils pour conquérir la paix.

Mes chers Amis, remuez le sol de votre conscience ; creusez-le, arrachez les mauvaises herbes qui y pullulent, coupez-en les racines ; laissez le champ libre aux germes de vie surnaturelle que la divine Providence y a miséricordieusement déposés.

La vie céleste est notre unique trésor. Pour l'acquérir et en jouir, il faut savoir se défaire de tout

(1) Rom. VIII, 35-39.

le reste. « *Simile est regnum coelorum thesauro abscondito in agro, quem qui invenit homo abscondit et prae gaudio illius vadit et vendit universa quae habet et emit agrum illum* (¹). »

Le trésor dont parle ici l'Évangile, dit saint Grégoire, est le désir des choses célestes ; le champ où le trésor est enfoui est la retraite où l'âme s'applique à établir en soi le royaume de Dieu.

« Vendre ce que l'on a aux fins d'acquérir ce champ précieux, c'est renoncer aux voluptés de la chair, répudier les sollicitations des biens terrestres pour ne s'attacher fixement qu'aux intérêts supérieurs ; en un mot, c'est asseoir son âme dans un état où tout ce que la chair convoite cesse de plaire, où plus rien de ce qui mortifie la vie charnelle n'épouvante l'esprit (²). »

Vous voudrez travailler à conquérir cet état de paix et à vous y affermir.

(¹) Matth. XIII, 44.

(²) Thesaurus autem coeleste est desiderium : ager vero, in quo thesaurus absconditur, disciplina studii coelestis. Quem profecto agrum venditis omnibus comparat, qui voluptatibus carnis renuntians, cuncta sua terrena desideria per disciplinae coelestis custodiam calcat : ut nihil jam, quod caro blanditur, libeat ; nihil quod carnalem vitam trucidat, spiritus perhorrescat. » S. Gregorius *hom. XI in Evangelia*.

Chaque matin, lorsque sonnera l'heure de Prime, vous adresserez à Dieu votre supplication confiante :

Sint pura cordis intima,
Absistat et vecordia
Carnis terat superbiam
Potus cibique parcitas.
Ut cum dies abcesserit
Noctemque sors reduxerit
Mundi per abstinentiam
Ipsi canamus gloriam.

« Puissions-nous garder pure l'intimité de nos cœurs, secouer la paresse, dompter les révoltes de la chair par notre sobriété dans le boire et dans le manger ! Donnez-nous la joie de pouvoir, lorsque la nuit tombera, nous avouer à nous-mêmes que l'austérité de notre vie nous a laissés immaculés et que rien ne nous retient de chanter la gloire de notre Dieu. »

Pratiquez les enseignements que cette belle prière exprime, et « vos journées et vos actions se dérouleront avec ordre dans la paix du Seigneur. *Dies et actus nostros in sua pace disponat Dominus Omnipotens.* »

Aux approches du soir, rappelez-vous la loi de la

vigilance chrétienne. « Soyez sobres, toujours en alerte, car votre ennemi rôde autour de vous, pareil au lion rugissant qui a faim d'une proie. Tenez-lui tête, forts de votre foi. *Sobrii estote et vigilate, quia adversarius vester diabolus tamquam leo rugiens circuit quaerens quem devoret : cui resistite fortes in fide.* »

Et alors « le bon Dieu, témoin de votre vigilance, vous libèrera, Il vous gardera durant votre sommeil, vous veillerez en union avec le Christ et vous reposerez en paix. *Salva nos, Domine, vigilantes, custodi nos dormientes, ut vigilemus cum Christo et requiescamus in pace.* »

Quand, bientôt, vous monterez à l'autel, vous n'hésiterez point à demander à la bonne Providence de vous accorder une part dans les larmes et dans les peines de l'Église. « Puissé-je, direz-vous en vous mettant au bras le manipule, être digne d'avoir à pleurer et à souffrir, afin d'être admis un jour à jouir de la récompense promise à ceux qui peinent! *Merear, Domine, portare manipulum fletus et doloris ut cum exultatione recipiam mercedem laboris.* »

Ne cédez pas à des frayeurs imaginaires. Saint Alphonse de Liguori recommande de ne se représenter, vivement en images, ni le bien sensible dont il faut se détacher, ni le mal qu'il faut s'infliger.

Livrez-vous avec foi, sans raisonner d'abord, à l'onction de la grâce du Saint-Esprit. A mesure que vous vous y abandonnerez, la lumière se fera plus vive dans votre intelligence, votre cœur sera plus fort et « la paix divine répandra dans votre intérieur une sérénité dont vous ne pouvez maintenant [illegible] faire une idée. *Et pax Dei, quae exsuperat omnem sensum, custodiat corda vestra et intelligentias vestras in Christo Jesu* (1). »

N'est-ce pas un fait historique indéniable qu'ils sont légion les saints qui se sont passionnés pour la souffrance ? D'où vient ce phénomène qui, pour un observateur borné par les préoccupations charnelles, est un non-sens, sinon de la puissance de Celui que nous invoquons en disant : « *Veni sancte Spiritus, et emitte coelitus lucis tuae radium... O lux beatissima,* [illegible] *cordis intima tuorum fidelium* » ?

Mieux l'esprit perçoit les réalités invisibles, plus l'âme s'éprend du divin objet de son amour, plus aussi diminue l'épouvante de la nature en face du sacrifice. Si vous appréhendez la pénitence, dit saint Bernard, c'est que vous voyez la croix sans voir l'onction de la grâce qui vous aidera à la porter.

(1) Ad Philipp. IV, 7.

Subordonnez tous vos désirs au bon vouloir de Dieu, et vous serez roi. *Servire Deo regnare est.*

La mortification est la grande libératrice. Elle seule vous donnera la puissance d'être souverain chez vous.

Elle seule donne à l'oraison son libre essor. L'Église, dans l'office de saint Pierre d'Alcantara, s'adresse à Dieu en ces termes : « Dieu, qui avez daigné unir en votre Confesseur, le Bienheureux Pierre, les dons glorieux d'une pénitence admirable et de la plus haute contemplation, obtenez-nous, grâce à son intercession, qu'en mortifiant notre chair, nous acquérions plus de facilité à saisir les choses célestes. » « *Deus qui beatum Petrum confessorem tuum admirabilis poenitentiae et altissimae contemplationis munere illustrare dignatus es ; da nobis, quaesumus, ut, ejus suffragantibus meritis, carne mortificati, facilius coelestia capiamus.* »

Non, notre divin Sauveur ne trompe personne. En dépit des apparences contraires, son joug est doux et le fardeau qu'Il nous invite à porter est, somme toute, fort léger. La paix qu'Il nous donne n'est pas le mirage fallacieux de la paix que promet le monde, c'est la joie sereine et tranquille du cœur.

Ne vous découragez pas : Notre Sauveur ne trompe personne.

« *Pacem meam do vobis; non quomodo mundus dat, ego do vobis. Non turbetur cor vestrum neque formidet* (¹). »

Tous les saints en ont fait l'expérience. Je crois à des témoins qui se font égorger, disait Pascal. Il serait déraisonnable de ne pas avoir foi à la sincérité d'hommes qui se passionnent pour la souffrance et nous déclarent qu'elle fait leurs délices. Les vrais ignorants et, ajoutons-le, les vrais coupables, c'est nous; c'est nous qui, placés entre le monde, le démon, la chair, d'une part, et les affirmations solennelles, indiscutables, de Notre Seigneur Jésus-Christ et le témoignage de l'expérience des saints, d'autre part, avons la faiblesse de nous prononcer, en fait sinon en paroles, pour les premiers contre les seconds.

Un jour viendra — puisse-t-il ne pas être trop tard alors! — où la pleine lumière se fera dans notre intelligence, où nous serons contraints de proclamer la vérité à laquelle nous résistons aujourd'hui. « Insensés que nous étions, dirons-nous alors, *Nos insensati*, nous croyions que la vie austère des hommes de pénitence était une folie et nous les voyions finir sans honneur, *vitam illorum aestima-*

(¹) Joan. XIV, 27.

bamus insaniam et finem illorum sine honore : voyez donc, aujourd'hui, comme ils sont rangés au nombre des enfants de Dieu et combien ils sont heureux parmi les saints, *ecce quomodo computati sunt inter filios Dei et inter sanctos sors illorum est* (1) ! »

Dieu nous préserve de ce désenchantement désespéré !

« Que la paix du Christ offerte à tous les enfants de l'Église répande la joie dans vos cœurs ! *Et pax Christi exultet in cordibus vestris, in qua et vocati estis in uno corpore* (2). »

« Que la paix soit avec vous ! *Pax vobis* », c'est le vœu de l'évêque.

Vous l'accueillerez avec une filiale docilité.

Et, afin de m'aider à pratiquer moi-même ce que je vous prêche, vous me répondrez tous, comme vous le faites quand je vous parle du haut de l'autel : « *Et cum spiritu tuo*. Et qu'elle soit aussi avec votre esprit. » — « *Amen*. Qu'il en soit ainsi. »

---

(1) Sap. V, 5.
(2) Coloss. III, 15.

SEPTIÈME CONFÉRENCE

EMMANUEL

DIEU EST AVEC NOUS

« *Ne timeas, quia ego tecum* » *sum ; ne declines, quia ego* » *Deus tuus ; confortavi te, et* » *auxiliatus sum tibi et suscepit* » *te dextera Justi mei.* »

« Ne crains rien, car je suis » avec toi ; aie le regard intré- » pide, car je suis ton Dieu ; je » suis ta force, je viens à ton aide, » je te soutiens de ma droite » triomphante. »

(Is. XLI, 10.)

MES CHERS AMIS,

Votre avenir est dans vos mains : vous serez de saints prêtres si, défiants de

Nous touchons à la fin de la première série de nos conférences.

Nous vous avions annoncé le développement de cette double idée, que le Séminaire doit être pour vous : une maison où vous viviez dans la

vous-mêmes, vous avez confiance en Dieu.

retraite, et une *école de formation.* Réservant pour la suite l'examen des conditions de votre formation, nous nous sommes attaché, cette année, à vous faire apprécier la retraite que le Séminaire vous procure et méditer les responsabilités dont elle vous donne le sentiment.

Vous vous appliquerez dans votre solitude — votre piété et votre docilité m'en donnent l'assurance — au recueillement intérieur ; vous y trouverez le moyen de préparer vos âmes à l'oraison ; vous y prendrez conscience de vos mobiles et de vos motifs d'action et vous vous y exercerez à la conquête de la paix.

« *Noverim me, noverim te !* souhaitait Augustin. Puissé-je me connaître, ô mon Dieu, puissé-je vous connaître (1) ! »

Cette double aspiration résume, je le sais, toute votre oraison. Vous vous promettez de n'aimer que Dieu et votre devoir.

Y réussirez-vous, mes chers Amis ?

L'avenir que votre imagination caresse, que sera-t-il en réalité ?

Nous qui connaissons la sincérité de vos senti-

(1) « *Deus semper idem, noverim me, noverim te ! Oratum est.* O Dieu, qui êtes toujours le même, que je me connaisse, que je vous connaisse ! Telle est ma prière. » *Soliloq.* II, cap. I.

ments ; qui voyons combien la divine Providence a été pour vous prodigue de ses faveurs, nous voudrions pouvoir vous dire et vous assurer à vous-mêmes que nul d'entre vous n'essuiera ni ne nous causera une déception.

Mais l'expérience nous a appris que plus d'un est resté, en dépit de ses belles aspirations de jeunesse, fort au-dessous de son idéal ! Le milieu qui vous attend est si différent de celui que se représente votre imagination ; les conditions du ministère sacerdotal sont si compliquées et, aujourd'hui, si périlleuses que nous ne pouvons, mes chers Amis, songer à votre avenir sans appréhension. Nous ne pouvons arrêter nos regards sur vous sans que nous revienne à la pensée la parole, admirative à la fois et interrogative, que les proches et les amis de Zacharie et Élisabeth appliquaient à Jean-Baptiste : « *Quis putas, puer iste erit ? Nam et manus Dei cum ipso est.* Que pourrait bien devenir, croyez-vous, cet enfant ? Car manifestement la main de Dieu est avec lui (¹). »

Quoique votre avenir soit le secret de Dieu, il n'est pas malaisé de le pronostiquer en termes généraux : vous serez, plus tard, les prêtres saints,

(¹) Luc. I, 66.

utiles à l'Église, que vous avez la vocation et l'ambition de devenir, à la condition que vous sortiez du Séminaire avec cette double disposition intérieure bien profonde :

I. *Une humble défiance de vous-mêmes ;*

II. *Une confiance totale en la divine Providence.*

I

LA DÉFIANCE DE SOI

Les prétendues vertus « passives » : américanisme et modernisme.

Le Pape Léon XIII condamna, en 1889, dans sa Lettre-Encyclique, *Testem benevolentiae,* ceux qui, sous couleur d'exalter les vertus qu'ils disent « actives », déprécient celles qu'ils appellent dédaigneusement « passives », en particulier l'humilité, l'abnégation, l'obéissance.

Cette distinction de deux sortes de vertus est, d'aill , un non-sens, car il n'y a de vertu que dans la mesure où s'exerce le libre arbitre (1).

Sa Sainteté Pie X, dans son encyclique *Pascendi.*

(1) « Virtus, quae vere *passiva* sit, nec est nec esse potest, observe l'Encyclique. Virtus, sic sanctus Thomas, nominat quamdam potentiae perfectionem ; uniuscujusque autem perfectio praecipue consideratur in ordine ad suum finem. Finis autem potentiae actus est... Et nihil est aliud actus virtutis, quam bonus usus liberi arbitrii. » S. Thomas, 1a, 2ae, art. 1, in C. et ad. 2.

renouvelle la condamnation faite par son prédécesseur et signale le mépris des vertus « passives » comme un des indices caractéristiques du modernisme.

Au fait, le modernisme, sous son aspect moral, tout comme l'américanisme religieux, tout comme la renaissance du XVe siècle, est une déformation de la vertu chrétienne et un retour, souvent inconscient, je le veux, à la conception païenne de la vie.

La conception païenne de la vie.

Platon, dans un de ses plus beaux dialogues, le *Gorgias*, expose, par la bouche de Calliclès, l'idéal que l'élite intellectuelle de la société athénienne se faisait de la vie heureuse.

« Ceux auxquels vous faites honneur de leur tempérance ne sont que des sots, dit Calliclès. Car, enfin, comment un homme serait-il heureux s'il est asservi à quoi que ce soit ? Je vais te dire avec une liberté entière en quoi j'estime que l'ordre de la nature fait consister la beauté et la justice. Pour mener une vie heureuse, il faut donner à ses passions tout l'élan possible, ne les contrarier en rien, et lorsqu'elles sont parvenues à leur maximum d'intensité, il faut, par son énergie et par son habileté, se mettre en état de les satisfaire et de remplir chaque désir à mesure qu'il naît. Je reconnais que la plupart des hommes sont incapables d'en arriver là. Aussi le

vulgaire blâme-t-il les heureux et essaie-t-il de jeter le discrédit sur les intempérants. C'est sa façon à lui de masquer son impuissance. »

« Tu exposes ton sentiment avec beaucoup de courage et de liberté, répond Socrate à Calliclès : tu dis nettement ce que les autres pensent, mais n'osent dire ([1]). »

Voyez la fresque de la Chapelle Sixtine, certaines toiles de Rubens, — l'enlèvement des Sabines, par exemple, les fléaux de la guerre, — que sont-elles, sinon une expansion véhémente de vie physique ? Et les sujets préférés du Titien, que sont-ils, sinon un étalage somptueux de vie sensuelle ?

« *Paucis vivit humanum genus,* » une foule esclave au service d'une élite de jouisseurs qui s'abandonnent à l'expansion, sans frein, de leur vie personnelle : telle était la société païenne aux plus beaux jours de l'empire romain.

Le païen part de l'idée que l'homme se suffit à lui-même et son énergie se mesure, en conséquence, à la confiance qu'il a en sa destinée et en ses propres forces.

L'exaltation du moi dans

Chose étrange, le protestantisme, qui, à l'origine, par la voix de Calvin surtout, s'affirmait comme

([1]) Platon, *Gorgias*, XLVI, éd. Didot.

l'antithèse de la superbe païenne et anéantissait en l'homme la nature, pour y substituer la domination de la grâce, a conduit en fait ses adhérents à une exaltation anti-chrétienne du moi. Secouant le joug de l'Église et privé ainsi de l'aide sociale qu'elle assure à ses fils, le disciple de Calvin et de Luther est confiné dans son individualité ; à mesure que l'indifférence religieuse atténue dans le champ de sa conscience la foi à l'inspiration divine, il en est réduit à chercher en soi-même tous les ressorts de son action. Isolé, dès l'abord, de la communauté sociale, soustrait graduellement aux influences bienfaisantes de la grâce, le protestant redescend fatalement vers l'état païen, où la nature ne peut compter que sur elle-même. Ces dispositions morales ont leur prolongement dans l'ordre physique et expliquent, en partie, l'espèce d'idolâtrie qu'on professe, en divers milieux anglo-saxons, sinon même français ou belges, pour « la vie intense » et pour les manifestations artificielles de « la vie sportive ». — et par le Protestantisme.

L'observateur attentif peut y voir l'exagération ou le travestissement de la loi qui régit la conduite morale de l'agent libre et attache à sa coopération le succès de ses œuvres. Notre activité personnelle est nécessaire, sans doute, moralement obligatoire, mais n'est point, à elle seule suffisante. — Notre activité personnelle est indispensable, mais elle n'est pas suffisante.

Lorsque Virgile, qui, dans la *Divine Comédie,* personnifie la sagesse naturelle, arrive avec Dante au seuil du Paradis, il se reconnaît incapable de le franchir. Car, « le Souverain qui règne dans les cieux sait, dit-il, que j'ai été rebelle à sa Loi et ne veut pas que par moi l'on entre en son royaume » (1).

Nous sommes, en effet, appelés par Dieu à une fin que la théologie appelle « surnaturelle », pour signifier qu'elle dépasse les capacités et les prises de la nature. Dès lors, la nature est, d'elle-même, radicalement incapable de nous acheminer vers notre destinée.

(1) Viens, suis mes pas : je serai ton guide
Et te mènerai d'ici dans la geôle éternelle
Où tu entendras les cris désespérés,
Où tu verras les tourments des esprits déchus
Qui tous appellent de leurs vœux leur anéantissement.
Et tu verras aussi ceux qui dans les flammes
Sont en paix, parce qu'ils ont l'espoir de rejoindre
Tôt ou tard les multitudes bienheureuses.
Mais si tu veux, ensuite, monter jusqu'à elles,
Il te faudra pour guide une âme plus digne que moi ;
Je te confierai à elle quand je prendrai congé de toi.
Car le Souverain qui règne dans les cieux
Sait que j'ai été rebelle à sa Loi
Et ne veut pas que par moi l'on entre en son royaume.
« *Perch'io fui rebellante allo sua Legge,*
» *Non vuol che in sua città per me si vegna.* »
Inf. I, 112-125.

La doctrine de Notre Seigneur Jésus-Christ commentée par saint Paul et vigoureusement défendue par saint Augustin contre le naturalisme des Pélagiens et des Semi-Pélagiens, est que l'homme, abandonné à lui-même, est impuissant à élaborer une pensée, à former un désir qui ait pour l'âme, établie dans l'ordre chrétien, une efficacité salutaire. « *Sine me nihil potestis facere* » (1), dit notre divin Sauveur. « *Non sufficientes sumus cogitare aliquid ex nobis quasi ex nobis,* déclare l'Apôtre, *sed sufficientia nostra ex Deo est* (2). »

Il lui faut le complément indispensable aussi, de la grâce

Le second Concile d'Orange, s'inspirant de la théologie du docteur d'Hippone, oppose le courage chrétien au courage païen. « Celui-ci a pour principe le désir de jouir des biens de ce monde, celui-là s'inspire de la charité. Or, la charité ne naît point dans nos cœurs au gré de notre volonté propre, elle nous est donnée par l'Esprit-Saint, sans que nos œuvres l'aient méritée. *Fortitudinem gentilium mundana cupiditas, fortitudinem autem Christianorum Dei charitas facit, quae diffusa est in cordibus nostris, non per voluntatis arbitrium quod est a nobis, sed per Spiritum Sanctum qui datus est*

(1) Joan. XV, 5.
(2) 2 Cor. III, 5.

nobis, nullis meritis gratiam praevenientibus (¹). »

D'abord, l'homme n'a pas le droit de s'attribuer ce qu'il possède, attendu que le don de l'existence, point de départ obligé de toutes les capacités qui lui ont été octroyées, est l'effet d'un acte créateur absolument gratuit de la Toute-Puissance divine ; mais, en outre, les richesses les plus opulentes de sa nature sont hors de proportion avec la destinée surnaturelle qu'il a plu à la Providence de lui proposer et, en même temps, de lui imposer.

« Que vaut la sagesse du philosophe, demande saint Paul aux Corinthiens; que vaut la subtilité du scribe ; que valent les succès de ceux qui ne poursuivent que les intérêts du siècle ? La Providence n'a-t-elle pas suffisamment fait éclater la folie de la sagesse mondaine ?

» Parce que le monde n'a point voulu élever sagement sa pensée jusqu'au vrai Dieu, il a plu à Dieu d'humilier le monde en lui prêchant, pour son salut, le Christ crucifié...

» Ce que le monde tient pour insensé est ce qui, dans le plan divin, humiliera les sages; ce que le monde tient pour faible terrassera les forts; ce que le monde repousse avec mépris, ce qui à ses

(¹) Conc. Arausic. II, cap. XVII.

yeux ne compte pas, Dieu le choisit pour réduire à néant ce qui a la prétention d'être quelque chose. Le Souverain ne veut pas que jamais la nature s'enorgueillisse en sa présence (1). »

A l'incapacité radicale dont est frappée la nature humaine pour toute œuvre capable de donner accès à la gloire céleste, s'ajoute en chacun de nous, pour nourrir dans l'âme la défiance de soi, le sentiment de nos nombreuses et continuelles défaillances.

Nous ne sommes pas seulement incapables ; nous sommes encore et continuellement coupables.

Mes chers Amis, pas n'est besoin de nous arrêter longtemps sur ce thème : Que de misères dans chacune de nos consciences ! Qui de nous ne rougirait de voir étaler devant un public, même bienveillant, les replis de sa pensée ? Je ne connais pas la conscience d'un brigand, disait de Maistre, je ne connais que celle d'un honnête homme, mais je vous déclare que c'est affreux !

Supposé que le Juge suprême ouvrît aujourd'hui

(1) « Ubi sapiens ? Ubi scriba ? Ubi conquisitor hujus saeculi ? Nonne stultam fecit Deus sapientiam hujus mundi ? Nam quia in Dei sapientia non cognovit mundus per sapientiam Deum, placuit Deo per stultitiam praedicationis salvos facere credentes .. Nos autem praedicamus Christum crucifixum... Quae stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes, et infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia, et contemptibilia mundi elegit Deus, et ea quae non sunt, ut ea quae sunt destrueret, ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus. » (I Cor. I, 20-29.)

devant vous les pages de votre vie pour vous y faire lire et vos œuvres, et vos actes, et vos intentions secrètes, et vos penchants au mal, et vos répugnances au bien, quelle rougeur vous monterait au front !

Liber scriptus proferetur
In quo totum continetur
Unde mundus judicetur...
Quid sum miser tunc dicturus ?...
Culpa rubet vultus meus,
Supplicanti parce Deus.

« Si Dieu nous traitait avec la rigueur qu'autoriserait sa justice, qui de nous oserait affronter son jugement ? *Si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebit* [1] ? »

Étendons même, si vous le voulez, le voile de l'oubli sur le passé et regardons en face, aujourd'hui, l'état de notre conscience. Quelle déplorable irrésolution dans notre conduite ! Vingt fois, cent fois, nous promettons à Dieu de ne plus l'offenser, et notre promesse n'est pas plus tôt faite que nous la violons.

Nous nous repentons de notre infidélité, nous prions Dieu de nous épargner, Il a pitié de nous,

[1] Ps. CXIX, 3.

nous pardonne, prolonge miséricordieusement notre temps d'épreuve, et à peine a-t-Il détourné de nous son bras justicier que nous provoquons à nouveau son courroux !

« *Confitemur in correctione quod egimus ; obliviscimur post visitationem quod flevimus.*

« *Si extenderis manum, facienda promittimus ; si suspenderis gladium, promissa non solvimus.*

« *Si ferias, clamamus ut parcas : si peperceris, iterum provocamus ut ferias* (1). »

Tandis que nos années s'écoulent, nos repentirs se répètent, mais nos rechutes les suivent, et ainsi, à travers de perpétuelles alternatives de réhabilitation et de déchéance, notre vie se consume, sans que nous parvenions à nous affermir définitivement dans cet état d'intégrité morale que nous appelons de nos vœux et qui, semblable au lac d'eau vive qui fuyait devant les lèvres altérées de Tantale, échappe à nos plus ardents désirs. « *Habes, Domine, confitentes reos : novimus quod, nisi dimittas, recte nos perimas* (2). »

Les plus grands saints gémissent de se sentir misérables : plus la grâce les éclaire et les purifie,

(1) Oratio sancti Augustini ab Urbano Papa VIII edita.
(2) *Ibid.*

plus leurs fautes les plus légères leur pèsent ; plus le rayonnement de la pureté divine les enveloppe, plus ils souffrent du contraste hideux que leur péché fait à la sainteté infinie.

Toute notre assurance de salut doit être en Dieu.

« Qui me délivrera de ce corps qui, moralement, me fait mourir ? » disait saint Paul. « *Quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* »

« Toute ma confiance, répondait-il, est dans la grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ. « *Gratia Domini nostri Jesu Christi* [1]. »

Quelle folie donc, ou plutôt quelle naïveté, de placer en soi les assurances de son salut !

Il y avait dans le temple, raconte l'Évangile, un pharisien et un publicain [2]. Le pharisien, fort de ses œuvres, de ses jeûnes, de ses aumônes, se flattait d'être vertueux, « il avait confiance en lui-même, *in se confidebat et aspernabatur caeteros* », et méprisait le pauvre publicain qui, se jugeant indigne de monter plus avant dans le sanctuaire et même de lever les yeux vers le ciel, se frappait la poitrine en disant : « Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui ne suis qu'un pécheur, *Deus, propitius esto mihi peccatori.* »

---

(1) Rom. VII, 24.
(2) Luc. XVIII, 9.

Et en présence de ce contraste entre l'homme suffisant, qui n'a que du dédain pour les misères d'autrui, et le pécheur qui, avouant son indignité personnelle, recourt à la clémence divine, le Maître réprouve le premier et absout le second. « *Dico vobis, descendit hic justificatus in domum suam ab illo, quia omnis qui se exaltat humiliabitur et qui se humiliat exaltabitur* [1]. »

Cette scène évangélique vous peint au vif, mes chers Amis, les dispositions morales avec lesquelles il faut vous engager dans la vie.

Ne soyez pas le jouet de l'orgueil, mais plutôt mortifiez-le.

Nous avez de grandes ambitions, je vous en félicite ; des désirs de progrès, des aspirations de conquête, je m'en réjouis.

Mais assurez-vous, avant de partir pour les rudes combats, que vous ne vous rechercherez pas vous-mêmes, que votre idéal est le succès de Celui à qui reviennent, de droit, tout honneur et toute gloire, *Soli Deo honor et gloria* [2]. »

Le démon de la vanité ou de l'orgueil vous tentera, il fera miroiter à votre imagination de vains rêves d'avenir : « Voyez, vous dira-t-il, tout cela est pour vous ; fiez-vous à moi et votre action s'étendra

---

(1) Luc. XVIII, 14.
(2) I Tim. I, 17.

au loin, très loin, toujours plus loin, et le monde applaudira à vos succès, et vous dépasserez vos rivaux, vous arriverez à l'honneur, pourquoi pas à la gloire ? »

Mais vous écouterez la voix qui vous vient du désert : « Vous n'adorerez que le Seigneur Dieu, Il est le seul maître qu'il vous est commandé de servir. *Dominum Deum tuum timebis et illi soli servies* (1). »

Au lieu de flatter votre orgueil, vous vous attacherez à le mortifier.

Les vertus chrétiennes — nous avons insisté sur cette pensée dans notre dernière conférence — ne germent que sur les ruines du vieil homme. Le grain de froment reste stérile tant qu'on ne le met pas en terre ; lorsqu'il y a été déposé, il ne libère pas, s'il n'y meurt, le germe fécond de la moisson. « *Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet ; cum autem mortuum fuerit, multum fructum affert* (2). »

L'humilité n'est pas une abdication, mais une sublimation de la volonté.

Non, non, l'humilité n'est pas une abdication. Elle est l'effort le plus intense de l'énergie morale.

Il ne faut point de volonté pour descendre la pente de ses passions ou pour suivre des rêves capricieux

(1) Deut. X, 20.
(2) Joan. XII, 24.

qui flattent la vanité. Il en faut pour opposer aux unes et aux autres ce *non* catégorique que réalise l'*abnégation* chrétienne.

Ce courage de la volonté, chers Amis, je l'attends de vous.

Vous le puiserez à sa source : conscients de votre impuissance et de vos fautes, vous appuierez votre intention de bien faire sur la toute-puissance de Dieu et vous abriterez vos faiblesses dans le sein de sa miséricorde.

Les talents, les richesses, l'ambition et la personnalité du caractère sont légitimes, pourvu qu'ils s'exercent et se développent dans l'ordre.

Nous ne vous demandons pas de vous annihiler. Les dons de Dieu, qu'ils appartiennent à la nature ou à la surnature, ont tous leur destination providentielle et il serait aussi insensé que coupable de les laisser périr dans la stérilité.

Il ne faut étouffer ni vos affections ni vos désirs. Si Calliclès se fût contenté de revendiquer pour toutes les formes de l'activité humaine le droit à l'existence et la faculté d'expansion, le christianisme n'eût point désavoué la conception athénienne de la vie.

L'imagination et le cœur soutiennent, intensifient l'action morale.

Mais à la condition que ces puissances sensitives se meuvent dans leur sphère et ne sortent pas de leur rôle.

Que toutes les forces de la nature se développent sans frein et sans contrepoids, le cosmos s'effondrera aussitôt dans le chaos.

Non, Calliclès, il ne suffit point d'une expansion violente de forces inordonnées pour réaliser la beauté ; la justice n'est point l'assouvissement de tous les appétits de l'habile et du fort aux dépens du faible moins avisé ; le beau, resplendissement de l'ordre, exige que chacune des énergies qui l'engendrent soit à son rang et garde sa mesure ; la justice, équilibre des droits de tous, proteste contre les usurpations du jouisseur et la violence du despote.

Ceux qui prêtent à l'Évangile et à l'Église le rôle odieux de s'opposer à l'expansion naturelle de nos énergies, sont des calomniateurs. L'Évangile et l'Eglise ne condamnent pas l'activité, mais, parce qu'ils respectent et protègent l'ordre de la nature et de la société, ils la soustraient au désordre. Ils ne condamnent que l'anarchie.

L'Évangile ne désavoue ni le talent, ni la richesse, ni le bien-être individuel ou social, ni l'effort continu vers le mieux.

Le rôle de l'élite dans le progrès de l'humanité

L'Église, qui connaît la marche coutumière de l'humanité, sait que les masses sont ordinairement remorquées par l'élite. Aux siècles les plus brillants

de son histoire, au IVe, par exemple, le siècle des grands Docteurs de la théologie, au XIIIe, le siècle de l'efflorescence philosophique, au XVe et au XVIIIe, les âges glorieux des arts, de l'éloquence, de l'histoire, n'a-t-elle pas suffisamment montré le prix qu'elle attachait, pour le succès de sa mission apostolique, à l'influence de ce que Le Play appelait les autorités sociales ?

n'est pas désavoué par l'Évangile ; mais qu'elle se souvienne donc que, tout ce qu'elle possède, elle l'a reçu de Dieu.

Lorsque saint Paul s'insurge contre les Scribes et les Pharisiens, il ne plaide pas pour l'obscurantisme, mais pour la sincérité ; il n'attaque point la loi de Moïse ni son commentaire autorisé, mais son accaparement hypocrite par les commentateurs au profit de leur orgueil. Il ne dédaigne pas la sagesse naturelle ; il fait preuve, dans son Discours à l'Aréopage notamment, qu'il n'ignore pas les maîtres de la philosophie grecque ; mais il dénonce la superbe de ceux qui arrêtent leur pensée à eux-mêmes et égarent les simples. L'avantage de ceux-ci sur les doctes ne réside pas dans leur ignorance, mais dans leur éloignement de l'orgueil auquel se sont butés ceux qui ont abusé du savoir.

Tirez parti, mes chers Séminaristes. — nous vous y convierons *ex professo* dans nos conférences prochaines, — de tout le trésor de vos talents naturels ; mais, mieux avisés que les Rabbins de la Judée et

que la plupart des philosophes et des puissants de la société païenne, reconnaissez humblement que ce que vous possédez, vous l'avez reçu : « *Quid autem habes, quod non accepisti ? Si autem accepisti, quare gloriaris, quasi non acceperis* (1) ? » Dieu vous laisse tout le profit de vos œuvres; vous devez, en justice, Lui en laisser tout l'honneur.

La grâce, en particulier, est un don gratuit ; la sagesse naturelle ne peut atteindre à ses lumières.

Souvenez-vous fidèlement que sa miséricorde pouvait seule vous relever de votre déchéance ; que, laissés à vous-mêmes, vous ne pouviez ni trouver, ni soupçonner les merveilles de grâce et de gloire que sa Bonté daigne réserver, dans l'ordre surnaturel auquel Il nous a élevés, à ceux qui L'aiment. L'œil de l'homme est incapable de voir, son oreille incapable d'entendre, sa pensée incapable de concevoir les secrets du bonheur éternel. « *Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ praeparavit Deus iis, qui diligunt illum* (2). »

La leçon du « Magnificat »

Écoutez le langage de la sainte Vierge Marie, la plus pure des créatures, la Reine des vierges ; la plus forte, la Reine des martyrs : elle vous livrera le secret de la grandeur d'âme.

« Mon âme glorifie le Seigneur, dit-elle, il a daigné abaisser un regard bienveillant sur la basse condi-

(1) I Cor. IV, 7.
(2) I Cor. II, 9.

tion de sa servante, et voici que je serai l'objet des bénédictions de toutes les générations futures. De grandes choses se sont accomplies en moi, elles sont l'œuvre de sa toute-puissance. Ses miséricordes sont pour ceux qui le craignent ; il les soutient de la force de son bras, tandis qu'il réduit à l'impuissance ceux qui se repaissent de désirs superbes. Il se plaît à faire descendre de leur trône les orgueilleux et à exalter ceux qui se cachent dans leur humilité. »

Méditez le *Magnificat*, il vous donnera le sens et de l'abnégation chrétienne et de la force de l'âme en Dieu.

Un souvenir.

Il me souvient d'un jeune prêtre auquel je ne puis repenser sans un serrement de cœur. Il était intelligent, généreux, avait de grandes ambitions. Ses directeurs lui avaient recommandé avec instance l'humilité, la prudence. Ces vertus « passives » lui plaisaient peu : il craignait de s'annihiler. Il avait besoin d'air, d'espace, d'expansion. Coupons les amarres, disait-il, vouloir c'est pouvoir !

A peine quelques mois après son ordination sacerdotale, qu'il avait reçue d'ailleurs avec piété, son cœur ardent s'éprit d'une affection qu'il s'obstinait à juger sans péril et qui l'eût indubitablement entraîné plus loin, plus bas, si une circonstance extraordi-

naire, providentiellement miséricordieuse, ne l'eût arrêté au bord du précipice et ne lui eût rendu, avec une défiance plus convaincue de sa faiblesse, le moyen de reprendre le chemin de sa vocation.

Conseils de saint Augustin.

Celui qui pèche par l'esprit périra par la chair, dit quelque part saint Augustin, qui, mieux que personne, avait connu les défaillances naturelles du cœur humain et les ressources infinies d'une volonté docile à la grâce.

« Vous avez des désirs de grandeur? dit-il encore, faites-vous tout d'abord bien petit. « *Magnus esse vis? A minimo incipe.* » Vous avez conçu le dessein d'élever un grand édifice? Songez en premier lieu à en asseoir en terre les fondements. « *Cogitas magnam fabricam construere celsitudinis? de fundamento prius cogites humilitatis.* » Plus votre bâtisse doit monter, plus les assises qui la supportent doivent être profondes. « *Et quantam quisque vult et disponit superimponere molem aedificii, quanto erit majus aedificium, tanto altius fodit fundamentum.* »

» Tandis que vous le construisez, votre édifice s'élève, mais vous n'en creusez les fondements qu'en vous courbant vers la terre. « *Et fabrica quidem cum construitur, in superna consurgit : qui autem fodit fundamentum, ad terram deprimitur.* »

« Suivez donc bien l'ordre de la construction :

l'édifice, avant de s'élever, s'enfonce en terre, et rien ne dépasse le sol qui ne repose sur ce qui y est caché. « *Ergo et fabrica ante celsitudinem humiliatur, et fastigium post humiliationem erigitur* [1]. »

Vouloir c'est pouvoir, sans doute.

Vouloir, c'est pouvoir tout, à condition de régler sa volonté sur la confiance en Dieu et sur l'observation de sa loi.

Mais le vouloir raisonnable se subordonne à celui de la divine Providence et recourt à elle pour *pouvoir* ce que, par ses propres forces, il serait incapable de réaliser.

Attendre tout de Dieu, c'est du fatalisme ou du faux mysticisme.

Mais attendre tout de soi, c'est de la présomption.

Seule, la défiance de soi paralyse ; jointe à la confiance en Dieu, elle donne à l'âme l'assiette de l'ordre véritable, le sentiment de la possession de la vérité ; elle autorise toutes les initiatives, met la volonté à la hauteur de toutes les résistances, rend possibles tous les succès.

« *Gratia Dei mecum* » [2], la volonté aidée de la grâce de Dieu, tel est le principe adéquat de l'acte qui nous sauve.

---

[1] S. Aug., Sermo 10 *de Verbis Domini.*
[2] I Cor. XV, 10.

II

LA CONFIANCE EN DIEU

L'homme d'action ne travaille pas seul : Dieu est avec lui.

L'homme d'action a pour appui la certitude qu'il ne travaille pas seul : Dieu est avec lui. Le Seigneur, dit le prophète Isaïe, est notre Emmanuel, Dieu avec nous.

Il renouvelle périodiquement sous nos yeux le spectacle des merveilles de la création, afin que nous y remarquions sa présence.

Les manifestations de laProvidence de Dieu.

Les événements de l'histoire nous entretiennent de ses desseins sur l'humanité : « A chaque peuple » Il a fixé le temps de sa durée et la portion d'espace » qu'il occuperait à la surface du globe, obligeant » toutes ces multitudes à Le chercher, à se porter » comme à tâtons vers Lui pour Le découvrir. Il » n'est, cependant, pas loin de chacun de nous. Car » nous vivons, et nous nous mouvons et nous » sommes en Lui [1]. »

Sa paternelle sollicitude s'applique à chacune de nos existences. A chacun Il a marqué sa place dans l'ordre universel, fixé la date de son apparition sur la scène du monde; Il l'a pourvu des moyens propor-

[1] Act. Ap. XVII, 27, 28.

tionnés à sa tâche et confie à sa coopération l'accomplissement de sa destinée.

Les créatures non intelligentes elles-mêmes sont l'objet de ses soins assidus. Voyez les petits oiseaux du ciel : ils n'ont ni à semer, ni à récolter, ni à engranger, votre Père céleste prend soin de les nourrir. Le lis des champs n'a besoin ni de travailler, ni de coudre ; sa parure dépasse en éclat le luxe dont s'entourait le roi Salomon [1].

Chaque vie est tissée de joies et de douleurs. Les premières nous disent la bonté de notre Père qui est dans les cieux, et nous invitent à la reconnaissance. Les secondes nous rappellent que nous ne sommes pas ici à toujours, que nous passons sur la terre pour y conquérir, en gravissant les âpres sentiers de la vertu, la félicité définitive que nous réserve le ciel.

Si nous écoutions la voix des événements, tous nous parleraient de Dieu et nous porteraient à bénir son saint Nom, car tous contribuent, directement ou indirectement, à notre bonheur. « *Diligentibus Deum, omnia cooperantur in bonum* [2]. »

« Des cris de triomphe et de salut s'élèvent dans

(1) Matth. VI, 26, 29.
(2) Rom. VIII, 28.

les tentes des justes ; la force nous vient de la droite du Seigneur. *Vox exultationis et salutis in tabernaculis justorum : Dextera Domini fecit (faciens) virtutem* [1]. » « Vous êtes proche, Seigneur, et votre Providence est fidèle à toutes ses promesses. *Prope es tu, Domine, et omnes viae tuae veritas* [2]. » Où que nous soyons, quoi que nous fassions, avec la conscience que nous sommes à notre place et que nous y fournissons la tâche que nous impose le devoir, Dieu nous aide, Il nous tient dans sa main et rien ne peut nous causer un tort mortel. « *Justorum animae in manu Dei sunt et non tanget illos tormentum mortis* [3]. »

Lorsque nous ne ménageons pas à Dieu notre libre coopération, nous pouvons être certains que nos actions atteindront leur but providentiel.

La mission qui nous est confiée ne s'accomplira pas sans nous, mais pourvu que nous accordions à notre Maître souverain, tout-puissant, infiniment sage et infiniment saint, notre libre coopération, elle réussira infailliblement. Je ne dis pas qu'elle aura le succès que nous augurons pour elle ; il peut nous arriver de nous méprendre sur sa portée véritable et de substituer aux desseins providentiels nos vues étroites, mal servies par les calculs d'une imagination

(1) Ps. CXVII, 15, 16.
(2) Ps. CXVIII, 151.
(3) Sap. III, 1.

empressée; mais, tôt ou tard, le plus souvent même en ce monde, la lumière se fera sur le chemin parcouru par nous et il nous apparaîtra alors que la Providence ne se trompe pas et ne nous a jamais trompés. « O mon Dieu, chante l'Église, parce que nous savons que tous vos desseins providentiels sont heureux, nous vous supplions de nous épargner en toutes choses ce qui est mauvais et de ne nous accorder que ce qui doit contribuer à notre bien. » « *Deus cujus Providentia in sui dispositione non fallitur : te supplices exoramus, ut noxia cuncta submoveas, et omnia nobis profutura concedas* [1]. »

Le sentiment de la collaboration divine engendre et conforte la tranquillité de l'âme.

Est-il rien de plus réconfortant et de mieux fait pour asseoir l'âme dans la tranquillité, quoi qu'il lui advienne apparemment de contraire, que cette pensée : « Je ne suis pas seul; à la condition que je fasse mon devoir, j'ai le droit de compter sur la collaboration constante et efficace de mon Dieu. Entre sa Toute-Puissance, son infinie sagesse, son paternel amour, et ma faiblesse, mon ignorance, mon indignité, il y a une sorte de contrat; à moi de faire ce que je puis; à Lui de « me soutenir selon sa promesse, afin que je vive et ne sois déçu dans mon espérance ». « *Suscipe me secundum eloquium*

[1] Oraison du 7e dimanche après la Pentecôte.

tuum et vivam et non confundas me ab expectatione mea (1). » « En règle générale, écrit saint Bernardin de Sienne, Dieu n'appelle personne à un état, si sublime soit-il. sans lui départir avec abondance les ressources que réclament et la personne élue par Lui et l'honneur des fonctions qu'elle a à remplir. » *Generalis regula est, quod quandocumque divina gratia eligit aliquem ad aliquem sublimem statum, omnia charismata ei donet, quæ illi personae sic electae et ejus officio necessaria sunt, atque illam copiose decorant* (2). »

Il plaît d'ordinaire à la divine Providence de ne réaliser ses plans qu'avec lenteur, moyennant la coopération régulière des causes secondes; Elle veut les semailles avant la récolte; et le semeur qui, aussi bien que le moissonneur, collabore à l'œuvre générale, aura comme lui sa récompense. Lorsque les travaux de la moisson prendront fin, l'on verra des gerbes abondantes chargées sur les épaules de ceux qui auront accepté la tâche la plus ardue et la plus obscure, et portées joyeusement par eux dans les greniers du Père éternel. « *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua; venientes autem*

(1) Ps. CXVIII, 116.
(2) Sermo I *de S. Joseph.*

venient cum exultatione portantes manipulos suos ([1]). »

Y a-t-il un père assez dénaturé « pour donner une pierre à son enfant qui lui demande du pain, un serpent à qui lui demande un poisson, un scorpion à qui lui demande un œuf ? Si nous, qui sommes mauvais, nous faisons déjà du bien à nos enfants, à combien plus forte raison notre Père céleste répandra-t-il ses biens dans le cœur de ceux qui Le prient ([2]) ! »

Si nous venons à pécher, réparons aussitôt notre offense; la collaboration divine ne sera pas interrompue.

Nous sommes coupables, sans doute, nous offensons beaucoup le bon Dieu ; mais ne sommes-nous pas toujours, grâce à sa miséricorde, aux sources du pardon ?

La réception d'un sacrement ; un acte sincère de repentir tel que l'expriment le *Confiteor* ou la partie de l'oraison dominicale où il est dit : « pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés »; un acte de religion, qui enveloppe un désir de pénitence, par exemple l'usage de l'eau bénite, le signe de la croix, fait avec piété, surtout lorsqu'il répond à la bénédiction de l'évêque ou du prêtre; une humble génuflexion, chacun des rites religieux que la théologie appelle « sacramen-

([1]) Ps. CXXV, 6.
([2]) Luc. XI, 11, 13.

taux », — sans doute parce que, dans la pensée de l'Église qui les a institués, ils ne sont pas dépourvus d'analogie avec les sacrements proprement dits, d'institution divine — nous obtiennent la remise de nos fautes vénielles journalières (1).

Nous péchons tous les jours, il est vrai, mais il dépend de nous que nos faiblesses n'altèrent pas

(1) Saint Thomas d'Aquin distingue, en ces termes, trois sortes de moyens d'obtenir de la miséricorde divine le pardon des péchés véniels :

« Ad remissionem venialis peccati non requiritur novae gratiae infusio, sed sufficit aliquis actus procedens ex gratia, quo aliquis detestetur peccatum veniale vel explicite vel saltem implicite, sicut cum aliquis ferventer movetur in Deum.

» Et ideo, triplici ratione, aliqua causant remissionem venialium peccatorum; uno modo, inquantum in eis infunditur gratia : quia per infusionem gratiae tolluntur venialia peccata... Et hoc modo per Eucharistiam et extremam unctionem, et universaliter per omnia sacramenta novae legis, in quibus confertur gratia, peccata venialia remittuntur. Secundo, inquantum sunt cum aliquo motu detestationis peccatorum; et hoc modo confessio generalis, tunsio pectoris et oratio dominica operantur ad remissionem venialium peccatorum; nam in oratione dominica petimus : *Dimitte nobis debita nostra.* Tertio modo, inquantum sunt cum aliquo motu reverentiae in Deum, et ad res divinas; et hoc modo benedictio episcopalis, aspersio aquae benedictae, quaelibet sacramentalis unctio, oratio in Ecclesia dedicata, et si aliqua alia sunt hujusmodi, operantur ad remissionem venialium peccatorum.

» Ad primum ergo dicendum, quod omnia ista causant remissionem peccatorum venialium, inquantum inclinant animam ad motum poenitentiae, qui est detestatio peccatorum vel implicite vel explicite. » S. Thomas, 3a, q. 87, in C. et ad 1.

nos dispositions morales. Dès que nous remarquons en nous une défaillance, relevons-nous, disons, de bon cœur, un « *mea culpa* » et notre volonté demeurera fidèle à Dieu.

L'offrande de la volonté à Dieu au Saint Sacrifice de la Messe.

Prêtre du Seigneur, qui montez à l'autel tous les jours; vous aussi, âme chrétienne, qui l'y suivez en esprit, offrez, chaque matin, votre bonne volonté à Dieu, en union avec la divine Victime du Sacrifice, et dites-Lui : « Père saint, Dieu tout-puissant et éternel, daignez agréer cette hostie immaculée, que j'ose, si indigne que je sois d'être à votre service, vous offrir à vous, mon Dieu vivant, mon vrai Dieu, en compensation de mes innombrables fautes, offenses et négligences ; sauvez-moi, sauvez mon âme pour la vie éternelle. *Suscipe, sancte Pater, omnipotens aeterne Deus, hanc immaculatam hostiam, quam ego indignus famulus tuus, offero tibi Deo meo, vivo et vero, pro innumerabilibus peccatis et offensionibus et negligentiis meis, et pro omnibus circumstantibus, sed et pro omnibus fidelibus christianis vivis atque defunctis : ut mihi et illis proficiat ad salutem in vitam aeternam. Amen.* »

Il n'en faut pas davantage pour nous maintenir dans la plus étroite amitié avec Dieu.

Dût-il vous arriver, âme pieuse, de tomber dans une faute grave, ne perdez pas courage.

Comment on peut tirer profit même des fautes graves, pour le progrès spirituel.

Ce n'est pas une chute qui nous perd, mais le refus de nous en relever. « *Peccantem me quotidie et non me poenitentem, tormentum mortis cecidit super me.* La frayeur de la mort m'accable parce que, tandis que je pèche tous les jours, je ne me repens pas d'avoir péché. »

L'Église n'a-t-elle pas la hardiesse de chanter, au grand jour qu'elle intercale entre le souvenir de la Passion et de la Mort du divin Rédempteur et celui de la résurrection triomphale des Pâques : *O mira circa nos tuae pietatis dignatio ! O inaestimabilis dilectio charitatis : ut servum redimeres, Filium tradidisti ! O certe necessarium Adae peccatum, quod Christi morte deletum est ! O felix culpa, quae talem ac tantum meruit habere redemptorem* [1] *!* O Dieu, combien est admirable la condescendance de votre bonté pour nous ! Quelle inestimable effusion de charité ! Pour racheter un esclave, vous livrez à la mort votre Fils ! Oh ! oui, il fallait le péché d'Adam, car sans lui nous eussions été privés de la mort du Christ, qui l'a expié. Faute bénie qui nous a valu cet incomparable Rédempteur ! »

Et n'est-ce pas dans cet esprit que le grand évêque d'Hippone, commentant la parole de l'Apôtre : « Tout

(1) Officium Sabbati Sancti, in Benedictione cerei.

est profitable aux âmes qui aiment Dieu, *diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum,* » n'hésite pas à ajouter : « Oui, tout, même les péchés, *Omnia, etiam peccata ?* »

Un mot de Saint Augustin.

C'est que, mes chers Amis, le péché creuse en nous le sentiment de notre faiblesse, rend plus sincère notre humilité, plus aigu notre besoin de Dieu, il nous prosterne, accroît notre reconnaissance et allume dans les âmes généreuses la soif de l'immolation réparatrice.

Au paradis, Pierre, le renégat pénitent, Paul, le persécuteur converti, Madeleine, la séductrice humiliée, prendront place, sans confusion, à côté de Jean-Baptiste, le précurseur fidèle, de Jean, le disciple bien-aimé, de Marie, la contemplative, et le concert de leurs âmes nous aidera à comprendre comment les multiples aspects que nous appelons aujourd'hui les perfections de l'Être divin se confondent, en réalité, dans l'unité de son substantiel amour. « *Deus charitas est* (1). »

L'absolution fait réellement disparaître le péché.

Le divin pardon n'est pas une fiction pieuse. La clémence du divin Juge n'est pas un manteau qui enveloppe dans l'oubli les fautes du coupable ou qui en recouvre prudemment la laideur. L'absolution fait

(1) I Joan. IV, 8.

disparaître le péché; elle remet l'âme dans l'état où elle serait si elle ne l'avait point commis. Le pécheur converti n'est pas le forçat dont un Vincent de Paul porte les liens, mais qui garde devant Dieu et devant sa conscience une âme de forçat. Sous l'action de la grâce rédemptrice, le péché fond, comme la neige boueuse au dégel; après que le soleil a passé, le sol raffermi ne porte plus de trace de l'eau fétide qui le salissait. L'âme pardonnée a la candeur de l'âme innocente, et la Bonté divine se mire en l'une et en l'autre avec une même complaisance.

« Non, dit le prophète Jérémie, les miséricordes du Seigneur ne sont point épuisées, ses grâces ne sont point taries.

» Elles se renouvellent tous les matins, et votre fidélité, Seigneur, est sans bornes.

» Le Seigneur est mon partage, a dit mon âme; c'est pourquoi j'espérerai en Lui.

» Le Seigneur est bon pour ceux qui l'attendent, pour l'âme qui le cherche.

» Il est bon d'attendre avec résignation le salut du Seigneur. »

« Il est bon, dit encore le prophète, de coller ses lèvres à la poussière, en disant : Il ne faut point désespérer, car le Seigneur ne rejette pas pour toujours; s'Il afflige, Il se laisse toucher ensuite en

raison de la multitude de ses miséricordes. Car c'est à contre-cœur qu'Il punit et qu'Il frappe les enfants des hommes (1). »

Ne désespérez jamais.

Si bas que vous ayez pu tomber, ne désespérez pas. Criez vers Dieu du fond de l'abîme : « Seigneur, Seigneur, exaucez ma prière : *De profundis clamavi ad te, Domine, Domine, exaudi vocem meam.* Prêtez à mes supplications une oreille attentive, *Fiant aures tuae intendentes in vocem deprecationis meae* (2). »

Méditez cette belle prière de l'Église : « Dieu, les manifestations de votre clémence envers les coupables et de votre pitié pour les malheureux sont les chefs-d'œuvre de votre toute-puissance : répandez donc de plus en plus sur nous les trésors de votre miséricorde, afin que, attirés par l'appât de vos promesses, nous arrivions à partager avec Vous le bonheur du ciel. *Deus qui omnipotentiam tuam parcendo maxime et miserando manifestas : multiplica super nos gratiam tuam, ut ad tua promissa currentes, caelestium bonorum facias esse consortes* (3). »

Hésiterions-nous à demander à Dieu ce que, par-dessus tout, Il a plaisir à nous donner ?

(1) Lam. Jer. III, 29-32.
(2) Ps. CXXIX, 1.
(3) Oraison du Xe dimanche après la Pentecôte.

S'abandonner entièrement à Dieu. L'acte d'espérance est un acte de certitude.

Il ne suffirait point, d'ailleurs, mes chers Amis, de ne pas vous défier du Père céleste : il faut positivement, absolument, filialement compter sur Lui.

L'acte d'espérance, qui est d'obligation stricte pour le chrétien, n'est point — comme beaucoup se le figurent, trompés sans doute par la signification courante des mots *espoir, espérance,* dans nos langues usuelles — une conjecture appuyée sur des motifs plus ou moins probables, mais une attente assurée, une *certitude.*

Dieu a promis le ciel aux hommes de bonne volonté : ce serait Lui faire injure que de mettre en doute soit la sincérité de sa promesse, soit sa fidélité à vouloir la tenir, soit enfin son pouvoir à l'exécuter.

« Comment douterais-je de mon Dieu ? avait coutume de dire sainte Térèse, lorsque ses compagnes, la voyant à bout de ressources, en venaient à suspecter la Providence. Il sait tout, Il est infiniment sage ; Il peut tout ; Il est infiniment puissant, et Il m'aime. »

Puisez le motif fondamental de l'espérance chrétienne dans les mé-

Ceux qui espèrent en Dieu, avec des hésitations au cœur, n'ont pas assez réfléchi sur le motif fondamental de l'espérance chrétienne.

Vous avez à votre actif, je le veux, un contingent important de bonnes œuvres, et il ne vous est pas

interdit de vous en réjouir. Mais qui d'entre nous est absolument sûr s'il est digne d'amour ou de haine ? Seuls l'infinitude de la miséricorde divine, et le droit que nous y donnent, à la seule condition que nous y croyions, les mérites de Jésus-Christ, assurent à la confiance un inébranlable appui.

rites de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Notre divin Thaumaturge ne posait-il pas invariablement a ceux qui sollicitaient de Lui un miracle cette même condition : « Avez-vous foi en moi, c'est-à-dire avez-vous la ferme assurance intérieure que je puis vous guérir, vous rendre la vue, donner le mouvement à vos membres paralysés, ressusciter votre frère à la vie ? »

Et l'Église, la confidente des intentions de son divin Époux, ne termine-t-elle pas toutes ses oraisons par un appel à l'intercession de Notre Seigneur Jésus-Christ, dont elle atteste la divinité en union avec le Père et le Saint-Esprit dans la très sainte Trinité, *per Dominum nostrum Jesum Christum filium tuum, qui tecum vivit et regnat, in unitate Spiritus sancti, Deus... ?*

Revenons donc aux prières de notre catéchisme, mes chers Amis, et disons à Dieu : « J'espère, mon Dieu, avec une *ferme* confiance, que vous me donnerez, *par les mérites de Jésus-Christ,* la vie éternelle.

» Et, parce que vous ne pouvez, dans votre infinie sagesse, vouloir une fin sans vouloir les moyens qui y conduisent, j'ai le ferme espoir qne vous me donnerez, avec le vie éternelle, tout ce qui peut m'aider à l'obtenir.

» Il en sera ainsi, *parce que* vous êtes *infiniment bon, tout puissant, fidèle à vos promesses.*

» Ma volonté est de vivre et de mourir dans cette inébranlable espérance. »

Les témoignages de la Bonté divine et les gages de l'accomplissement de ses promesses.

D'ailleurs, n'ai-je pas déjà reçu, par un inexplicable privilège de la Bonté divine, cette vie éternelle dont je demande à Dieu l'épanouissement ?

A peine étais-je au monde, la divine miséricorde m'a appelé à l'Evangile. Elle m'a élu, dès mon entrée dans la vie, de préférence à la grande masse du genre humain, pour me sanctifier par les eaux du baptême.

» Comme l'argile est dans les mains du potier, ainsi je suis dans la vôtre, ô mon Dieu [1] ! Vous pouviez faire de moi un vase grossier, bon à jeter au rebut, et il a plu à votre miséricorde de faire de mon néant un vase d'honneur destiné à orner vos parvis éternels.

---

(1) Jer. XVIII

» Ma volonté n'est pour rien, mes efforts ne sont pour rien dans l'octroi de ce privilège, seule votre miséricorde en est le principe : *Non volentis, neque currentis, sed miserentis est Dei* (1). »

« O richesses de la sagesse et de la science de Dieu, que vous êtes profondes ! Comme vos jugements sont incompréhensibles ! Combien vos voies sont insondables !

» Est-il quelqu'un qui vous ait rien donné et à qui vous deviez quelque chose en retour ?

» Non, Dieu est le Principe, le Médiateur, la Fin de tout : à Lui soit la gloire à jamais (2) ! »

Mais, parce que je vous dois tout, ô mon Dieu, parce que je ne puis, sans injustice, rien m'attribuer, la certitude de mon attente n'en est que plus solidement établie.

Car, si j'ai toutes les raisons de me méfier de mon instabilité, je n'en ai aucune de ne point me fier absolument à votre fidélité.

« Vous m'avez appelé à la sainteté. Vous m'avez

---

(1) Rom. IX, 16.

(2) O altitudo divitiarum sapientiae et scientiae Dei ! Quam incomprehensibilia sun judicia ejus, et investigabiles (ininvestigabiles) viae ejus ! « Quis enim cognovit sensum Domini ? aut quis consiliarius ejus fuit ? » Aut « quis prior dedit illi, et retribuetur ci ? » Quoniam ex ipso et per ipsum et in ipso sunt omnia : ipsi gloria in saecula. Amen. (Rom. XI, 33-36.)

prédestiné à reproduire dans ma vie notre modèle, votre divin Fils. Comme conséquence de cet acte de prédestination, vous m'avez appelé à la foi. M'y ayant appelé, vous m'avez justifié. Justifié par votre grâce, comment pourrais-je n'être point un jour glorifié ?

» Qui pourrait s'opposer à la réalisation de vos desseins ? Si Dieu est pour nous, quelle puissance nous résistera ?

» Comment Celui qui n'a pas épargné son propre Fils, qui pour nous tous l'a livré à la mort, comment pourra-t-il ne pas tout nous donner [1] ? »

Puissions-nous, mes chers Amis, ne jamais lâcher cet appui de notre espérance chrétienne ! La foi reçue au baptême est notre première grâce. Mais, autant il est sûr que le germe contient la plante et son fruit, autant nous pouvons compter que, si nous répondons fidèlement aux premières avances de la miséricorde divine, notre grâce se développera,

---

(1) « Nam quos praescivit, et praedestinavit conformes fieri imaginis Filii sui, ut sit ipse primogenitus in multis fratribus. Quos autem praedestinavit, hos et vocavit; et quos vocavit, hos et justificavit; quos autem justificavit, illos et glorificavit. Quid ergo dicemus ad haec ? Si Deus pro nobis, quis contra nos ? Qui etiam proprio Filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum, quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit ? » Rom. VIII, 24-32.)

croîtra, et nous obtiendra de la bonté divine la grâce insigne, couronnement de toutes les autres, de la persévérance finale, qui nous donnera de mourir dans l'état, sinon dans l'acte même de la charité.

« Maître, vers toi j'élève mon âme.

» Mon Dieu, en toi je me confie : que je n'aie pas à en rougir !

» Que mes ennemis ne me raillent point ! Aucun de ceux qui placent en Dieu leur confiance ne sera déçu. »

« *Ad te, Domine, levavi animam meam.*

» *Deus meus, in te confido, non erubescam.*

» *Neque irrideant me inimici mei : etenim universi qui sustinent te non confundentur* (¹). »

Les largesses de la bonté divine se répandront sur vous, dans la mesure où vous les espérerez. « *Fiat misericordia tua, Domine, super nos, quemadmodum speravimus in te* (²). »

Au surplus, mes chers Séminaristes, vous avez un motif spécial de vous confier à Dieu.

Vous êtes appelés à gérer en ce monde ses intérêts. Vous serez ses délégués auprès des peuples.

Vous n'êtes entrés dans cet asile du Séminaire

(¹) Ps. XXIV, 1-3.
(²) Ps. XXXII, 22.

Le privilège des prêtres dans la réalisation de la Promesse.

qu'après avoir entendu intérieurement la parole que Jéhovah adressait à Jérémie : « Avant que vous fussiez formé dans le sein de votre mère, je pensai à vous ; avant votre entrée en ce monde, j'avais des intentions sur vous et j'avais décidé que vous me représenteriez parmi les nations [1]. »

Vous n'y songiez pas, peut-être : comme Nathanael, vous vous reposiez distraitement sous le figuier, mais j'avais arrêté sur vous mon regard et chargé Philippe de vous appeler à mon ministère. « *Priusquam te Philippus vocaret, quum esses sub ficu, vidi te* [2]. »

Ne dites donc pas, en tremblant : « Seigneur, je ne suis qu'un enfant, et je ne sais que bégayer : comment serais-je le ministre de votre parole ? »

Non, ne dites pas cela, car ce n'est ni aux accents humains de votre parole, ni à l'éclat de votre intelligence, ni à la puissance de votre personnalité que j'attache l'efficacité de votre zèle, mais à votre docilité à remplir la mission que je vous délègue. « *Nolite dicere : puer sum... quoniam ad omnia quae mittam te, ibis, et universa quaecumque man-*

---

(1) « Priusquam te formarem in utero novi te, et antequam exires de vulva sanctificavi te, et prophetam in gentibus dedi te. » Jerem. I.

(2) Joan. I, 48.

davero tibi loqueris. Ne dites pas : je ne suis qu'un enfant, comme si vous attendiez de votre puissance personnelle l'efficacité de votre action. Car je vous rendrai capable de remplir tous mes mandats et d'exécuter tous mes ordres. » Ne redoutez aucune opposition, « car, moi, le Seigneur, je suis avec vous, *Ne timeas a facie eorum, quia tecum ego sum... dicit Dominus* (1). »

Écoutez donc en quels termes pressants l'Église exalte votre privilège. Lorsque, dans la cérémonie de la consécration d'un sanctuaire, elle s'extasie devant le pouvoir concédé par Dieu au consécrateur, elle s'exprime ainsi : « *Deus qui sacerdotibus tuis tantam prae caeteris contulisti gratiam, ut quidquid ab eis digne ac perfecte agitur a teipso fieri credatur, praesta supplicibus tuis...* Dieu qui avez accordé à vos prêtres une prérogative telle que tout ce qu'ils accomplissent avec dignité et sans manquement de leur part, soit considéré comme si vous l'accomplissiez vous-même, écoutez nos supplications... »

Vous êtes les représentants du Christ, fils de Dieu, sur la terre.

Sondez, mes chers Amis, le principe de vos espérances. Est-ce sur vous-mêmes, roseaux fragiles, est-ce sur le bras du Tout-Puissant que vous vous appuyez ?

---

(1) Joan. I, 8.

Malheur à vous si vous vous repaissez orgueilleusement ou vaniteusement du sentiment de votre propre valeur ! La protection de Dieu vous est promise, mais à la condition que vous agissiez en son nom.

Écoutez le psalmiste : « Éternel, Dieu des armées ! Qui est comme toi puissant, ô Éternel ? Ta fidélité t'environne... Et dans une vision à ton bien-aimé, tu lui dis : J'ai élevé un élu du milieu du peuple... ma main le soutiendra et mon bras le fortifiera. L'ennemi ne le surprendra pas et le méchant ne l'opprimera point. J'écraserai devant lui ses adversaires et je frapperai ceux qui le haïssent. Ma fidélité et ma miséricorde seront avec lui et sa puissance se manifestera par mon nom. *Veritas mea et misericordia mea cum ipso et in nomine meo exaltabitur cornu ejus* (¹). »

Notre mission est toute d'emprunt ; nos prérogatives nous sont communiquées pour l'exercice d'un mandat et ne peuvent effectivement servir qu'à son accomplissement. « *Pro Christo legatione fungimur* (²) », nous sommes les représentants du Christ.

Vous êtes mieux que des ambas-

Avez-vous profondément réfléchi, mes chers Amis, sur la signification de cette formule qu'un

(¹) Ps. LXXXVIII, 9, 20-25.
(²) 2 Cor. V, 20.

usage banal a peut-être déformée, « agir au nom de Dieu ».

sadeurs du Christ : le Christ même agit réellement par vous, ses délégués.

L'ambassadeur, qui agit au nom de son prince, n'a pas le droit, tant qu'il remplit son mandat, de suivre ni une idée, ni un sentiment personnels. Son devoir est de s'effacer, pour laisser librement transparaître, à travers sa personne, les volontés de celui qu'il accepte de représenter.

Des honneurs lui seront rendus, il occupera dans les assemblées publiques le premier rang ; mais, à moins d'être un fat, il saura que tous ces hommages sont destinés à un absent et qu'il doit, en esprit, les faire remonter vers lui.

Ainsi en est-il du prêtre dans l'accomplissement de ses fonctions.

Les grâces du sacerdoce passent par son âme, mais sont destinées au peuple chrétien.

Les fidèles l'honorent, mais l'encens de leur culte doit être dirigé par lui vers Dieu seul.

Encore les délégations humaines ne sont-elles que conventionnelles. Il est admis que l'ambassadeur sera traité comme s'il était Prince, que ses jugements seront interprétés comme s'ils étaient l'expression directe de la pensée royale. En réalité, le Prince ne jouit pas, sinon peut-être en esprit et après coup, des honneurs que reçoit son délégué ; la

parole de l'ambassadeur ne devient celle du Prince qu'en vertu d'une ratification postérieure à son émission.

La délégation sacerdotale, au contraire, est effective et immédiate.

Je n'ai de pouvoir dans mon ministère qu'en union avec le Grand-Prêtre unique, Jésus-Christ, et par la vertu de son action, qui reste la principale. Et, d'autre part, sous l'action sacerdotale du Christ, mon pouvoir est réel au moment où je l'exerce et ne pourrait, s'il m'avait fait défaut, être suppléé après coup.

Saint Pierre et le boiteux.

Un trait de l'apostolat de saint Pierre rend bien ce double caractère de l'insuffisance radicale de l'homme et de la toute-puissance du délégué qui agit au nom de l'Homme-Dieu, Notre Seigneur Jésus-Christ.

Il y avait, à la porte du temple de Jérusalem, racontent les *Actes des Apôtres*, un mendiant, boiteux depuis sa naissance, que l'on voyait tous les jours demander l'aumône aux fidèles.

Pierre, qui était venu au temple en compagnie de Jean et s'était entendu interpeller par le mendiant, lui dit : « Regarde-nous, *Respice in nos.* »

Le boiteux les regarde, escomptant une aumône. « Non, lui dit Pierre, je n'ai sur moi ni or ni argent ;

mais ce que j'ai, je te le donne : Au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche. *In nomine Jesu Christi Nazareni : surge et ambula.* »

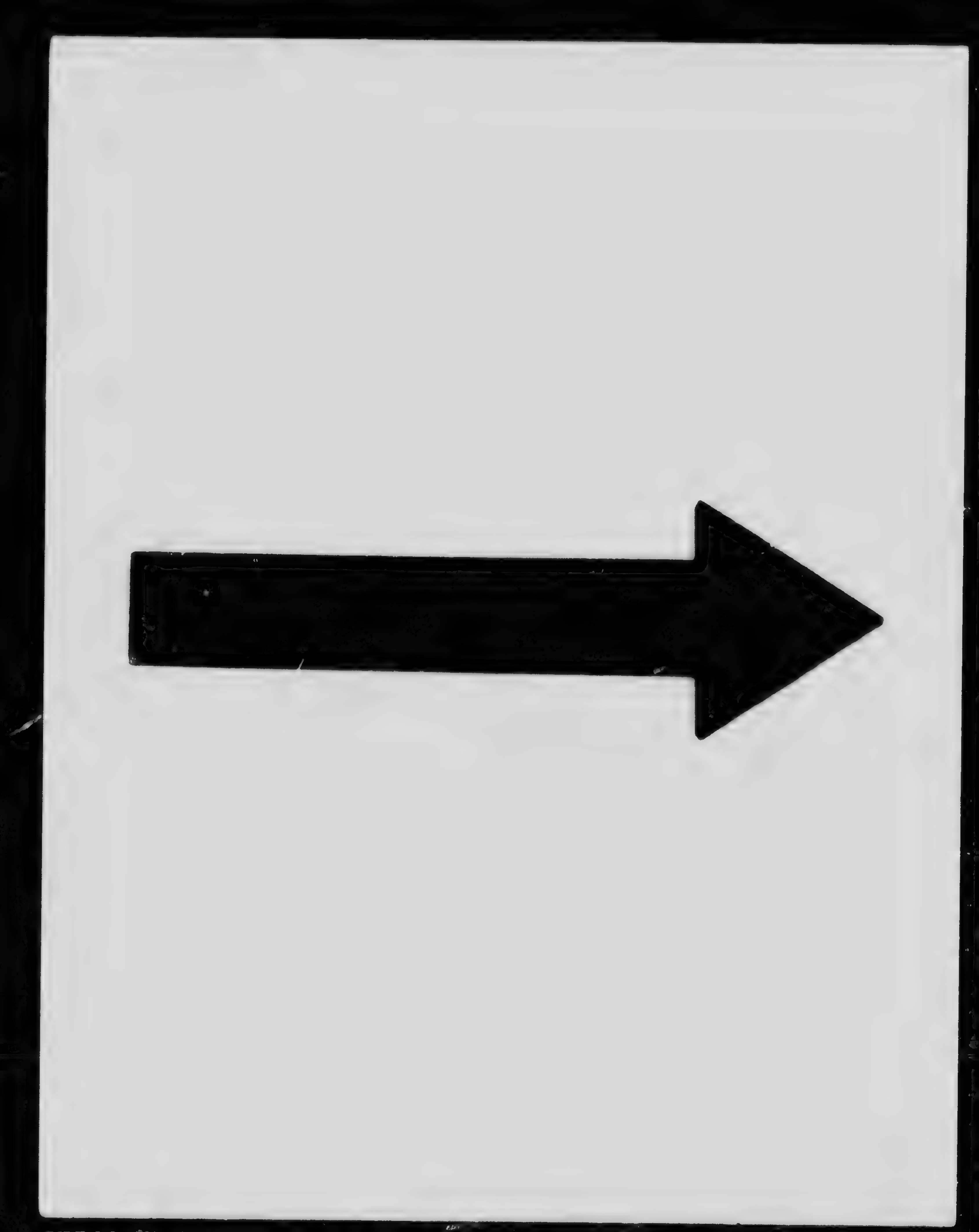
Aussitôt, la foule enthousiaste se presse autour du thaumaturge, qui lui tient ce langage :

« Ne portez pas sur nous votre admiration ; n'arrêtez pas sur nous vos regards, comme si nous, par notre propre pouvoir, par la vertu de notre piété personnelle, nous avions pu faire marcher ce pauvre boiteux.

» Vous n'ignorez pas que vous avez mis à mort l'Auteur de la vie, mais que Dieu l'a ressuscité. Nous sommes, nous, témoins de sa résurrection. Or, c'est en nous appuyant sur notre foi à son nom, que nous avons pu rendre à ce malheureux une santé parfaite. *Viri Israelitae, quid miramini in hoc, aut nos quid intuemini, quasi nostra virtute aut potestate (pietate) fecerimus hunc ambulare ?... Vos autem Auctorem vitae interfecistis, quem Deus suscitavit a mortuis, cujus non testes sumus. Et in fide nominis ejus... et fides, quae per eum est, dedit integram sanitatem istam in conspectu omnium vestrum* (1). »

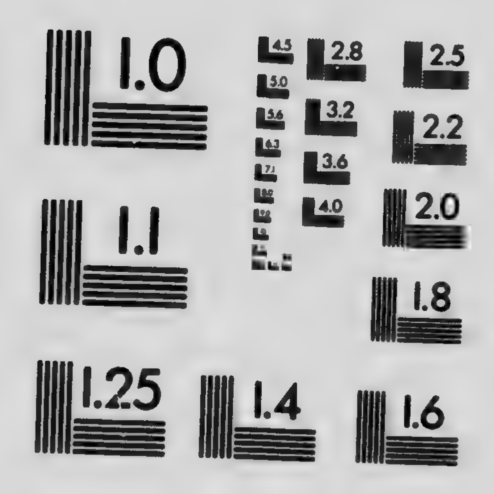
---

(1) Act. Ap. III, 1-16.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





CONCLUSION

Une double pensée à retenir : rapportez tout à Dieu; formez-vous la conviction que Dieu veut accomplir par vous de grandes choses pour sa gloire.

Nous nous arrêtons, mes chers Amis.

Cet enseignement relatif à l'origine surnaturelle de l'efficacité de vos pouvoirs marque la transition entre la première série de nos conférences, qui prend fin ici, et la série prochaine, qui sera plus spécialement consacrée à l'examen de votre avenir.

Retenez cette double pensée :

Puisque vous n'avez rien de vous-mêmes; puisque ce que vous êtes, vous l'êtes par la grâce de Dieu, « *Gratia Dei sum id quod sum* [1], » gardez-vous de vous attribuer à vous-mêmes vos talents, votre vertu, le mérite de vos œuvres. L'orgueil égoïste est un larcin. Aimez à redire, et pour affirmer la vérité et pour vous habituer à vous détacher de vous-mêmes : « *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam, super misericordia tua et et veritate tua.* Nous ne voulons pas pour nous la gloire, Seigneur, non, nous ne la voulons pas pour nous : qu'elle soit toute pour toi, en reconnaissance de ta

(1) I Cor. XV, 10.

miséricorde et de ta fidélité (1). » Puis au soir de votre journée de labeur, vous vous en retournerez vers ce Père et Lui direz, en toute justice, avec les apôtres : « Maître, je sais que vous n'avez pas besoin de mes services, *Servi inutiles sumus* (2). »

Cependant, vous concevrez de grandes ambitions. Car « le Seigneur vous établit sur les nations et sur les royaumes, pour arracher et pour détruire, pour édifier et pour planter (3) » ; « partout où Il vous enverra, vous irez ; tous les messages qu'Il vous confiera, vous les exécuterez (4) ».

Ayez la conviction qu'Il veut accomplir par vous de grandes choses, pour l'exaltation de son saint Nom. « *Fecit mihi magna qui potens est et sanctum nomen ejus.* »

Loin de vous laisser abattre par les épreuves, vous vous appuierez joyeusement sur le bras tout-puissant du Seigneur et vous vous déciderez à gravir, chaque jour, un degré de la montée de la perfection. « *Beatus vir cujus est auxilium abs te ; ascensiones in corde suo disposuit, in valle lacrymarum, in loco (locum) quem posuit* (5). »

(1) Ps. CXIII, 9.
(2) Luc. XVII, 10.
(3) Jer. I, 20.
(4) *Ibid.*, 7.
(5) Ps. LXXXIII, 6.

Mon fils bien-aimé, de l'humble vallée où se cache le sentiment de ton insuffisance et de ton indignité, « lève un regard confiant vers les hauteurs d'où te viendra le secours. *Levavi oculos meos in montes, unde veniet auxilium mihi.* »

Aie la confiance de redire avec la foi du psalmiste :

« Le secours me viendra du Seigneur, qui a créé les cieux et la terre. *Auxilium meum a Domino, qui fecit coelum et terram.* »

Tu ne seras point déçu. « Le Seigneur ne permettra point que ton pied chancelle. Il te garde et ne sommeillera point... Il est avec toi, comme l'ombre de ta droite. *Non det in commotionem pedem tuum, neque dormitet qui custodit te... Dominus protectio tua, super manum dexteram tuam.* »

« Le Seigneur te gardera de tout mal, Il gardera ton âme. Le Seigneur te gardera à ton départ et à ton arrivée, dès maintenant et à jamais. *Dominus custodiet te ab omni malo, custodiet animam tuam Dominus. Dominus custodiet introitum et exitum tuum : ex hoc nunc et in saeculum* ([1]). »

« O mon [illegible] ! s'écrie Bossuet, vous seul m'êtes nécessaire. C'est vous seul qu'il faut désirer, et à

([1]) Ps. CXX.

qui il faut s'unir. *Crains Dieu, observe ses commandements : car c'est là tout l'homme* (1).

« Quoi que tu perdes, ô homme, pourvu que tu ne perdes pas Dieu, tu n'as rien perdu du bien. Laisse donc écouler le reste : ne te réserve que de craindre et d'aimer Dieu : c'est là tout l'homme.

» Mais alors, poursuit le grand écrivain, puisque Dieu est seul, et que l'homme se considère comme seul devant Lui, n'y aura-t-il pas moyen de trouver en l'homme un acte qui, d'un côté, renferme tout ce qui est dans l'homme, et, d'autre côté, réponde à tout ce qui est en Dieu (2) ? »

La perfection suprême est la charité.

Est-il une question capable, mes chers Amis, de piquer davantage votre intérêt ?

Vous aspirez à la perfection : où est-elle ?

Elle réside dans la charité, qui est l'amour de Dieu pour Lui-même et l'amour de vos frères par amour pour Dieu. Cet amour bannit l'égoïsme. Vous voulez donc donner à votre vie, le plus possible, la forme d'un acte de charité et en exclure l'égoïsme.

---

(1) Eccl. XII, 13.

(2) Bossuet, *Discours sur l'acte d'abandon à Dieu*. Il faut lire en entier cet admirable discours, où se révèlent toute l'humble piété et le génie du grand évêque.

Cet acte idéal, vers lequel vous vous efforcerez de monter, dans la mesure où vous aurez le souci de votre amendement et de votre progrès moral et religieux, des maîtres autorisés de la vie spirituelle l'ont appelé « acte d'indifférence », « acte de pur amour », «acte d'abandon », « acte de filial abandon ».

Prière de saint Augustin.

Ils en ont donné de multiples formules. Je doute qu'il y en ait une plus expressive que celle qui est contenue dans cet extrait des *Soliloques* de saint Augustin :

Constanter Deo crede, eique te totum committe, quantum potes, Noli esse velle quasi proprius et in tua potestate, sed ejus clementissimi et utilissimi Domini te servum esse profitere. Ita enim te ad se sublevare non desinet, nihilque tibi evenire permittet, nisi quod tibi prosit, etiam si nescias [1]. »

Nous traduisons en forme de prière le conseil que se donne à lui-même, dans le recueillement de sa solitude, le saint Docteur :

Mon Dieu, j'ai en Toi une confiance fidèle, à Toi je me livre totalement, le plus que je le puis. Je ne veux pas vouloi être à moi, ni prétendre à l'indépendance, mais je déclare qu'envers Toi, Maître

[1] Soliloquia, I, cap. XV.

clément et généreux par excellence, je me considère comme un esclave. Il faudra bien, alors, Seigneur, que tu me soulèves de terre et que tu m'attires à Toi sans cesse, et tu ne pourras pas permettre que rien m'arrive où ma foi ne soit assurée de trouver son bonheur. »

ÉPILOGUE

MES CHERS AMIS,

APPLIQUEZ-VOUS à la vie intérieure, avec d'autant plus de zèle que les temps où vous devrez exercer votre ministère réclament de vous une plus grande dépense d'action au dehors.

Affectionnez la solitude où Dieu se réserve de vous parler au cœur.

Apprenez-y à discipliner la langue, afin de vous rendre maîtres de votre pensée.

Soyez attentifs et dociles à la direction de l'Esprit-Saint. « *Qui Spiritu Dei aguntur, ii sunt Filii Dei* (1). »

Aux pieds du crucifix dans votre chambre de travail, devant le tabernacle, à travers les occupations et les distractions de la vie, appliquez-vous, avec avidité, énergie, persévérance, à vous entretenir avec Dieu, « *Sine intermissione orate* (2). »

---

(1) Rom. VIII, 14.
(2) I Thess. V, 17.

Ayez des mœurs austères. Dans la mesure où vous dompterez vos passions, vous assurerez le triomphe de votre volonté libre, l'efficacité de la grâce, la sérénité de votre intérieur.

Enfin, ne séparez jamais en vous ces deux sentiments en lesquels se résument les aspirations à la sainteté : une humble défiance de vous-mêmes et le total abandon d'une confiance filiale en Celui que nous avons le droit et la joie d'appeler *Notre Père, Pater noster*.

Puisse l'habitude d'une réflexion soutenue faire de vous des convaincus, des apôtres sincères, des saints dont la vie soit l'Évangile en action !

Lorsque, prochainement, vous recevrez la consécration sacerdotale et deviendrez mes coopérateurs dans la direction de ce diocèse, j'adresserai à Dieu, pour vous, cette prière dont vous ferez le code sommaire de votre conduite : « Dieu, Auteur de tout ce qui sanctifie, bénissez ces humbles fils auxquels nous conférons l'honneur du sacerdoce. Puissent-ils, par la gravité de leur conduite, par l'austérité de leur vie, se montrer supérieurs à leur âge ! Puissent-ils, nuit et jour, méditer votre loi, avoir foi à ce qu'ils méditent, enseigner ce qu'ils croient, pratiquer eux-mêmes ce qu'ils enseignent à

autrui ! *Deus sanctificationum omnium auctor... super hos famulos tuos, quos ad Presbyterii honorem dedicamus, munus tuae benedictionis infunde : ut gravitate actuum, et censura vivendi probent se seniores... : ut in lege tua die ac nocte meditantes, quod legerint, credant ; quod crediderint, doceant ; quod docuerint, imitentur* [1]. »

[1] Pont. Rom., *De ordinatione presbyteri*.

D. G.